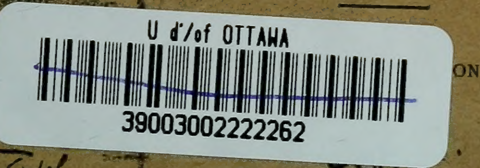
HUGUES LAPAIRE

Le Courandier

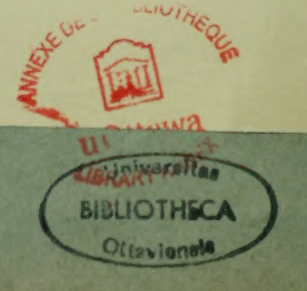


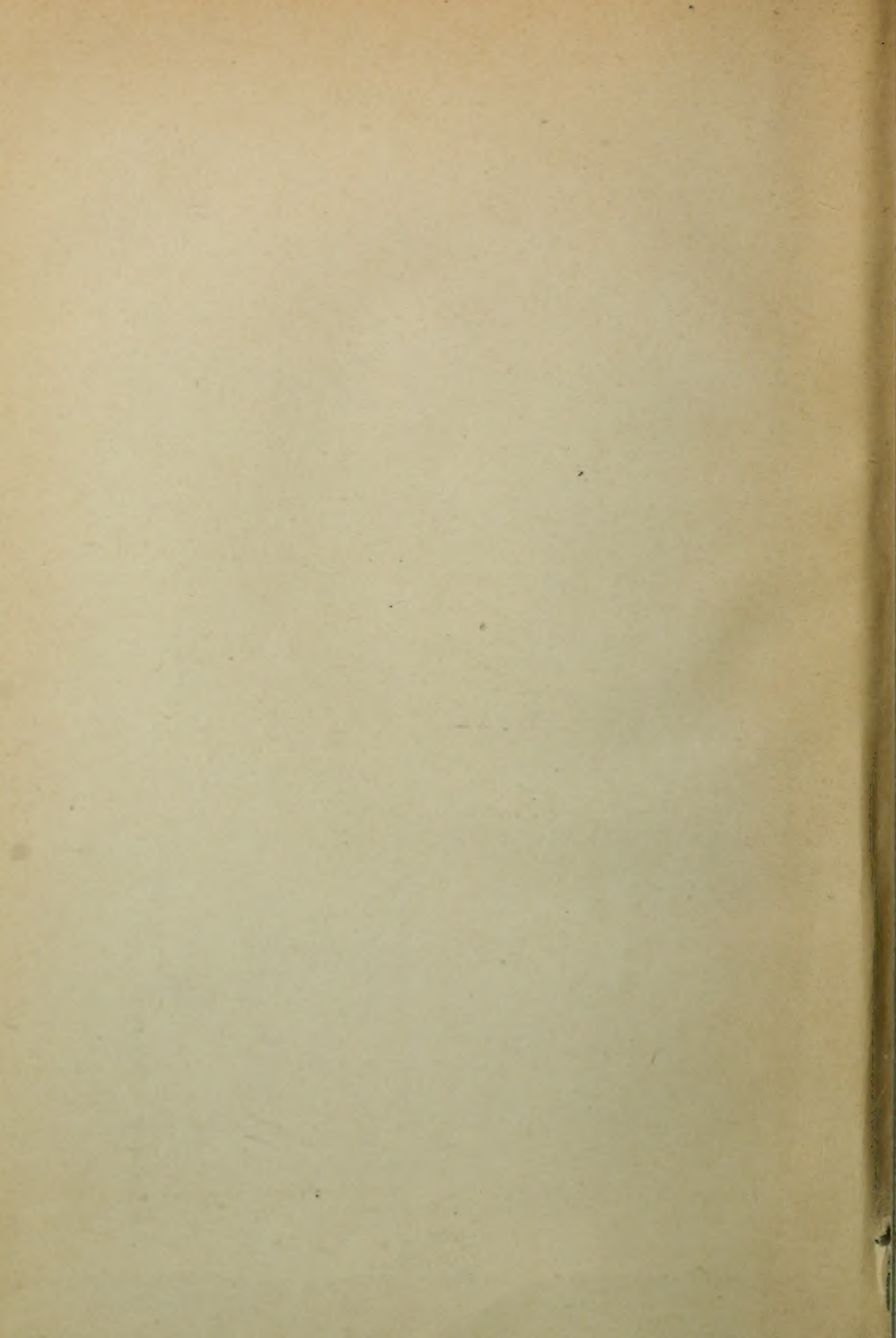
au bon camarade H Lapaire

Eug. Cadel

Ancienne Lib[illegible]rie FURNE

COMBET et Cie, Editeurs, 5, rue Palatine, PARIS





Le Courandier

L'Eternelle Nuit

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE :

L'Annette.

Au Pays du Berry.

Sainte Soulange.

Noëls berriauds.

Les Chansons berriaudes.

Au Vent de Galerne.

PROSE :

La Bonne Dame de Nohant (avec F. Roz).

Vielles et Cornemuses.

Les Mémoires d'un Bouvreuil.

Le Patois berrichon.

Le Courandier.

En Préparation :

Blouses et Besaces.

Hugues LAPAIRE

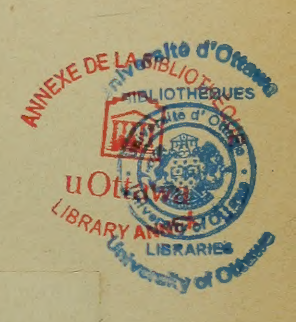
Le Courandier

ROMAN

L'ETERNELLE NUIT

NOUVELLE

— DEUXIÈME ÉDITION —





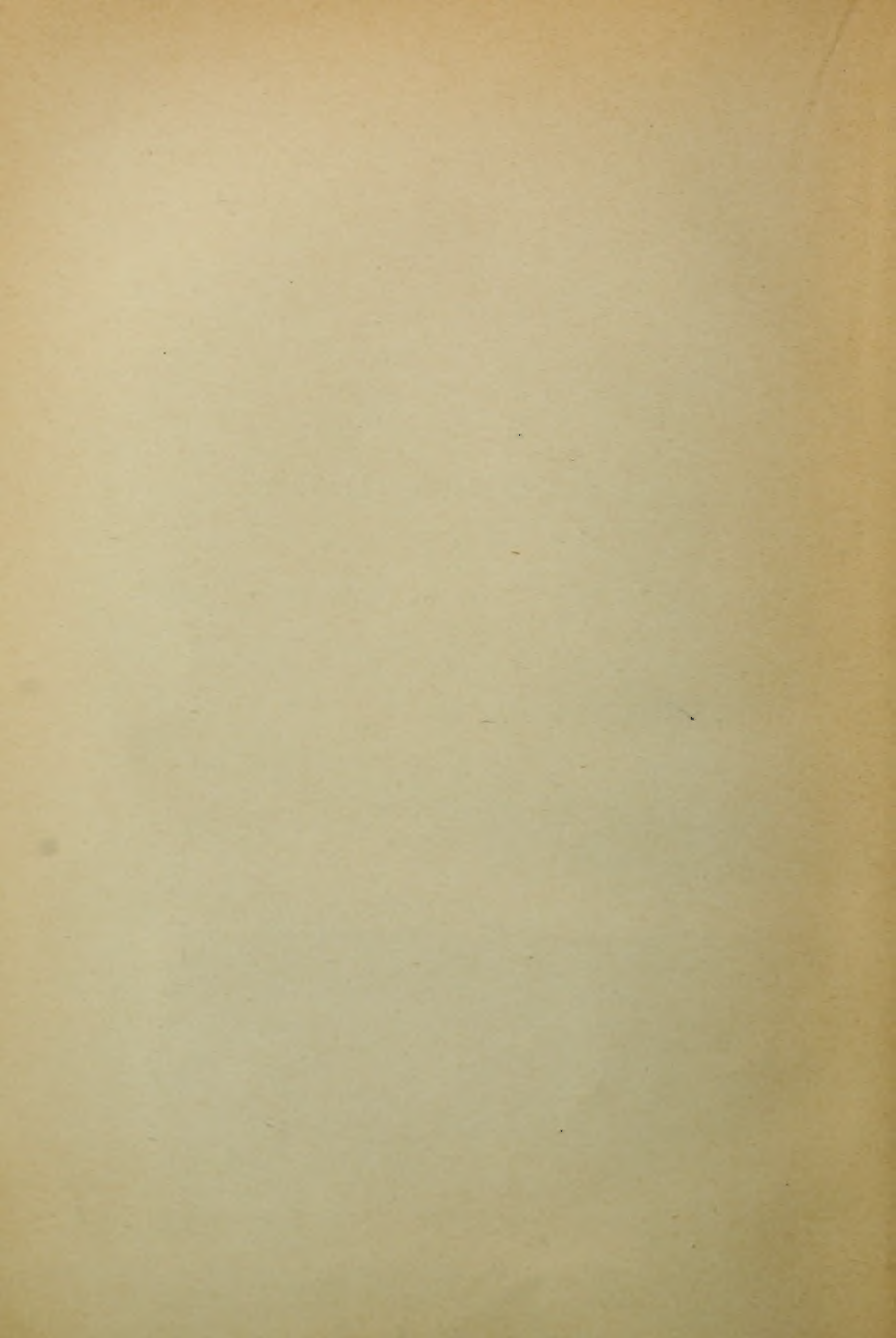
PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
COMBET & Cie, ÉDITEURS
5, Rue Palatine, 5

1904



LE COURANDIER

Au Peintre Eugène CADEL



La superstition et le despotisme sont, immédiatement après la peste, les plus horribles fléaux du genre humain. (VOLTAIRE.)

I

Le village de Trécy se compose de quatre ou cinq cents feux blottis autour d'une vieille église qui se dresse sur l'unique place plantée d'ormeaux. Les maisons des laboureurs, couvertes en chaume, semblent enfouies dans la terre et se confondent avec elle. La mairie, l'école et quelques boutiques de *manicotiers,* d'aspect plus moderne, se détachent seules sur le fond du paysage avec leurs toits de tuiles rouges et leurs volets verts.

Après la soupe du soir, vers six heures, on s'écrasait à l'auberge de la « Chèvre Blanche ». Un bouchon de genièvre enrubanné flamboyait à la lucarne du grenier comme un signe de ralliement, et au-dessus de la porte se balançait une enseigne peinte par le charron.

Pendant l'hiver, le dimanche, les paysans venaient prendre un *air de feu* devant le poêle. Ils s'attablaient par

groupes, jouaient aux cartes, devisaient, discutaient au milieu d'une atmosphère lourde, imprégnée d'une forte odeur d'alcool, de terre et d'étable. Le reste de la semaine l'auberge était à peu près calme. Quelques rouliers s'arrêtaient pour boire un verre sur le pouce ; des chemineaux entraient, jetaient leur monnaie sur le comptoir, avalaient une *blanche,* puis repartaient sans une parole, au fil des routes..... Jamet, le conducteur de la voiture des dépêches, entre ses deux voyages quotidiens de Bourges à Saint-Laurent, descendait de son siège pour « prendre des canons », ce qui lui permettait de se comparer au conquérant d'Austerlitz.

Or, par extraordinaire, ce jour-là, qui était un samedi, la salle de danse, la chambre, le *cafourniau* où couchait la servante, regorgeaient de monde. Tout Trécy était là. Quelques-uns avaient amené leurs femmes qui tapageaient déjà de la langue et des sabots, ne trouvant plus de chaises pour s'asseoir.

L'aubergiste, la Catherine Barret, circulait en boitillant dans l'espace libre entre les bancs. Elle poussait le dos des hommes pour passer, leur demandait d'un air bougon ce qu'ils voulaient prendre. Berthe, une gamine de quinze ans, un torchon sous le bras, versait le café, apportait des verres, affairée, les brides de son bonnet virant derrière elle comme les ailes d'un moulin. La fumée des pipes mettait un épais brouillard autour des lampes qu'on venait d'allumer.

Catherine ouvrit les fenêtres pour changer l'air. La brise entra avec l'odeur des carafées et des lilas qui fleurissaient le jardin.

Le marc commençait à chauffer les têtes ; l'ivresse montait avec le bruit des voix. On était en pleines élections. La veille, le citoyen Patureau, socialiste-révolutionnaire, qui se présentait contre le baron de Villemont, député de la région depuis de nombreuses législatures, avait tenu une réunion fort orageuse.

— Hé ! la mère Barret ! A boire ! cria le cordonnier La Franchise qui se saoûlait dans un coin avec Bartichon le couvreur. J'ai la pépie, nom de Dieu ! Pas de cognac ni d'eau-de-vie, c'est des saloperies ! Du vin, et du bon !

Sur ces entrefaites, Boutillon le perruquier et Parpaillet le marchand d'étoffes vinrent se faire servir un litre en face d'eux. Ils jetèrent un regard méfiant sur les buveurs, puis parlèrent à voix basse, le nez dans leurs verres.

Ces manières déplurent à La Franchise.

— Ben quoi ! s'écria-t-il. Vous nous prenez donc pour des mouchards, que vous parlez comme ça en jésuites ? Toi, Boutillon, tu trembles pour ton bureau à tabac si Patureau ne passe pas ! Un joli *parlequeux*, ton Patureau ! Girouette qui crie et tourne de *soulaire en galarne* à la volonté de l'opinion ! Un ambitieux qui flatte l'ouvrier et le paysan parce qu'ils sont la majorité. Des mots, entends-tu, des grands mots vides, et vous autres, des niquedouilles, d'écouter ça et d'y croire !

Boutillon haussa les épaules, prit un air d'indulgence et s'en alla boire plus loin, avec Parpaillet.

— Ces messieurs font partie du comité ? demanda La Franchise soulevant ironiquement sa casquette. Je vas t'en foutre, des comités ! tas de propres à rien ! s'écria-t-il en

frappant la table du poing. Des comités en République ? Quelque chose de crâne, parlons-en ! C'est vrai que Patureau ne serait pas foutu de marcher tout seul ! Faut des espions, des lèche-culs, des Boutillon, des Parpaillet ! Parlez-moi d'un homme qui se présente avec indépendance, qui expose franchement son opinion — encore que ça ne serait pas la mienne ! — nom de Dieu ! j'aime mieux ça !

Une fois lancé, La Franchise pérorait jusqu'au bafouillage.

— De l'argent, des honneurs, criait-il. C'est toujours la même chirie avant et depuis la mort de Louis XVI. V'là ce qu'ils veulent, tous les *politiques !* Moi, je vote pour un candidat qui n'aura pas le sou...

— Patureau n'a rien ! cria une voix.

— Et qui n'en acceptera pas, nom de Dieu ! hurla La Franchise. Un gueux, qui saura ce que c'est que la misère, le trimard, la faim ! Qu'est-ce qui m'a foutu ce tas de clampins, d'avocats, de journalistes, de médecins, de charlatans, de trous-du-cul ? Ils tombent là dans nos communes et ils parlent de tout chambarder pour nous faire la vie meilleure. Rentrés chez eux, ils se bourrent de gigots et de volailles ! Pendant ce temps-là, nous autres, on attend toujours... C'est des *feignants,* nom de Dieu ! Des salauds qui nous excitent les uns contre les autres pour mieux nous boulotter. Des comités ? Nom de Dieu ! le premier qui influence mon vote, je lui casse un litre sur la gueule, une ! Je veux rester libre, moi, nom de Dieu ! Ça me regarde, nom de Dieu de bon Dieu !

— Ecoute, La Franchise, t'as raison, ça, t'as raison. Je

suis de ton avis, dit Bartichon qui voulait se faire entendre aussi. Mais, mon vieux, tu n'empêcheras jamais la pression, comprends-tu ? la pression !... Ça, vois-tu, ma vieille bique, ç'a existé sous tous les gouvernements. Tiens, pendant la Révolution de 48, quand Ledru-Rollin...

— L'grous Rollin ? s'écria La Franchise. Attends voir, mais je le connais !.. Est-il si vieux que ça ? Voyons, c'est ben lui qui se *gouvernait* avec la femme à Martin ?

— La femme à Martin ? fit Bartichon dédaigneusement. Es-tu saoûl, mon pauvre La Franchise ! C'est Lamartine qui *cordait* avec lui.

— Ben oui ! La Martine, la femme à Martin, quoi ! C'est donc pas ce que je dis ?

L'ivresse les envahissait petit à petit.

Plus loin, des paysans péroraient aussi, debout, le verre en main. D'autres s'interpellaient :

— Eh ! Lardy ? Tu votes-t-y pour Patureau ?

— Et toi ?

— Ah ! ben, oui ! Un farceur qui promet plus de beurre que de pain !

— Dis donc, Décloux ! Les ouvriers de M. Charton, à Saint-Laurent, voteront pour Patureau. C'est ça qui va faire *bisquer* le baron !

— T'entends ben, petit, ça n'y fera pas bon d'aller tirer des lapins dans le bois de Feulardes. Rémy m'a prévenu ce matin que si le baron ne passait pas, c'était quinze francs d'amende pour ceux qui se feraient prendre.

— Peuh ! fit le braconnier Champagnat, étalant avec arrogance sa ceinture de flanelle rouge et lissant sa longue

moustache, je voterai pour Patureau, moi, et ça ne m'empêchera pas de chasser sur les terres du baron. Quant à Rémy, qu'il prenne garde à lui ! Et dire, ajouta-t-il en se croisant les bras, que vous ne voyez pas ça, vous autres ! Mais, bon d' là, ça crève l'œil ! Le baron cherche à accaparer toute la vallée d'Arveuse... Vos champs y passeront, c'est moi qui vous le dis ! Non ? Le père Privé, l'a-t-il assez chanté qu'il mourrait dans sa petite terre des Jointaux ? N'empêche qu'hier, chez M. Cardon, le notaire de Saint-Laurent, il a signé un acte de vente. Ah ! ah ! ah ! vous vous *areuillez,* les gars, mais c'est comme ça ! Non, voyez-vous, ça nous mangera, tous ces gens-là ! Des faiseux de manigances qui ne viennent au pays que pour leurs chevaux, leurs chiens, leurs faisans et leurs lapins. Ah ! dame, ils en abattent de ce gibier, des cent pièces par jour... Et nous, si on a le malheur de tuer une pauvre petite perdrix égarée dans un de leurs fossés... v'lan ! un procès qui vous coupe les vivres pendant une semaine, et vous déconsidère, bon Dieu ! Moi voter pour lui ? Aussi vrai que je m'appelle Champagnat et que j'aurai quarante-deux ans le 26 de mai, non et non, j'y voterai pas. Assez, assez de la noblesse et des enrichis ! C'est la République qu'il nous faut, citoyens, pas celle qu'on a là, mais la Sociale, celle à Patureau, quoi donc !...

— C'est ben aisé de parler comme ça quand on ne possède ren, dit le père Prouteau, fermier à la Chapelarde. Si t'avais seulement deux pouces de terre, toi, Champagnat, tu ne raisonnerais pas si ben !

— Un gars qui nous amènera la Révolution ! murmura

Colinot, le grainetier, dont le regard oblique épiait le braconnier, le redoutant depuis qu'il l'avait dénoncé au garde.

— M. le baron, continua le père Prouteau, en paysan respectueux des vieilles castes, nous procure de l'ouvrage, fait vivre le pays. C'est-y vrai, ça, Colinot ?

— Ben sûr ! s'exclama le grainetier qui fournissait au château le sarrasin pour l'élevage des faisans.

Tous les manicotiers de Trécy acquiescèrent d'un mouvement de tête.

— Et puis, continua Prouteau, se tournant vers Champagnat, c'est-y toi, bougre de feignant, qui nous donneras du pain une fois qu'on aura perdu le moyen de le gagner en suivant tes mauvaises idées ?

Des applaudissements éclatèrent. Champagnat, renversé sur sa chaise, le dos au mur, haussa dédaigneusement les épaules.

La discussion devenait générale et tournait à l'aigre. Les poings se levaient, prêts à frapper. Des insultes, des grossièretés couraient frémissantes sous les solives. Pailloux le charron, qui menait la campagne pour Patureau, monta sur un banc et réclama l'attention.

— Le baron, dit-il, a des terres qu'on n'en voit pas le bout. A quoi qu'elle a servi, alors, la Révolution, si c'est pour croupir dans la misère et l'ignorance comme avant ? La noblesse... bon ! on y a bouché l' caquet... Ben v'là la bourgeoisie à présent qui veut vivre de la sueur de l'ouvrier ! La terre, les jouissances, yen a qu' pour ces Jean-fesse, nom de Dieu ! C'est dégoûtant ! Le peuple trime toujours sous le soleil. C'est pas juste !

— D'abord, toi, Pailloux, de quoi que tu te plains ? Tu bois plus que ton saoûl, tu te nourris bien et t'es tout le temps à l'ombre dans ta boutique. Crois pas non plus que tu trouverais ton compte avec Patureau. Il ne partagera pas son gain avec toi. Tu dis que M. le baron a volé ? T'en sais rien, et les journaleux qui l'ont écrit non plus... Et encore que ça serait ! Il a bien fait, et si tu y étais, tu n'aurais pas assez de poches pour les remplir. Et puis, écoute, du moment que c'est un métier pour voler le monde, Patureau, qui n'a pas un sou vaillant, en a ben plus besoin que M. le baron. Alors, il en prendra davantage et c'est toujours nous autres qui seront les volés.

Cette boutade du père Prouteau fit un instant diversion et souleva la gaieté des paysans. Pailloux, voyant que les rieurs n'étaient pas de son côté, rouge de colère, à bout d'arguments, se mit à hurler :

— Vive Patureau ! Vive la Révolution sociale !

De toutes les poitrines alors s'échappèrent des cris discordants. Il y en avait pour le baron, pour la République, pour Patureau, pour la Sociale et les citoyens de 48. Ils se jetaient cela à la face, lippus, empourprés, les yeux hagards. Dans la salle de danse, Champagnat, entouré d'une demi-douzaine de jeunes gars, boyers et métayers du baron, brandissait une bouteille par le goulot et menaçait d'écraser la tête au premier qui l'approcherait de trop près.

Catherine, l'aubergiste, s'était éclipsée avec Rose, disant qu'elles allaient chercher les gendarmes de Saint-Laurent. Les femmes, effrayées, voulaient emmener leurs hommes. Les huées, les cris, les chants se succédaient dans la nuit

calme, réveillaient les chiens endormis aux portes des granges.

Mais, tout à coup, le silence se fit. Un homme, debout sur une chaise, au milieu de la pièce, dominait l'assemblée tumultueuse.

Personne ne le connaissait, personne ne l'avait vu entrer. Vêtu d'un costume de velours bleu râpé qui flottait sur sa maigreur de Christ, il portait comme un fardeau ses trente-cinq années, voûté, le front tourmenté de rides profondes, mais les yeux brillants d'une clarté d'étoile.

Il s'excusa de s'occuper de choses qui ne le regardaient pas ; puis il dit qu'il venait des villes et qu'il avait conscience que des temps nouveaux approchaient.

Sa voix caressait comme une musique ; son langage était celui d'un homme qui a plus appris de soi-même qu'à l'école et dans les livres ; ses enseignements partaient d'une pure et simple morale.

— Unissons nos efforts pour obtenir plus d'égalité, disait-il ; aidons-nous mutuellement ; partageons le pain des bons et des mauvais jours ; fuyons la haine, et marchons au travail comme à une fête !

Autour de lui, passa comme un frémissement d'épis. Mais l'orage un instant suspendu éclata de nouveau.

— T'as pas fini de nous chanter la messe, eh ! le Parisien ? vociféra Champagnat.

— Monsieur se porte à la députation ? demanda le père Prouteau qui voulait faire le facétieux.

— Hé ! La Franchise, crièrent plusieurs paysans, v'là ton candidat !

Mais le cordonnier, très saoûl, chantait devant son verre :

N'en donnez pas aux canes
Car elles ont, car elles ont...
N'en donnez pas aux canes
Car elles ont le bec trop long.

tandis que Bartichon marquait la cadence avec ses sabots de bois blanc.

Jean Brulé, un grand laboureur, sorte de brute au facies aplati de primitif, hurla par-dessus la houle des têtes :

— Dis donc, toi, le courandier, tu ne dois pas y aller souvent au travail, que tu parles d'y chanter. Oui, on ira joyeux à l'ouvrage, mais quand la terre nous appartiendra, et on l'aura ! Patureau nous l'a dit.

La voix de l'orateur, un instant couverte par les clameurs, s'éleva de nouveau dans la tempête :

— Il ne faut pas que sur ce sol où Dieu fait venir le blé, il y ait des malheureux qui meurent de faim. Les sauvages jouissent librement des fruits de la terre. La justice est en chemin, mais donnez-lui le temps d'établir ses lois ; car, si demain vous déchaîniez la guerre civile pour vous partager les biens que vous convoitez, il en résulterait aussitôt parmi vous des dissensions terribles et des luttes sanglantes où vous vous disputeriez les champs et les bois.

La Franchise et Bartichon, bras dessus, bras dessous, titubaient, gesticulaient dans l'auberge, chantaient à pleins poumons leur refrain stupide :

N'en donnez pas aux canes
Car elles ont, car elles ont...
N'en donnez pas aux canes
Car elles ont le bec trop long.

Mais cette fois, les autres ne bronchèrent pas, attentifs, captivés malgré eux par cet individu étrange. Il parlait maintenant de la nécessité d'imposer les plus riches pour niveler les fortunes, de limiter la possession de chacun à un certain nombre d'hectares, d'assurer l'existence aux infirmes et aux vieillards. Il faisait du paysan un être de noblesse et de dignité, apprenant à ses fils à semer le blé, les élevant dans le culte du foyer, l'amour des hommes et la crainte de Dieu. Il conseillait aussi de regarder plus loin que l'horizon coutumier, vers les grands centres d'où part le Progrès qui ajoute au bien-être.

— Tracez des routes à travers vos bruyères...

— Des routes ? des chemins de fer ? cria le père Prouteau. Ah ! t'es encore un assassineur de paysans, toi !

La rancune amassée depuis une heure contre cet inconnu qui les irritait avec ses idées civilisatrices devenait la rage aveugle, terrible du loup surpris dans sa tanière. Des routes ? celle de Bourges, le chemin de Trécy à Saint-Laurent ne suffisaient donc pas ? Des routes ? ils en avaient bien assez comme cela pour tuer le petit commerce local et être empestés d'ouvriers belges et italiens qui s'abattent sur les terres au temps des moissons et des récoltes de betteraves, comme une nuée de sauterelles, s'embauchant à vil prix, turbinant comme des chiens, enlevant aux terriens, nés sur ce sol, plus lents qu'eux et moins soumis, le travail, le pain, la gaieté. Ils voulaient être seuls chez eux. Ils ne réclamaient rien, après tout, qu'un agrandissement de leurs petits domaines ; mais si cela devait changer la physionomie du pays et déranger moindrement

leurs habitudes, ils voteraient encore pour le baron qui, lui, fidèle aux vieux principes, ne toucherait à rien. Des routes ? des voies ferrées ? C'était autant de terre perdue... C'étaient les mauvais sillons portant vers les villes le meilleur de leur sang de paysans !

Et tous paraissaient s'entendre maintenant pour se liguer contre le Progrès et le Socialisme qui hâtait sa venue. Ils revenaient à leurs anciennes idées, s'y confinaient avec entêtement, juraient que personne ne les en ferait plus sortir. Ainsi, le terrain qu'avait péniblement gagné Patureau en plusieurs années s'effondrait tout à coup sur l'idée qu'avait émise cet homme : créer des voies de communication dans un pays fermé.

Mais lui ne voyait pas leurs poings menaçants, n'entendait pas leurs murmures. Un resplendissement l'enveloppait ; il parlait avec son âme, avec sa foi, transfiguré. Il était le passant qui ne s'attarde en chemin que pour porter la bonne parole ; il était le voyageur qui détruit l'ivraie sur sa route pour semer le pur froment ; et naïvement il croyait encore pouvoir ramener à la raison tous ces cœurs simples que l'on avait abreuvés de mensonges.

Il prêchait l'ordre et l'hospitalité, l'assistance aux faibles et aux orphelins, — premier acheminement vers le progrès et la justice sociale ; puis il flétrissait les gros riches qui volent à Dieu ce qu'il a fait venir pour tous les hommes ; il blâmait aussi le réveil sanglant vers lequel se tendaient les bras du révolutionnaire Patureau et prédisait en retour une aube nouvelle dont la blonde lumière rayonnerait bientôt sur le monde.

— Enfin quoi ? s'écria Pailloux, s'il ne faut pas voter pour Patureau ni pour M. le baron, pour qui donc qu'il faudra voter ?

— Tu ne vois donc pas, dit malicieusement Prouteau, que c'est pour lui !

La gaieté sonore du vieux fermier entraîna celle de l'assistance ; mais Pailloux, Jean Brulé et Champagnat, les principaux meneurs du candidat socialiste, voyant que les esprits étaient complètement retournés, se concertèrent pour en finir avec cet intrus. Pas un cependant n'osait le toucher, retenus par une crainte superstitieuse, comme si quelque chose de sacré ou d'infernal veillait autour de ses guenilles. Enfin, Champagnat, plus hardi, d'un coup de pied brutal renversa la chaise sur laquelle l'orateur était monté. Il tomba. Tous l'entourèrent, l'accablèrent d'injures, parlèrent d'aller chercher leurs fourches pour le jeter à la porte.

L'homme se releva lentement et regarda avec douceur cette foule menaçante qui lui barrait le chemin.

Les femmes se précipitaient au-devant des plus acharnés, les suppliaient de le laisser partir, disant que ça pourrait bien être un de ces jeteurs de sorts qui passent dans les campagnes et portent malheur à ceux qui les méprisent.

Ils s'écartèrent enfin, et l'apôtre, le gueux des grandes routes, disparut, tandis que sur la porte, noyées dans la lumière jaune des lampes, grimaçaient les faces avinées des paysans.

II

Le ciel n'avait pas une étoile. Les sentiers étaient déserts. On n'entendait que le frémissement des feuilles, et quelque part, dans l'herbe, la chanson monotone d'un ruisseau qui berçait le sommeil des plantes. Des rumeurs frappèrent un instant le silence, puis s'éteignirent avec les derniers feux qui brillaient encore au village.

L'homme avançait péniblement au milieu d'un sentier défoncé par les pluies. Il s'arrêta devant une vieille croix, réfléchit et, quelque souvenir abordant enfin sa mémoire, il continua plus résolument sa marche dans la nuit. Arrivé au haut d'une route montueuse, il escalada sur la droite un talus couvert de broussailles, d'où il découvrit une tour en ruine adossée à une antique forêt.

Il frappa. Un bruit sourd de maison vide lui répondit.

Il secoua tristement la tête et frappa de nouveau.

A travers les lézardes du mur, une lumière brilla.

— Passe ton chemin, courandier, gronda une voix. Au village, en bas de la côte, tu trouveras une auberge.

Un nom, un sanglot plutôt sortit de la gorge du gueux :

— François Cabat !

Alors, il y eut un bruit de ferrailles et la porte s'ouvrit. Une vieille femme en haillons, sèche, le teint terreux, les traits heurtés et durs, parut. Elle poussa un cri et recula

jusqu'au fond de la tour où elle resta comme pétrifiée, la bouche béante, le regard fixe :

— François ! mon gars !

Elle fit quelques pas et tomba sur les genoux. La chandelle s'était éteinte. Leurs mains se cherchèrent, se joignirent dans l'ombre. Ils restèrent longtemps ainsi, comme en prière, tandis que le passé surgissait du sol, suintait des pierres, descendait du ciel, les enveloppait dans un cercle de plomb.

Son fils ! Elle ne pouvait dire de qui elle le tenait, cette coureuse des pinèdes ensoleillées du Midi ! Battue, méprisée, elle avait quitté le pays avec lui dans l'espoir de trouver ailleurs du pain moins dur et de l'amour moins féroce. Elle mendiait l'un en chantant des airs de la Provence, l'autre en suivant les moissonneurs de ses regards tranchants comme l'acier des faucilles. Pauvre cigale lasse d'errer par les chemins, elle s'était abattue un jour près de Trécy, au pied de cette tour abandonnée qui servait parfois de refuge aux chemineaux. Elle y était entrée, elle en avait fait sa demeure. Ces ruines, dans les siècles lointains, avaient appartenu à de riches seigneurs, et depuis cent ans, disait-on, les mauvais génies de la forêt les hantaient durant les nuits d'orage. Ils y tenaient de longs conciliabules et signaient des pactes entre eux avec du sang humain, à la lueur des éclairs. On racontait encore bien d'autres légendes sur cet endroit maudit que les paysans désignaient sous le nom de Tour d'Enfer.

La Cabat passa bientôt pour sorcière. Son petit courait

les futaies, s'asseyait sur les bruyères, passait des heures à écouter le bruit du vent dans les sapins et le ramage des rossignols. Il avait une âme rêveuse et tendre. Les spectacles de la nature, variés à l'infini, l'émerveillaient. Il s'intéressait au va-et-vient des insectes dans la mousse, à tous les petits hôtes de ces solitudes qui vivent à l'ombre des grands arbres ou s'élèvent jusqu'à leurs cimes pour chanter dans la lumière. Il était l'ami des mésanges bleues et des fauvettes, le compagnon des lézards et des orvets, l'explorateur des fourmilières. Sa mère le laissait ainsi livré à lui-même, jusqu'au soir, où tous deux regagnaient la ruine avec les oiseaux de nuit.

Le sommet de la tour, effondré au nord, laissait passer dans l'unique pièce les clairs de lune et les rayons de soleil ; les vents d'automne y engouffraient les feuilles d'or des chênes et l'hiver y semait les pétales blancs de ses neiges. Un jour, les gens du village s'étonnèrent de ne pas voir la Cabat venir dès l'aube, selon son habitude, quêter une poêlée ou un taillon de pain. Ils apprirent par le petit François qu'elle avait attrapé un chaud et froid en glanant. Le gamin, désertant à regret la forêt si accueillante, craintif, maltraité par les enfants de son âge, frappait aux portes, — rarement pris en pitié malgré ses gentillesses et ses grands yeux de souffrance. Trois semaines s'écoulèrent ainsi. La Cabat crut qu'elle allait mourir. Un matin, par la porte entre-bâillée, elle vit passer sur la route une voiture de bohémiens...

— Appelle-les, mon petit gars, cria-t-elle dans son délire. Il faut qu'ils m'entendent ! Ils sont de ma race !

L'enfant courut après eux et ramena un homme, aux vêtements sordides, à la face mauvaise.

— Ecoute, dit la Cabat au bohémien. Je sens que mon heure est prochaine. Je ne veux pas que mon petit reste là ! Ces gueux de paysans, qui n'ont de pitié que pour leurs bêtes, le laisseraient mourir de faim. Emmène-le ! Il a sept ans, il te rendra des services pour la nourriture que tu lui donneras. Ne le bats pas ; cela te porterait malheur !...

Passivement, sans un mot, l'enfant prit la main du saltimbanque et jeta un dernier regard d'adieu à sa mère, à la vieille tour, à la forêt, tout ce qu'il avait aimé.

La Cabat cependant revint à la vie. Quand elle recouvra ses esprits et qu'elle ne vit plus son petit François, elle entra dans une rage folle. Ses gémissements emplissaient la ruine jour et nuit. Elle réclamait son enfant, ne se souvenant plus qu'elle l'avait donné aux bohémiens qui passaient...

Quand elle descendit au village, vieillie, décharnée, livide, hideuse, se soutenant avec peine sur son bâton de houx, on la prit pour un revenant. Ses allures mystérieuses commencèrent à inquiéter les paysans. On la voyait rôder sur le coup de minuit dans les cimetières et les carrefours, s'arrêter au pied des croix ; on l'entendait marmotter des paroles diaboliques ; quelques-uns l'accusaient d'aller déterrer les corps fraîchement enfouis...

Enfin, un jour d'assemblée, tandis que les villageois dansaient et buvaient joyeusement sous les ramées, elle s'abattit au milieu d'eux, les yeux sanglants, la bouche écumante. Elle les accusa d'avoir fait mourir son enfant ; et, comme ils se dispersaient, affolés, elle leur prédit une ruine pro-

chaine. Cette année-là, les gelées de mai détruisirent les vignes et la grêle ravagea les blés. Alors on eut peur à Trécy ; on se signa sur son passage. Les femmes, les enfants fuyaient du plus loin qu'ils l'apercevaient. Elle tenait le bourg par la terreur ; elle le gouvernait par sa puissance ténébreuse.

Les soirs d'hiver, quand la bise soufflait trop fort à travers ses planches et poussait la neige sur sa couche humide, elle quittait la tour et s'en allait frapper de son bâton ferré aux demeures où brillait encore une lumière. A son coup sec dans la porte, on tressaillait, mais on lui ouvrait toujours, de peur qu'elle ne se vengeât le lendemain par quelque sortilège. Elle s'installait à la meilleure place du foyer, s'endormait sur sa chaise ou tisonnait les sarments jusqu'à l'aube, dans la maison terrifiée et silencieuse.

— Mon gars, mon cher gars ! soupirait la Cabat.

Elle lui embrassait les mains, les mouillait de larmes.

— Mon gars, mon cher gars !

C'était tout ce qu'elle trouvait à dire.

Puis elle s'inquiéta :

— As-tu faim ? As-tu soif ?

Elle furetait dans les coins, ramassait les reliefs de son maigre repas, lui apportait la cruche où restait un peu de café noir étendu d'eau.

François mangea.

— Tu dois avoir besoin de repos ! dit-elle, arrangeant de son mieux, dans l'obscurité, son mauvais grabat.

— Et toi ? demanda-t-il doucement, la baisant au front, déjà à moitié assoupi, terrassé par la fatigue.

— Ah ! je suis bien trop heureuse de te voir, pour fermer les yeux !

III

Le soleil éclatait dans la vallée, allumait les cimes, se glissait dans la tour par les brèches, les lézardes, les meurtrières et, merveilleux orfèvre, transformait sous une pluie d'or le pauvre mobilier de la Cabat.

Elle avait passé la nuit à revoir des souvenirs très lointains, à évoquer l'image d'un enfant brun aux yeux de velours, à rêver des jours heureux à côté du « cher gars » qu'elle avait retrouvé. Penchée sur lui, aux premières blancheurs de l'aube, elle regardait tristement son visage douloureux dont les rides profondes attestaient les luttes, les amertumes, les souffrances. Semblable à ces fleurs tardives, ces fleurs de neige qui ne s'entr'ouvrent qu'aux frimas, son amour maternel venait de s'épanouir dans toute sa force à l'hivernale saison des cheveux blancs. Elle déposa en tremblant sur le front de son fils un baiser, le plus pur baiser de sa vie, tandis qu'une extase indéfinissable noyait ses yeux pétris de haine et d'effroi. Mais comme elle détaillait ses traits, à mesure que le jour montait, elle vit dans l'épaisse broussaille de sa chevelure et de sa barbe une traînée de sang coagulé. Anxieuse, elle épia son réveil.

Enfin, la teinte ivoirine de ses joues se colora légèrement et bientôt il ouvrit les paupières.

— Qui t'a fait cela ? lui demanda-t-elle, baignant sa plaie dans l'eau claire qu'elle était allée puiser à une source très proche.

Il parut surpris, se toucha le front, essaya de se rappeler.

— Ça ? Peuh ! rien... J'aurai glissé la nuit sur une pierre... Ah ! je me souviens ! Hier soir, je me suis arrêté à l'auberge du village. J'y ai trouvé des gens qui devaient vivre autrefois en bonne intelligence, mais que le Mensonge a divisés depuis. Ils s'injuriaient et allaient se porter des coups. J'ai cru que mes paroles pourraient les apaiser. Je ne fis que les irriter, et quelques-uns me maltraitèrent. Mais... s'empressa-t-il d'ajouter devant l'attitude menaçante de sa mère, tu exagères le mal. C'est une égratignure sans importance. Du reste, pourquoi me suis-je mêlé de leurs affaires ? Le paysan n'aime pas qu'on lui montre qu'il s'est laissé tromper. Sa morale tient toute dans les bornes de son champ et ses principes ne s'élargissent qu'avec lui.

La Cabat ne l'écoutait plus. Debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux flamboyants de rancune :

— Ils t'ont battu, ceux de Trécy !... Ils t'ont battu ! murmura-t-elle.

Puis, pareille au vieux chêne qui se courbe vers la terre, se redresse et gémit lorsque passe un vent d'orage, elle parut agitée par la tempête de son cœur blessé.

— Comment les nommes-tu, ceux qui t'ont battu ? Pailloux ? Jean Brulé ? Champagnat ? Décloux ? Lardy ? Tous, pardi ! tous sont capables d'avoir fait le coup. Je les

vois se ruer sur toi comme des loups sur une brebis... Les brutes !

Ah! oui, elle la connaissait, la race des paysans! Depuis qu'elle mendiait son pain, elle avait eu le temps de la comprendre! Elle avait deviné l'entêtement dans cette allure pesante et ces gestes fermés, la jalousie sournoise dans ce regard qui ne se détache du sol que pour se glisser furtivement vers le voisin, l'égoïste cupidité dans le pli serré du sourire...

— La peur, François, la peur seule les empêche de me refuser du pain, car ils ont plus de pitié pour la moindre bête de leurs étables que pour une vieille femme. L'avarice les mord. Ils comptent leurs sous derrière l'armoire. Le fumier engraisse le champ, le bœuf laboure et tout cela fait produire la terre, et la terre leur rend au centuple ce qu'ils lui ont donné. Ah ! la terre ! ils se tueraient pour une boisselée. Dès l'aube, il faut les voir s'agiter, se pencher, ramper sur elle avec des yeux ardents de convoitise... Ils voudraient l'absorber toute... Mais c'est elle qui les mangera ! Je les exècre. Je veux leur prédire des choses épouvantables qui les feront frissonner le soir aux hululements de la chouette dans les noyers. Je ferai se dresser des spectres sur leurs pas, dans les champs, au crépuscule ! Leurs meubles prendront des aspects de fantômes pendant les veillées d'hiver, lorsqu'ils seront tous accroupis devant l'âtre !...

Elle bondit jusqu'à la porte et, les poings tendus vers le soleil qui montait au-dessus de Trécy, elle continua ses malédictions :

— Je suis la Cabat, la femme de haine ! Je suis la vieille qui fait chanter les coqs à minuit et aboyer les chiens à la lune ; la vieille qui rôde aux portes des fermes pour annoncer la mort. Je suis la sorcière qui change le blé en ivraie dans le van du semeur, qui efflanque les bœufs, décime les troupeaux, torture le sommeil du laboureur et donne de malsaines amours à ses filles... Ah ! ils t'ont battu, toi, parce que tu leur prêchais le bien ? Lâches ! Je suis la maudite qui recueille les paroles mystérieuses envolées des tombes avec les feux follets... Vous entendrez leur glas funèbre, les nuits d'hiver ! Elles ne vous laisseront pas de repos !...

Sa voix saccadée réveillait les échos de la forêt, se perdait dans la vallée comme le bruit d'un torrent.

François l'entoura de ses bras et baisa ses yeux hagards, ses yeux de folie, qui rayonnèrent soudain d'une ineffable joie.

— Merci, mon gars, dit-elle ; tu m'as fait du bien. Voilà trente ans que cette bienfaisante rosée ne m'était pas tombée sur le cœur.

— Trente ans ! murmura-t-il. La vie est longue pour ceux qui souffrent !

Et ce soupir racontait toutes ses tortures, tous ses désespoirs comme toutes ses résignations. Il évoquait la vision d'un petit clown maquillé, affublé d'oripeaux, grimaçant, cabriolant sur les tréteaux de maître Gobsec, le bohémien qui l'avait emmené un soir. Oh ! le long et douloureux chemin de croix ! La lourde voiture à traîner par les routes poudreuses et montantes, les courroies qui meurtrissent les épaules, le brouet noir, le pain dur, le court sommeil sur la

couchette de paille à côté du chien Néron et les coups d'étrivière qu'une brute avinée faisait pleuvoir sur sa maigre échine lorsque ses gambades n'avaient pas suffisamment diverti les badauds et grossi l'escarcelle ! Puis, la fuite pendant une nuit d'orage, la fuite précipitée à la lueur des éclairs, loin de la maison roulante toujours emplie des colères de maître Gobsec ; les regards méprisants jetés sur ses haillons, les ironies, les méchants refus, les chiens lâchés, les portes closes... C'était l'hésitation au seuil des bourgs, la honte, la main timidement tendue, et la marche, la marche inconsciente, pieds nus, tête nue, sous la neige, l'averse et le vent, sous les lourds soleils ; la marche sans but, le cheminement éternel, sans espoir, sans étoile, frêle barque désemparée dans l'Humanité immense, indifférente et mauvaise comme la mer.

Sa seule joie, c'était la halte à l'orée des forêts où son cœur se retrouvait dans la mélancolie des choses, où son âme meurtrie gémissait avec les sources, où ses yeux brûlés de larmes cherchaient à l'horizon la silhouette d'une tour abandonnée avec un vol noir de corbeaux...

... Trente ans !

... Un jour, il était entré dans une ville prodigieuse emplie de tumulte et d'une multitude affairée. On lui dit que c'était Paris. Il espéra pouvoir enfin gagner son pain ; mais ses vêtements en lambeaux, son air honteux ne lui attirèrent que sarcasmes et mépris. Il erra le jour, la nuit, vagabond des villes et des campagnes, chercha sa pâture dans les boîtes ménagères et dans les détritus des halles, comme un chien perdu. Des rôdeurs l'emmenèrent festoyer dans un

bouge, mais il repoussa le couteau qu'ils lui glissaient dans la main et, chancelant, reprit la route de son calvaire. Il trouva des mendiants aux membres ingénieusement convulsés pour apitoyer les passants, des filles pour le commerce du plaisir ; il trouva des compagnons qui partagèrent leur pain avec lui ; mais leurs manipulations mystérieuses et les complots terribles qu'ils formaient contre la société effrayèrent sa nature droite et peu faite pour la rébellion.

Certes, l'étalage des opulents et des satisfaits, quand il avait faim, froid, quand il était sans gîte, l'injustice des hommes, leurs cruautés, leur égoïsme, tout l'appelait à se révolter avec les autres ; mais il se demandait si les conséquences de ces actes violents seraient un progrès vers la Justice et l'Egalité, les révolutions n'ayant jamais fait que changer la direction des appétits.

Gueux inoffensif, il marchait, résigné, dans sa vie de misère, se disant que si le monde écoutait la voix de la Bonté, Dieu gagnerait un royaume.

Miné par la fièvre et les privations, à bout de souffrance, il tomba. Il était heureux de mourir, espérant voir la fin de ses tortures physiques, d'une existence inférieure, vide et sans issue, au milieu de la méchanceté, du vice et de la haine.

Si l'abandon autour d'un lit d'hôpital a de cruelles navrances, pour lui ce fut la douceur d'une halte dans une oasis où son cœur se sentit réchauffé, caressé par les ailes blanches de la Charité. Il y avait donc quelque chose de généreux tout de même dans le monde, une bonne volonté qui distinguait les hommes des démons de l'enfer. Un vieil-

lard finissait sa vie à côté de lui. Aux heures d'accalmie et de lucidité, il lui parla d'une saine philosophie qui réconforte les âmes et les soutient aux moments difficiles. Ils firent de courtes promenades dans les allées de l'hôpital, où septembre détachait les feuilles des tilleuls ; puis, un matin, le vieux philosophe mourut, les yeux fixes, plongés dans l'horizon d'un lumineux idéal.

Quant à lui, éternel rejeté, il allait reprendre la liberté des grandes routes ; la liberté, le droit de marcher sous le soleil et les averses, de marcher toujours, jusqu'à la tombe, son seul espoir.

Il vit dans ce premier assaut du mal un avertissement de sa fin prochaine, et alors il pensa au pays de son enfance ; mais il n'en savait plus le nom !

Il se nourrissait de lumière et d'espace, se désaltérait à la source intarissable de sa bonté, splendide chemineau que les paysans prenaient pour un fou, lorsqu'il leur demandait s'ils ne connaissaient pas une tour en ruine à l'orée d'une forêt. Parfois, un désir de causer aux hommes, de leur communiquer ses pensées, l'agitait ; mais les regards méfiants qui se braquaient sur lui l'acculaient à une timidité d'enfant.

Par un soir de mai, il reconnut enfin le village où tout petit il avait tendu la main...

— Tu souffres ? lui demanda la Cabat, le voyant absorbé dans sa rêverie.

— Voilà si longtemps, dit-il, que je ne sens plus ma douleur !

— Allons dans la forêt, nous y trouverons le calme dont nous avons besoin.

— Oui, la nature vaut mieux que les hommes !

Ils marchaient sans se parler, appuyés au bras l'un de l'autre, dans les sentes minuscules, à peine frayées par le passage des biches, dans les vastes allées, sous les chênes, dont les branches se confondaient et se rejoignaient comme les arceaux d'une cathédrale.

Peu à peu, l'ombre s'épaissit, le chant des oiseaux se fit plus doux, les plantes exhalèrent leurs essences les plus subtiles.... La nuit les enveloppa.

Frissonnant sous la fraîcheur du soir, ils revinrent étroitement serrés dans leur misère. Et tandis que la vieille ruminait quelque vengeance, son fils, oubliant tout dans la paix souveraine qui descendait des étoiles, laissait sa pensée monter vers la splendeur des cieux.

IV

— Où vas-tu de si grand matin ? demanda François à sa mère qui s'apprêtait à sortir de la tour.

— Je te croyais encore endormi, dit-elle. C'est aujourd'hui le marché de Trécy et je veux te faire manger un bon fricot.

— Tu ne te disputeras pas avec les paysans, au moins ?

Elle le regarda, surprise de sa bonté, fâchée au fond de le voir si prompt à défendre des gens qui n'en valaient pas la peine.

— Je contiendrai ma colère, mais j'agirai de ruse, dit-elle en clignant ses yeux gris.

Elle descendit la côte à pas lents, courbée sur son bâton, s'arrêtant pour laisser passer les charrettes, les cabriolets que traînaient des chevaux de labour et des ânes, soulevant avec la poussière un bruit de ferrailles et de grelots. Le vent s'engouffrait sous les blouses des hommes et les gonflait ainsi que des voiles ; les cornettes des femmes fuyaient, rapides comme un vol de pigeons blancs. Des fermes et des chaumières voisines, on venait à pied. Paysans et paysannes endimanchés, les bras embarrassés de lourds paniers (d'où émergeaient les têtes effarées des poules et des canards, les crêtes sanguinolentes des coqs), débouchaient des sentiers et prenaient la file sur l'accotement.

Le dernier mercredi de chaque mois, il se tenait à Trécy un important marché de volailles qui attirait quantité de monde et les marchands des environs.

Sur la place de l'Eglise, les forains plantaient des poteaux, dressaient leurs tentes. Il y avait des assortiments de toutes sortes : ferblanterie, chapellerie, vaisselle, vannerie, jouets, rubans et fanfreluches. Richoux, le tambour de ville, annonçait à grands coups de caisse un déballage extraordinaire de rouennerie. L'animation gagnait les rues, envahissait les boutiques qui prenaient un air de fête avec leurs devantures lavées, leurs étalages renouvelés. Les vendeuses de beurre et de légumes alignaient leurs paniers devant les maisons, en

attendant les chalands. Les voitures affluaient à l'auberge de la Chèvre Blanche. C'était un va-et-vient ininterrompu de charrettes et de piétons, un empilement, un bourdonnement d'abeilles au travail. La bousculade s'accentuait à mesure que l'on approchait du marché aux volailles. Les cabarets regorgeaient de paysans qui, le verre en main, réglaient les dernières conditions d'une vente. Des jeunes filles passaient en corsages noirs avec de larges cravates bleu ciel ou cerise, la figure réjouie sous leurs jolis bonnets brodés et tuyautés.

— Hella ! s'écria l'une d'elles. Voyez donc la Cabat !

— C'est, ma foi, vrai ! dirent en chœur les paysannes, subitement effarées comme des perdrix surprises dans un champ de blé.

— On dirait qu'elle s'est redressée, ma chère !

— Pour sûr, elle est plus droite qu'avant !

— Où va-t-elle comme ça ?

— Pardi ! *feugner* dans le panier des femmes !

— Si tu crois qu'elle se gêne pour chiper ce qui lui fait plaisir !

— Ne la regardez donc pas ! dit la plus craintive.

— Oui-da ! murmurèrent les autres, elle nous jetterait un sort !

La Cabat marchait allègrement. Elle s'arrêta devant une grosse femme rougeaude qui couvait son panier d'un œil jaloux :

— Je vous prends une poignée de carottes, la Grite. Ça ne vous fait rien ?

— Prenez donc ! fit l'autre, résignée.

Et la Cabat continua son tour de marché. Dès que son chapeau de paille jaune eut disparu au premier tournant, les commères se rapprochèrent de la Grite.

— C'est-y pas des malheurs d'avoir ça vieux sale dans le pays !

— Hein, la Grite ! elle vous en a pris des carottes ?

— Elle n'a point son air d'habitude !

— Elle sent la goutte !

— Taisez-vous donc, la Michaude ; si elle vous entendait, vous ne le porteriez pas en terre.

— Et dire que personne ne nous débarrassera de c'tte mauvaise bête !

Elles parlaient à voix basse, sous leurs cornettes.

— Patureau se gausse de nos peurs ; mais, que voulez-vous, quand on a ça dans l'esprit, c'est pas commode d'y ôter. Je me rappellerai toujours de cette fois où la femme à Boudard lui refusa la beurrée. J'y étais. « Le diable me brûle si ton beurre prend ! » lui dit la Cabat. Et elle a eu beau le battre et hardi, j'te bats... son beurre n'a jamais voulu prendre ! C'est ben des choses émaginantes, ça, tout de même !

— C'est comme Berthaudon le maire. Il en est revenu de vouloir la chasser du pays ! Sa meilleure vache laitière crève dans la nuit, et sa petite Catherine attrape la coqueluche ! Eh ! mon doux Jésus, où qu'ça se serait-il arrêté !

— Oh ! dame, pour ça, elle est ben possédée du diable ! Aussi, vous savez, par ces temps hâleux, les légumes viennent mal, mal ; c'est la croix et la bannière pour en récolter seulement son dequoi ; eh ben ! j'y refuse ren.

— Moi non plus !

— Nous non plus ! clama le chœur des marchandes terrifiées déjà de ce qu'elles venaient de dire, comme si une puissance occulte s'était soudain manifestée pour dissiper leur complot.

Pendant ce temps, la Cabat gagnait le marché aux volailles. Dissimulée dans la foule des acheteurs, elle guignait pardessus les épaules la longue file des paniers où se débattaient poules, coqs, canards et dindons.

Le son fêlé d'une cloche annonça la vente.

Tout le monde se précipita. Les volatiles, arrachés des paniers, tâtés, retournés, soupesés, poussaient des cris mêlés aux éclats de voix et aux marchandages des acheteurs. La Cabat manœuvra des coudes pour arriver jusqu'à la paysanne que son regard d'oiseau de proie avait choisie de loin. Après avoir minutieusement observé les yeux, les pendeloques, le bec et les pattes d'une dinde, elle la remit en place et marmotta quelques paroles à l'oreille de la vendeuse qui pâlit et resta toute hébétée.

— Vous y connaissez donc, mame Cabat ? gémit-elle enfin. Ah ! j'ons bien des peines, allez ! La maladie est dessus. Hier, mon homme en a trouvé trois de péries dans le fossé de la maison.

Un sourire moqueur glissa sur les lèvres de la Cabat.

— Veux-tu un remède ?

La femme s'approcha, avide d'entendre.

— Ecoute, dit la Cabat. Enferme à part celles qui traînent les ailes, dont les pendeloques sont moins rouges, les pattes plus molles et les yeux moins vifs. Fais bouillir du thym de bergère que tu mélangeras avec du vin chaud

et fais-leur avaler ça avec deux grains de poivre sur le coup de minuit, en disant : « Mal du diable, que tu viennes de la terre ou du ciel, va-t'en, va-t'en, va-t'en ! » Tu feras trois *persignons* et tes dindes iront mieux.

— Merci, mame Cabat, dit la femme rayonnante. Tenez, emportez donc ce gentil *jau* (coq). Ça vaut ben ça !

— Nenni, ma fille, dit la Cabat, les sorcières ne mangent que des poules noires !

Son choix fait, elle s'éloigna après avoir souhaité bonne chance à la fermière qui soupira :

— Enfin, on n'a ren pour ren !

Plus loin, la Cabat récolta du beurre et des œufs.

Les femmes, la voyant s'éloigner son tablier plein de butin, maugréaient « que c'était une abomination ; qu'elles quitteraient le pays plutôt que de lui donner seulement une coque d'œuf ». Mais, en sa présence, elles devenaient lâches et tremblantes.

En passant devant la boutique de La Franchise, la Cabat fut attirée par le bruit d'une discussion. Elle s'approcha sournoisement de la devanture et, dissimulée derrière les bottes et les souliers ferrés étalés *à la montre*, elle put voir ce qui se passait et saisir quelques propos. L'échoppe du cordonnier était le rendez-vous de toutes les bonnes langues du village. On y apprenait les naissances et les mariages, les morts et les maladies. La réputation la mieux établie n'en franchissait jamais le seuil sans être aussitôt déchirée à belles dents. Le marteau frappant sur le cuir ou enfonçant les clous, la chanson que le compagnon lançait à plein gosier en tirant sur le lignou étaient comme des

appels aux passants et aux voisins qui ne demandaient qu'une occasion pour tailler bavette avant de se mettre au travail. Entre deux coups de balais, les ménagères venaient prendre une prise dans la vaste tabatière à queue-de-rat de La Franchise, et leurs papotages, rythmés comme un bruit de machine à coudre, s'entendaient à l'autre bout de la rue..

La boutique était pleine de monde. La Cabat reconnut Bartichon, Décloux, Pailloux, Cholet, Champagnat et deux ou trois autres paysans. La conversation roulait sur les élections et parvenait très distinctement aux oreilles attentives de la sorcière.

— Vous êtes encore des rudes! criait Champagnat. Suffit qu'un courandier vienne débiter un tas de foutaises et vous oubliez ce qui était juré.

— Juré! juré! grogna La Franchise. Moi, je n'ai rien juré du tout. Je veux être libre de mon vote!

— Ça se voit assez que t'en es pour le baron! murmura Décloux.

— Répète un peu! s'écria La Franchise se redressant sur son escabeau.

— Allons! allons! fit Bartichon, s'interposant. Pas de fâcherie!

— Voilà-t-il pas, continua La Franchise, parce que je ne fais point partie de leurs comités!... Eh ben! non, je ne veux pas en être et si j'ai voté pour Patureau, nom de Dieu! c'est pas pour sa gueule, mais pour le principe!

Ce mot de « principe » produisit un effet magique, d'autant mieux que personne n'en saisissait le sens. On admira La Franchise qui savait parler...

— Voyons, fit Décloux subitement radouci. Crois-tu que le baron, à présent qu'il est élu, ne se fiche pas assez de ses électeurs ? Tiens, ce matin même, il enrôlait une équipe d'ouvriers à Saint-Laurent pour faire clore le bois de Feulardes. Oui, mon by, c'est par kilomètres que l'on met des grillages autour, afin d'empêcher le pauvre monde d'aller ramasser du bois mort et des aiguillettes de pins !...

— Je sais pis, hasarda Cholet, un fermier du baron ; mais il ne faudrait pas répéter que c'est moi qui vous l'ai dit... Rémy, le garde, dresse des chiens pour la chasse à l'homme.

— La chasse à l'homme ! s'écrièrent en chœur les paysans.

— Oui, continua Cholet à voix basse. Il met des mannequins dans le bois et les fait chercher par les chiens qui n'ont pas mangé depuis deux jours. Ils arrêtent ça comme si c'étaient des lièvres. « Pille ! pille ! » crie Rémy, et ces bêtes sautent sur les mannequins et les *débesillent* jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le morceau de bois.

— Prouteau le disait ! Nous revenons à la féodalité !

— Nous v'là bien campés !

— Il s'en est fallu de cent voix pour que Patureau soit élu... Et il aurait fait cesser tout ça, lui !

— Pourtant, hasarda un paysan, Patureau est partisan des routes, du chemin de fer ?

— C'est pas vrai ! cria Champagnat frappant du pied. C'est pas vrai ! Ah ! sacré courandier, si je le tenais ! C'est pourtant lui qui vous a tourné les idées !

— Ma foi, oui ! avouèrent-ils. On pensait qu'il était socialiste aussi et que Patureau nous cachait son programme.

— Socialiste ! socialiste ! fit ironiquement Jean Brulé. Ah ben ! oui, socialiste ! D'abord, qu'est-ce que c'est qu'un socialiste ? Hein ! vous n'en savez rien, vous autres ? eh ben, je vas vous le dire, moi, tout Jean Brulé que je suis. Je n'ai pas été à l'école, mais c'est égal : on n'a pas besoin de connaître l'histoire sainte pour se gouverner dans la vie ! Ma mère me flanquait des torgnoles chaque fois que je manquais la classe, et la mère Brulé avait deux battoirs au bout des bras qui se sentaient quand ça tombait sur votre linge... mais y avait pas, quoi donc, impossible d'y mordre ! Eh ben ! c'est pour vous dire que, moi, l'idée sociale, ça m'est venu comme qui dirait d'inspiration. Pas d'erreur. Et en faisant mon tour de France comme ouvrier mécanicien, parce que j'ai bricolé dans les machines, oui, eh ben, j'ai vu des compagnons, j'ai eu des patrons et j'ai appris ça c' que c'était que la sociale ! Pour vous en finir, selon moi et les gens sérieux que j'ai entendus causer, socialiste, ça veut dire ami de la société. Et qu'est-ce que c'est que la société ? C'est vous, c'est moi, c'est tout le monde, et comme dans tout le monde il y a les gueux et les riches, c'est pour que ça soit tout partout la même chose, à égalité, si vous aimez mieux, que le socialiste y travaille ! ... Pas d'erreur.

— Ta parlaison, dit Champagnat, s'accorde avec la nôtre ; mais, tu sais, je vois aussi clair dans les idées du monde que j'aperçois en plein jour un lièvre au bout de mon fusil. Aussi, je dis que ce fou qui est venu, hier soir, à la réunion chez la mère Barret, c'est sûrement un gars payé par le baron pour emmêler les cartes... D'abord, fallait lui demander la sienne, de carte ; savoir s'il est élec-

teur avant de lui laisser ouvrir le bec, une ! mais, qu'il repasse par là, et je lui...

— Tu lécheras ses chaussures ! s'écria la Cabat qui venait de se dresser sur le seuil, les poings menaçants, les lèvres serrées et frémissantes. Oui, tu le retrouveras sur ton chemin, le courandier François Cabat, celui qui ne fait d'autre mal que de prêcher le bien à des gens de ton espèce. François Cabat ! tu trembles à ce nom, chien d'ivrogne, comme si tu entendais claquer au-dessus de ta tête le fouet qui devrait te cingler le visage ! Essaye donc d'y toucher, à mon gars, si tu n'es pas feignant... Ah ! tu crains qu'il t'arrive malheur ! Tu sais qu'il y a des pièges pour tes pattes et des balles pour ta peau dans la forêt ; tu sais que les loups sont friands des cadavres encore chauds et que l'odeur des charognes attire de loin le corbeau et l'orfraie... Ah ! ah ! ah ! par la queue du diable, Champagnat, retiens ta gueule ou je lâche mes aspics...

Les paysans immobiles semblaient hypnotisés par les regards de la Cabat. Une *margot,* qui claquait du bec sur les barreaux de sa cage d'osier, troublait seule le silence qui régnait maintenant dans l'échoppe du cordonnier.

— Touches-y maintenant, si tu oses !

A cette menace faite à voix basse, son visage frôlant la face figée du braconnier, la vieille s'éloigna et disparut au tournant de la côte qu'elle gravit péniblement, appuyée sur son bâton de houx.

— Eh ben ! fit La Franchise revenu le premier de son émotion. En v'là une qui s'y entend pour vous boucler le caquet à tous !

— Oui ! murmura Champagnat, l'air tragique, resserrant sa ceinture de flanelle rouge ! Il m'arrive parfois de rencontrer des vipères dans la forêt... Celle-là pourrait bien un jour compter les clous de mon talon ou voir de près le bout de mon fusil !

Quand la Cabat revint dans sa tour, elle n'y trouva plus François. Elle pensa qu'il rôdait par là, sous les futaies. Aussi se réjouit-elle à l'idée de lui faire une agréable surprise. Elle connaissait, non loin, une jolie clairière tapissée de pervenches, où les merles et les pinsons se donnaient rendez-vous, chantaient, sifflaient à tue-tête dans l'épaisseur des ramées ; où, visible à peine, sur un lit de mousses bordé de fraisiers, courait une petite source. Elle étala ses provisions devant elle et prépara le festin. A ce moment, les branches d'un charme s'écartèrent. François parut.

— Hein ! s'écria la Cabat. Je l'ai trouvé, le fricot ! Tu vas t'en lécher les doigts, mon cher gars ! Et puis, vois donc, ajouta-t-elle, c'est une salle à manger d'amoureux que j'ai choisie là !

Mais François était sombre. Devant toutes ces choses inattendues, il secoua tristement la tête.

— Eh quoi ! dit-elle, moi qui pensais être reçue si joyeusement !

— On t'a... donné cela ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! Je ne l'ai pas... volé ! répondit-elle.

Puis, d'une haleine, pour éviter les questions soupçonneuses :

— Tu veux savoir comment j'ai obtenu ces vivres ? C'est que les paysans sont des simples, et que la superstition est enracinée chez eux comme le soleil à la voûte du ciel ! Ils ont peur des mauvais sorts ; ils redoutent mes allées et venues nocturnes ; mes menaces leur enlèvent le sommeil ! Je suis plus forte qu'un prêtre avec sa religion. Oui ! je tiens leur cœur dans mes griffes ; j'aurais leur bas de laine, si je l'exigeais... Ils ont peur du diable !...

Et poussant un sinistre éclat de rire, elle saisit la poule noire qui battit des ailes.

— Il vaut mieux que je reparte, ma pauvre mère ! soupira François. Je serais une charge pour toi et une terreur de plus pour les paysans.

— Partir ! s'écria-t-elle. Tu m'as donc rattachée à l'existence pour me reprendre plus cruellement la vie ? Mais je comprends !... Je te fais horreur ! La coureuse d'amour, la sorcière, la Cabat, c'est la honte, le vol, le mensonge... Va, laisse-moi crever dans mes ruines. Oui ! adieu ! Va, mon cher gars ! adieu ! Mais, pardonne-moi !

A genoux dans les herbes, elle tendait vers François ses mains suppliantes.

— Ecoute, dit-il, si tu crois que je puisse trouver à gagner honnêtement mon pain dans ce pays, je resterai près de toi ; je serai le soutien de ta vieillesse ; je tâcherai de te faire oublier un passé malheureux ; mais si, comme je le redoute, on repousse encore ma bonne volonté, alors... je reprendrai la grand' route.

La Cabat réfléchit longuement, puis un éclair de joie passa sur son visage découragé.

— J'ai ton affaire ! Demain, tu auras ce que tu désires. Préparons donc le festin du laboureur !

Bientôt la flamme crépita dans la clairière. Une colonne de fumée blanchâtre s'éleva jusqu'à la cime des chênes. François alimentait le feu de brindilles et d'aiguillettes de pins, tandis que la Cabat regardait couler le sang de la poule noire dédiée à Satan, génie du mal.

V

— Rose ! où est ton père ?

— C'est-y que vous en avez besoin, mame Cabat ?

— Je vais te dire... fit la vieille, qui poussa le barreau de la porte et entra dans la chambre où Rose tricotait.

Mais la vieille ne dit rien. Elle alla s'asseoir dans un coin reculé, vers le buffet à crédence en noyer ciré qu'égayait la vaisselle à grosses fleurs jaunes et rouges, en ordre sur les rayons.

— Mon père cure les rigoles dans le champ des Œuvres, dit Rose. Faut-il aller le chercher ?

— Tout à l'heure, ma belle, répondit la Cabat. Ça ne presse pas à la minute.

Rose, intriguée par cette visite matinale, n'osait cependant pas questionner la vieille femme. Appuyée contre le lit à quenouilles très élevé, elle avait repris son ouvrage, et son trouble se devinait à la nervosité de ses doigts qui manœuvraient les aiguilles.

La Cabat l'observait.

— Sais-tu, lui dit-elle au bout d'un instant, que tu es un beau brin de fille avec tes cheveux roux et tes yeux qui prennent peur comme des papillons de nuit devant la lumière ? Tu marches sur tes dix-huit ans, à présent, pas vrai ? Les seins te poussent quasiment comme les bourgeons à l'aubépine... Tu dois commencer à songer aux galants ?

— Si l'on peut dire ! murmura Rose rougissant, se dandinant, mal à l'aise sous le regard de la vieille.

— Le gars de Mathiaud a déjà planté le mai devant ta porte !

— Bien sûr ! Mais je n'ai pas encore l'idée au mariage, mame Cabat.

— Le mariage ! le mariage ! ricana la vieille. C'est trop sérieux pour une jeune fille, quoique l'envie t'en prendra bien aussi. Mais, à ton âge, on a un bon ami. Tu serais donc la seule ? Vois la Micheline, la Thérèse, la Louise, la Catherine, jusqu'à la grande Juliette Guillammier, ta cousine, elles en ont toutes, ma belle ; et toi, la plus gente du village, tu n'en aurais pas ?

Les doigts de Rose ne poussaient plus les aiguilles. Ces paroles la troublaient. Elle crut que leur sens aimable cachait un sortilège. Elle gagna le seuil de la maison et, dressée sur la pointe des sabots, le cou tendu, elle explora anxieusement l'horizon.

Par-delà les haies et les cultures, elle vit une forme vague penchée sur la terre. Alors, les mains en porte-voix, elle lança dans l'étendue un appel sonore :

— Hé ! p'pa !

L'homme se redressa, prit sa blouse, ramassa ses outils et remonta une étroite sente bordée de pommiers.

— Il ne va pas tarder, dit Rose, regardant l'horloge dont le bruit monotone berçait le sommeil du chat pelotonné sous le manteau de la cheminée.

Quelques instants après, Pierre Lafaix, coiffé du feutre à larges bords des anciens Berriauds, entra. C'était un robuste paysan d'une cinquantaine d'années, sec et droit comme un chêne.

— Pourquoi m'appelles-tu ? demanda-t-il à sa fille.

Dans l'ombre il vit la Cabat et flaira une mauvaise histoire.

Elle venait rarement au domaine de Beurré, trop éloigné sans doute pour ses jambes goutteuses ; aussi chaque fois qu'elle s'abattait là, une appréhension naissait dans l'esprit tourmenté de Lafaix qui redoutait toujours quelque malheur pour sa Rose.

Il l'aimait tant, sa « chetiote », comme il l'appelait. C'était le portrait vivant de sa chère Annette défunte, la fille de Louis Pêcher, un vieux brave homme qui leur avait laissé tout son avoir, le champ des Œuvres, dix hectares de bonne terre à trois kilomètres de Trécy. Pierre Lafaix possédait déjà l'accense de Beurré acquise sou par sou, à la sueur de son front, avec sa maisonnette en briques au bord du chemin, la porcherie, l'étable au fond de la cour, la grange et plusieurs arpents de prés et de culture. Avec cela, six boisselées bien comptées de jardin, — un joli jardin fleuri à la belle saison de pivoines, de roses trémières, d'œillets et de résédas, bordé d'aubépines et de

chèvrefeuilles, empli du murmure de trois ruches et d'un roucoulement ininterrompu de tourterelles qui nichaient dans les pruniers. Annette morte après deux ans de mariage, il était resté seul avec la petite qu'il avait dorlotée, gâtée, amusée, prenant un homme de journée pour achever son ouvrage quand la pluie ou les fortes chaleurs ne lui permettaient pas de l'emmener dans les champs. Il la confia une fois à la voisine, mais l'inquiétude le mordit si fort, qu'il se promit coûte que coûte de ne jamais recommencer. Il l'avait donc vue grandir près de lui, émerveillé de ses gentillesses, de son ordre, de mille qualités qui annonçaient une bonne ménagère.

Quand elle eut attrapé ses dix ans, il se décida pourtant à l'envoyer à l'école; puis, désirant en faire une femme accomplie, il la mit en apprentissage chez Mlle Verduron, à Saint-Laurent.

Un jour de foire, qu'il était venu vendre une paire de bœufs, il apprit que l'on jasait sur la maison Verduron. La réputation de Rose ne sortait pas intacte de tous ces ragots ; le clerc de Me Cardon ne lui ménageait pas les œillades, chaque fois qu'il passait devant les fenêtres. On disait même qu'ils allaient s'embrasser le soir sous les tilleuls de la promenade et derrière l'église. Lafaix n'en crut pas un mot; mais le lendemain, Rose, hissée dans la vieille patache à deux roues, réintégra le domaine de Beurré, au trot saccadé de la *Souris*. D'ailleurs, son père ne pouvait plus supporter la solitude. Dès qu'il la vit reprendre son train-train de ménagère proprette, tailler le pain pour la soupe, porter la nourriture aux bêtes, traire les vaches,

chanter, courir dans le jardin, il sentit passer un souffle de bonheur et se laissa vivre au bon soleil, dans la douce quiétude des champs et d'un intérieur paisible où rayonnait le printemps. Il ne songeait pas, le brave homme, que sa fille prenait de l'âge et que le jour était peut-être prochain où, comme les petits des oiseaux qui bâtissent ailleurs d'autres nids, elle le quitterait pour toujours !

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mame Cabat ? demanda-t-il avec inquiétude.

Puis, pensant qu'il ferait bien de flatter la vieille :

— Vous savez, nous autres, ça nous occupe guère, les potins du village. On va à son travail, on a la conscience tranquille... Ah ! c'est vrai que jamais on ne cause sur vous, dis voir, Rose ?

— Oh ! ma foi, c'est ben vrai, ben sûr !

— Eh ! s'écria la Cabat, je n'ai pas à me plaindre de vous. D'abord toi, Lafaix, je t'estime, dit-elle en lui posant la main sur l'épaule ; aussi, tu vas me rendre un service. Tu sais que j'avais un petit gars, jadis ? Il y a beau temps de cela... Il s'appelait François... François Cabat ? Tu ne te souviens pas ?

— Si... si... murmura le fermier.

— Tu dois te rappeler tous les bruits qu'on fit courir à son sujet : je l'avais étouffé, enseveli dans des souterrains, vendu au diable, fait bouillir... Et puis quoi, encore ? Bref, il vit, mon gars, mon François ! Après trente ans de séparation, il a voulu revoir sa chienne de mère. Il est grand, il est beau comme un dieu ; mais il a souffert ; il est pâle et amaigri. Il est bon, il sait des tas de choses ; il a une

parole d'or ; mais il est gueux et ses habits ne lui tiennent plus sur le corps.

— C'est bien possible ! fit le fermier qui se demandait avec anxiété où elle voulait en venir.

— Pierre Lafaix, dit la vieille d'un ton solennel, s'il y a une place d'ouvrier dans tes champs, s'il y a encore une écuelle dans ta maison, je te demande cela pour lui.

— Mais.... fit Lafaix qui recula interloqué à cette demande inattendue. Ça ne serait pas de refus, mame Cabat, seulement, chez nous, il n'y a point d'ouvrage à occuper un homme, quoi donc ! Pardi, au temps des moissons, je le prendrais tout de même pour battre notre petit goulain de blé... Mais à c't'heure... Non. Vrai de vrai ! j'ai beau me tortiller le cerveau de la tête... je ne vois pas...

La Cabat se mordit les lèvres. C'était signe, disait-on à Trécy, que sa colère montait et que le diable n'était pas loin. Aussi Lafaix cherchait-il à l'adoucir par toutes sortes de bonnes raisons.

— Vous dites qu'il a trente ans passés ? A cet âge-là, on mange solidement, et je n'ai pas de moyens suffisants pour nourrir une bouche de plus. Et puis... rapport à ma fille, la Rose... ça ferait causer. Vous savez ben, le monde est si mauvais au jour d'aujourd'hui. Attendez ! Le père Prouteau, lui, pourrait le prendre en service. Son domestique s'en va justement pour la Saint-Gervais et je sais qu'il en cherche un autre...

— Non ! dit sèchement la Cabat, c'est chez toi qu'il ira.

— Ecoutez donc, écoutez donc, mame Cabat. Je ne vous

ai jamais voulu de mal, moi, dites voir ? J'ai déjà refusé trois gars du village...

— Tu te débats joliment pour éviter le service qu'on te demande ! Veux-tu, oui ou non, lui faire gagner son pain ?

— Tenez, cria Lafaix, j'aimerais mieux vous donner un charroi de butin, tout ce qu'il y a dans la maison, plutôt que ce que vous me demandez là !

— Alors, tu refuses ?

Elle voyait maintenant son retour, là-bas, dans les ruines ; François l'écoutait d'abord tristement, puis, malgré ses supplications et ses larmes, il reprenait la grand' route, le chemin du calvaire, de la faim, de la misère !

Elle saisit le bras de Lafaix et répéta d'une voix étranglée :

— Tu refuses ?

Un pressentiment terrible s'empara de Lafaix.

Il se retourna et vit Rose derrière lui. Hébété, l'œil éteint, ne sachant plus ce qu'on lui voulait, ce qu'il allait promettre, il s'affaissa sur un banc et fit signe de la tête qu'il acceptait.

— Allons ! ça n'est pas malheureux, fit la Cabat, rayonnant d'orgueil et de joie, tandis que son ironique regard glissait sur l'homme terrassé, anéanti par la peur d'une vengeance infernale, d'un de ces malheurs qu'elle avait — croyait-il — le pouvoir d'invoquer et de faire tomber sur ceux qui lui résistaient.

— Demain matin, au lever du soleil, il sera ici.

Et d'un pas plus allègre, le bâton sonore, elle sortit de la maison.

Le chien *Corniaud,* grinçant des dents, le poil hérissé, gardait la barrière.

— Appelle ton chien ! cria la Cabat.

Lafaix, plongé dans son abattement, n'entendit pas. Corniaud s'approchait de la sorcière. Son grognement augmentait avec sa colère. Il se ramassait sur lui-même, prêt à bondir.

— Lafaix ! Lafaix ! appelle ton chien ! cria de nouveau la Cabat.

Le fermier parut enfin dans la cour.

— Ici, Corniaud ! commanda-t-il.

Le chien retourna vers son maître, comme à regret, toujours agressif, jusqu'à ce que la Cabat eût disparu au détour du chemin.

— Ah ! maudite sorcière ! s'écria Lafaix. J'aurais bien dû te laisser dévorer ! Ma fille, continua-t-il désespéré, tourné vers Rose qui avait repris ses aiguilles et sa laine, le malheur vient d'entrer dans la maison.

VI

Au commencement de juillet, les foins se trouvèrent retardés. Pierre Lafaix ne décolérait pas.

— Si ça continue, disait-il, nous v'là frais. Les bêtes pas plus que le monde pourront courir après la nourriture c't hiver.

A Trécy, on parlait beaucoup de la mauvaise humeur du fermier de Beurré, un homme si placide auparavant et qui laissait bien pleuvoir *tant que ça voulait*. C'est que depuis plus d'un mois, François Cabat était à la ferme. Outre ses craintes superstitieuses, Lafaix souffrait dans son amour-propre d'entendre, les jours de marché, les paysans de Trécy se gausser de lui.

— Faites donc pas tant les malins, leur disait-il. Le jour où la Cabat viendra s'installer chez vous, pas un n'osera la flanquer à la porte !

— Oui, oui, lui répondaient-ils tout bas. Mais prends garde à ta fille, que le diable ne te l'enlève !

Cette plaisanterie mettait le fermier dans les transes, et il s'en serait fallu de peu qu'il ne s'imaginât que ce grand gaillard à longue barbe fût le diable en personne. Aussi l'envoyait-il très loin dans les *ruesses*, le jugeant tout juste bon à garder les troupeaux. Rose garnissait son panier le matin et on ne le voyait plus que le soir, quand l'angélus tintait au clocher.

Avec les dix sous que le fermier lui allouait par jour, il avait trouvé le moyen de se vêtir proprement et de porter quelques douceurs à sa mère. La vieille ne quittait plus guère la tour. Elle passait la semaine dans l'attente du dimanche où son cher gars la venait voir. Ils mangeaient dans la clairière, ne se disant presque rien, mais heureux de sentir l'un et l'autre une affection glisser sur leur cœur abandonné et le réchauffer de ses bonnes caresses.

Les visites dominicales de François à sa mère prenaient aux yeux des crédules une diabolique signification. Evidem-

ment, ils se réunissaient ces jours-là pour préparer leurs remèdes empiriques, leurs philtres empoisonnés, ruminer des maléfices, dévaliser les voyageurs dans les ravins et les fondrières... On disait que le gars, lorsqu'il s'en retournait nuitamment à la ferme de Beurré, était accompagné par deux chiens blancs et une bande de chats noirs qui miaulaient à la lune... Si François était allé à l'auberge jouer aux cartes et aux dés, boire chopine, il eût donné sans doute moins de prise à ces propos fantastiques ; mais cette existence vide lui répugnait et il ne se souciait guère d'entrer dans les bonnes grâces des paysans dont il devinait la sourde antipathie. Du reste, l'état de pasteur lui plaisait, et il le pratiquait comme un patriarche.

Il ne paraissait à la ferme que le soir, après la rentrée du troupeau. Il s'asseyait au bout de la table et mangeait silencieusement la soupe aux légumes que Rose lui servait. Le mutisme, l'attitude pensive et réservée de cet homme firent d'abord naître quelques troubles dans l'esprit de la jeune fille ; puis peu à peu elle s'habitua à cet air rêveur, cette physionomie tranquille, ces yeux de franchise qui semblaient ignorer les passions et qu'une gêne évidente faisait se détourner, plutôt qu'une pensée malsaine.

Elle essaya d'adoucir son père, de lui faire comprendre toute la dignité de cette nature délicate et réservée, mais elle se buta contre l'entêtement et la superstition du fermier.

— Je te dis que c'est un sorcier, là !

Et le bonhomme regardait sa fille avec une telle expression d'angoisse que la jolie tête rousse de Rose se penchait de

droite à gauche avec une moue qui ressemblait presque à une moquerie.

Jamais le troupeau n'avait été aussi repu, aussi alerte depuis que François en était le gardien. Toujours levé le premier, — ce qui lui faisait dire en souriant que les coqs de Beurré étaient plus matineux que ceux de Saint-Laurent, — le berger soignait les vaches laitières et les bœufs et allait ouvrir l'étable aux brebis. Elles bondissaient dans la lumière, reniflaient l'air pur du matin, tandis qu'une buée âcre sortait des litières que François renouvelait avec soin. Avant de partir, il surveillait l'allure de chaque bête, séparait des autres celle qui lui paraissait moins vive, la laissait dans un *tet* spécial, pour l'observer au retour. Ses étables étaient tenues avec la plus grande propreté. Il les aérait en temps utile, nettoyait le plancher et la crèche avec de l'eau chaude parfumée de véronique ou de genièvre. Cette opération, aux yeux du fermier, était un signe évident de sorcellerie. Il se gardait bien toutefois de présenter la moindre observation à François.

— Ce manège aura une fin ! pensait-il. Le courandier ira bientôt traîner ses guêtres ailleurs.

Mais François, habitué à la dure, ne se plaignait pas de son existence ; c'était même avec un réel plaisir que, sa limousine sur le bras, un bâton de coudrier à la main, il conduisait son troupeau par les traînes et les coteaux incultes embrasés des premiers feux de l'aurore. Le soir, à l'heure où dans les joncs s'éveillent les clochettes argentines des crapauds, il ramenait ses brebis au bercail et paisiblement allait s'étendre sur sa couche de maïs au fond de l'étable aux bœufs.

Un matin, le vent changea. Le temps paraissait vouloir se mettre au beau. Lafaix, en bras de chemise, au milieu de la cour, inspectait le ciel. Du côté du levant, l'aube avançait comme un flot lumineux sur une grève verdoyante. La terre, à cette venue, frissonnait jusqu'à la pointe des herbes; tout sortait du sommeil, tout commençait à graviter, à bruire, dans la clarté grandissante. Bientôt, les arbres, les buissons, la nue, s'emplirent de chants d'oiseaux, et le soleil parut dans sa magnificence. Lafaix se frotta les mains.

— Il se lève bien, murmura-t-il. Ça fera chaud à midi!

Il courut frapper aux volets de Rose.

La tête de la jeune fille parut dans un encadrement de lierre et de chèvrefeuille qui grimpaient à sa fenêtre.

— Allons, chetiote! faut profiter du beau temps pour relever le foin. Habille-toi vite pendant que je vas joûter mes bœufs.

Lorsqu'elle arriva dans la cour, en cotillon bleu pâle, coiffée d'un chapeau de paille jaune rabattu sur les yeux et orné de larges brides de velours noir, le fermier l'attendait, l'aiguillon au poing, appuyé sur les ridelles de son chariot.

— Comme t'es gente! dit-il en l'embrassant.

Elle courut chercher un râteau dans la grange et revint, surprise de voir son père, si pressé un instant auparavant, qui ne se décidait pas à partir. Il regardait encore le ciel. Là-bas, du côté de la Chapelarde, une ligne noire barrait l'horizon, et les nuages s'amoncelaient autour du soleil. Depuis que Lafaix avait fauché ses foins, de continuelles averses l'empêchaient de les rentrer. Il attendait une journée

de grosse chaleur. Il réfléchissait à la besogne qu'il y avait à faire et pensait qu'entre deux, ils n'en verraient pas le bout. Il s'entêtait malgré tout, devant la menace des nuées, et voulait que le dernier chariot fût ramené à la fin de la journée.

— Je pense, dit-il, qu'il nous faudra quelqu'un pour nous aider.

— François pourrait nous donner un coup de main, hasarda Rose.

Lafaix se rechigna, tortilla sa moustache et, comprenant enfin que ses hésitations lui faisaient perdre un temps précieux :

— Ma foi, murmura-t-il, tu peux toujours lui demander !

Rose connaissait bien l'endroit où François menait paître son troupeau. C'était entre deux coteaux veloutés, sur la lisière d'un taillis bordé d'un petit ruisseau dont l'eau transparente mirait, avant d'aller arroser les prairies voisines, les baies rouges des arbrisseaux et la dentelle des fougères. Près de là croissaient une herbe affriolante et la pimprenelle dont les brebis sont fort gourmandes.

Rose s'enfonça sous les pommiers et les chênes-boule aux troncs creux, puis gravit un sommet d'où elle aperçut le berger qu'elle cherchait. Au mouvement que firent ses brebis, François releva la tête. Il parut surpris comme devant une vision et contempla cette gracieuse silhouette qui se détachait nettement sur le ciel.

— Venez, cria Rose. On a besoin de vous !

François siffla un air très doux pour rassembler son troupeau et se dirigea vers la jeune fille.

Les brebis bondissaient par dessus les touffes de bruyères devant Corniaud qui pressait les attardées.

Rose trébuchait dans les ronces.

— Prenez mon bâton, lui dit François. C'est plein de *bricoles de bergère ;* vous pourriez tomber.

— Merci, nous voilà dans la sente !

Et, retroussant sa jupe, elle sauta légèrement du talus au milieu d'un étroit chemin.

— Comme ça, fit-elle d'un air enjoué, vous ne vous ennuyez pas tout seul dans les ruesses des journées entières ?

— Non, Mademoiselle, répondit François en souriant. D'ailleurs, j'ai des petits amis qui viennent me rendre visite. Cè sont d'anciennes connaissances. Chacun parle à sa manière, et les heures passent ainsi sans qu'on s'en doute. L'orvet enroule son bracelet de bronze autour de ma jambe, le crapaud sort de son tas de feuilles sèches et s'accroupit sur mon soulier ; l'écureuil m'amuse avec ses gambades, et les fauvettes me chantent des chansons...

Rose eut un léger frisson.

— Vous savez charmer les bêtes ? demanda-t-elle timidement.

— Ça n'est pas difficile, Mademoiselle ! Il suffit de ne pas les effaroucher. Mais excusez, je vous fais peur avec mes histoires ?

— Non. Pourquoi ?

— Pourquoi ?

Il répéta cette interrogation plusieurs fois sur des tons différents, puis, après un instant de silence et de réflexion, il conclut ;

— Parce que je porte malheur à ceux qui m'approchent ; parce que ma mère est cette vieille sorcière qui jette des sorts aux paysans ; parce que je suis un courandier sans feu, sans gîte, sans liard, sans pain ! Parce que les enfants m'insultent et que les portes se ferment sur mon passage ; parce que j'ignore l'amitié ; parce que je subis toutes les haines et porte toutes les hontes !... Dites que je ne vous fais pas peur, maintenant ?

Anxieux, il attendit sa réponse. Mais Rose, qui ne comprenait pas très bien ce langage imagé, se contenta de secouer négativement la tête.

— Ah ! merci, murmura François avec émotion. Vous êtes la première personne qui ne me preniez pas pour un malhonnête homme !

Et, tandis que les brebis éparpillées broutaient au bord des fossés, il raconta sa vie de lassitude et de misère. Il parlait sans amertume, sans colère, d'une voix douloureuse et chantante, les yeux fixes, la pensée tout entière attachée à son passé navrant.

La jeune fille écoutait cela comme un conte de grand'mère, triste à pleurer. Ces paroles pénétraient en son cœur comme une musique inconnue qui la charmait. Le héros du livre grandissait, s'idéalisait ; ses loques s'enrichissaient de dorures et de diamants ; ses mains devenaient fines et blanches, sa démarche aisée, sa tournure très noble ; et, lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle le trouva d'une grande beauté. Une force inconsciente la poussait vers cet homme, non par sympathie pour les souffrances qu'il avait endurées, mais par un désir irrésistible de tout son être vivant une légende.

Le récit achevé, son rêve se dissipa. Le prince charmant redevint un pauvre berger dont le manteau ne portait plus comme pierreries que les larmes qui venaient d'y tomber.

Pour cacher son trouble, Rose arrachait des églantines aux buissons, jetait les corolles au vent et donnait en passant des petites tapes espiègles aux branches basses.

Enfin les toits de la ferme parurent entre les arbres. Ils s'éloignèrent instinctivement l'un de l'autre et achevèrent la route sans se parler.

— Eh ben ! Voyons, dépêchez-vous ! cria Lafaix du plus loin qu'il les aperçut.

Le foin encore humide de la dernière averse se gonflait et fumait aux rayons du soleil. Armés de fourches et de longs rateaux de bois, le fermier, sa fille et François se démenaient sur l'andain, l'éparpillaient, le retournaient vingt fois, jusqu'à ce qu'ils l'entendissent crépiter.

A midi, après avoir mangé la soupe que Rose était allée chercher à la maison et vidé la cruche de *biserot*, ils se remirent à l'ouvrage. Lafaix préparait les *cachons*, François lançait les bottelées à Rose, grimpée sur le chariot. Une chaleur lourde tombait, engourdissait les membres. Un souffle chaud passait par instants, avant-coureur de l'orage. Rose s'était débarrassée de son chapeau, et, les bras nus, elle étalait le foin dans toute la longueur du chariot, le pilait, l'égalisait de son mieux. Parfois, elle vacillait sur ce plancher mouvant, et s'enfonçait jusqu'aux cuisses entre deux bottelées. Elle riait et poussait de petits cris, énervée dans cette bataille qu'elle livrait aux herbes. Lorsque les tiges entraient en rébellion, elle se couchait dessus à plat

ventre et se redressait très rouge, des brindilles dans sa chevelure dénouée qui croulait sur le foin comme un flot d'or.

François piquait sa fourche dans les cachons, et chaque fois que ses yeux se levaient sur Rose, il se sentait envahi par une fièvre qui lui brûlait le sang. Un désir impérieux le tenaillait ; des frissons lui parcouraient le corps, ses tempes battaient à coups précipités. La soif d'un bonheur qui lui avait mordu les flancs, desséché la gorge au bord des routes désertes, dans l'ombre des chemins creux, le reprenait comme une flambée de folie, lorsque Rose, en glissant dans les excavations du foin, découvrait un coin de sa chair. Il pâlit et s'appuya contre les ridelles du chariot.

— Hé là ! Ça ne tient pas debout, gronda Lafaix entre ses dents, et ça veut travailler chez les autres ! Crèves-y donc à la tâche, fils de gueuse, ça t'apprendra à venir manger notre pain sans qu'on t'y ait invité !

Mais le bonhomme pria sournoisement François de monter sur le charroi, lui disant que la journée avait été fatigante et qu'il s'était trop dépensé pour une première fois.

— Ne faites pas attention, dit François. C'est un étourdissement... Ça va passer...

Dans le soir gros d'orage, au pas lent des bœufs qui mâchonnaient des grappes roses de sainfoin, le dernier chariot revint à la ferme, fleuri d'un bouquet de bleuets.

VII

A l'aube, François fuyait avec son troupeau, s'enfonçait dans les taillis, s'asseyait au bord de la Cernaise, dont le mélancolique murmure n'éveillait en lui que de saines pensées. Mais dès qu'il sentait la douce pression du corps de Rose contre le sien, lorsqu'elle lui apportait la soupe fumante du soir, sa passion revenait plus puissante et sa volonté s'anéantissait devant l'affirmation de sa jeunesse.

Sur sa couchette, au fond de l'étable, il ne pouvait dormir. Il entendait près de lui les bœufs ruminer sur leur litière; il voyait leurs grosses prunelles briller dans l'obscurité. D'un bond il se levait et, rampant comme un voleur, gagnait la porte de l'étable que sa main tremblante essayait d'ouvrir. Ses doigts hésitants restaient des heures entières paralysés sur le verrou... Il marchait à grands pas, trébuchait sur les dalles disjointes, se meurtrissait aux angles de la muraille, appelait Rose d'une voix étranglée, se frappait la poitrine comme un coupable jusqu'à ce que, brisé, vaincu par la fatigue, il regagnât son lit où le sommeil venait enfin calmer sa fièvre.

Les nuits de Rose étaient aussi troublées de désirs et d'hallucinations. Lorsque les rayons de la lune dessinaient sur les murs de sa chambre l'ombre mobile des feuilles, elle croyait voir des silhouettes s'approcher et se pencher

sur elle. Le grignottement d'une souris, le cri des chouettes dans les noyers la glaçaient d'effroi. Puis le souvenir de François visitait son esprit. Elle s'exaspérait contre le caprice inexplicable qui lui avait fait aimer ce coureur de grands chemins, ce fils de sorcière, sorcier peut-être lui-même. N'était-elle pas ensorcelée, après tout ? D'où lui venait cette enragerie de son corps, elle qui jusque là avait refusé les avances des meilleurs partis du village ? Ils ne manquaient pas cependant, les beaux et riches gars qui rôdaient autour de ses jupons !... Sa nervosité calmée, elle se rendait compte des bruits et des ombres... Alors, l'image de François venait de nouveau impressionner son rêve. Elle l'avait près d'elle, cette fois, se blottissait sur sa poitrine et balbutiait, extasiée, de vagues paroles de joie. Elle le désirait de toute la violence de ses sens déchaînés ; une force la poussait vers lui et, dans cette passion, il n'y avait rien de sentimental. C'est que le peuple des champs ne discute pas l'amour. Il ne s'arrête pas à analyser son âme. Il va à la source même, sans préliminaires et sans phrases ; il n'est heureux que dans la possession. Il n'a pas le raffinement des gens de la ville parce qu'il a plus de sève ; il ne prend pas de formes parce que, vivant près de la nature, il est tenté de l'imiter.

Dès que le soleil disparaissait derrière les bois de Feulardes, Rose ouvrait sans bruit la porte à claire-voie du jardin et, par-dessus la haie de prunelliers, guettait le retour du berger. Elle le voyait venir de loin dans la sente ; elle le devinait plutôt, tant son être allait vers lui, irrésistiblement. La haute taille de François se dessinait dans les

brumes du soir comme une apparition. Transpercé par les pluies d'orage, boueux ou couvert de la poussière des chemins, il semblait toujours noble, toujours beau à Rose, qui l'enveloppait de son amour.

Et timidement elle murmurait sur son passage :

— Bonsoir, François !

Lui, la tête baissée, troublé comme un grand enfant, son bâton de coudrier tremblant entre ses doigts, pressait les brebis trop lentes et bégayait :

— Bonsoir... mademoiselle.

A force de combattre sa passion, François croyait l'avoir dominée par son impérieuse volonté. Il surveillait sa pensée et l'arrêtait au seuil de l'amour. Effrayé de l'abîme, il s'éloignait de la pente, affolé à l'idée qu'il pouvait jeter le déshonneur sur cette maison, maison sacrée pour lui, comme un temple, où il avait reçu l'hospitalité et qu'il déserterait le jour où la tentation menacerait d'en souiller l'autel. Avouer cet amour au père de Rose, lui, le fils d'une sorcière qui semait l'épouvante dans les campagnes? Pauvre fou ! Et pourtant une fierté s'éveillait en sa droite conscience ; l'apôtre d'une justice sociale reparaissait à ces heures réfléchies. Non, ça n'était pas sa pauvreté ni son état de berger qui l'eussent retenu ! Il estimait qu'il y a tout autant de noblesse à tenir une houlette qu'un sabre ou un sceptre. L'artisan n'a-t-il pas droit au bonheur, aussi bien que le planton le plus panaché de la République? Et volontiers, il comparait la beauté des gestes de ceux qui travaillent à l'empâtement des satisfaits.

Mais que s'imaginait-il donc? Quelle folie venait de lui

trotter en tête, et quelle vanité le poussait à se croire aimé ? On usait si peu envers lui de l'urbanité la plus ordinaire, on s'était si souvent écarté de lui avec mépris, qu'il avait pu se tromper sur les véritables sentiments de Rose. N'était-ce pas la pitié qui donnait tant de douceur à ses paroles, de flammes à son regard ? Et lui qui attribuait tout cela à l'amour !...

Maintenant que l'orage était passé, qu'il avait fait acte de contrition et exploré le fond de son âme, il ne redoutait plus l'éclat impudique des yeux de Rose, le frôlement de son corps, l'intonation particulière de sa voix. Il se croyait armé contre les assauts du désir. Une amitié saine et forte jaillissait de toutes les sources de son cœur généreux. Il se sentait prêt aux sacrifices, il attendait un geste pour obéir, un danger pour exposer sa vie.

Il jouissait de sa solitude dans les pâtis et les brandes ; il reposait sans fièvre la nuit, et le soir, après la soupe, au lieu de fuir comme un loup dans sa tanière, il allait s'asseoir dehors sur un vieux tronc de sureau qui attendait là les flambées de l'hiver. Lafaix, toujours sombre et silencieux, restait dans la maison à fumer sa pipe. Rose inventait mille prétextes pour sortir. Elle passait à côté de François et souriait à son honnête regard qui revenait d'explorer les coteaux endormis et le ciel fleuri de brillantes étoiles.

VIII

La Sainte-Anne tombait un mardi. Il fut décidé qu'on avancerait l'assemblée à cause des moissons. On la fixa au dimanche d'avant. C'était une occasion de réjouissances et de festins. On s'invitait entre proches et amis à venir manger le *jau* de grosse espèce, le salé aux choux et le clafoutis arrosé de quelques bouteilles d'un petit vin du pays qui sentait la pierre à fusil. Tout le monde arrivait sur le coup de la messe, les uns en carriole, les autres à pied, nettoyés, rasés, pomponnés, flambant neufs, avec les marmots qui troublaient la gaieté des mères par leurs exigences, leurs caprices et leurs vilaines habitudes.

Rose s'était levée de bonne heure. Les premiers rayons du soleil entraient familièrement dans sa chambre tendue d'un papier criard historié d'oiseaux verts et de fleurs rouges. Des deux côtés de la glace, au-dessus de potiches gagnées à une loterie, garnies de liserons en papier et d'herbes sèches, les portraits s'animaient dans leurs cadres de peluche et de carton peint : le père Lafaix en complet de drap noir donnait le bras à l'Annette, sa femme, l'air timide dans sa robe de mariée, les yeux baissés comme s'ils craignaient qu'on y lise leurs pensées ; le cousin Claude Buriau, du 95e de ligne, un gros réjoui de la classe, à côté de la petite Percher, sa promise, la camarade de première com-

munion de Rose ; Louis Chaput, du domaine des Fragnes, revenu du service l'an passé, si fier de ses galons de caporal que l'on ne voyait quasiment que ses bras dans la photographie ; puis une ribambelle de proches et d'amis, la plupart en troupiers ou en habits de noce.

Les pieds nus sur les carreaux, en chemise de grosse toile et en jupon, Rose furetait dans son armoire, sortait ses *affutiaux* du dimanche. Elle voulait se mettre belle, tenant à à sa réputation d'élégante et jolie fille. Le malheur arrivait assez tôt ; elle devait se distraire pendant qu'elle était jeune. Son linge d'une éclatante blancheur sentait les bords parfumés de la Cernaise. Sur une robe en toile de Vichy à carreaux mauves, qui moulait sa taille souple et laissait voir les souliers découverts et les bas blancs jusqu'au-dessus de la cheville, elle passa un tablier de soie noire, ce qui lui donnait, avec son fichu de mousseline et sa *jeannette* suspendue au cou par un ruban de velours, une grâce exquise que n'ont pas ordinairement les paysannes, plutôt lourdes dans leurs mouvements, engoncées, maladroites dans leurs livrées des jours de fête. A sa coiffure, elle apportait le plus grand soin. Il y avait une façon d'appliquer la coiffe sur le chignon, de faire onduler les bandeaux, de tresser les deux petits rouleaux de manière à ce qu'ils dépassent à peine le bout de l'oreille, que Rose connaissait à merveille. Elle fixa ensuite avec coquetterie, sur le faîte de la tête, une épingle en or, puis attacha derrière sa nuque un nœud de satin blanc.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à la glace, rangé ce qui traînait sur les chaises et fermé l'armoire, elle

alla retrouver son père. Lafaix, rasé, coiffé d'un chapeau de feutre noir, la chemise empesée, la cravate à fleurs flottant sur sa blouse neuve, achevait d'atteler sa jument dans la cour.

— Allons ! es-tu prête ? demanda-t-il.

— Je croyais qu'on y allait de notre pied, répondit Rose.

— J'ai de l'avoine à porter chez la mère Barret... Monte !

Il détacha Corniaud, poussa la barrière et s'assit sur le *balâs* à côté de sa fille.

La Souris prit le trot.

— Vous ne dites rien, mon père, vous êtes donc malade ?

Lafaix grogna comme s'il avait quelque chose à raconter, fit claquer sa langue pour exciter la jument, et, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre gai :

— N'aie pas peur, chetiote, on va se dérider chez le cousin Guillammier et à l'auberge !

Rose voulut profiter de cette bonne disposition.

— A quelle heure rentrera-t-on ? fit-elle en minaudant.

— Pour souper donc !

— Les Guillammier ne seront pas contents ! Ils nous ont engagés pour la journée entière... Alors, ça ne valait pas la peine de se déranger !

Elle prit un air pincé et parut décidée à ne plus ouvrir la bouche pendant le reste du chemin.

— Je veux aller demain matin aux Fragnes pour m'entendre avec Chaput si je ne le vois pas à la fête. Il entre en moisson huit jours après nous autres. Je pense que ça ne le gênera pas de me prêter son garçon pour nos fauchailles. Tu le connais, Louis Chaput ? Il est revenu

du service l'an dernier ! Un gaillard qui ne rechigne pas sur l'ouvrage. C'est pas comme ce loup-garou de courandier !

Lafaix agita nerveusement les guides.

— Hue, la Souris ! Faudra que ça finisse... Voilà déjà trop longtemps que je l'endure... Surtout, ma fille, ne lui cause pas, à ce gars-là ! Il te jetterait un sort !... Ah ! jour de Dieu ! faut-il être bête pour se laisser apeurer de la sorte ! Demain, oui, pas plus tard que demain, aussi vrai que je suis là, je le fourre à la porte... Hue ! la Souris !...

Rose, habituée à entendre son père grogner contre le berger, ne souffla mot. Ces menaces n'allaient d'ailleurs jamais plus loin et la Souris seule en subissait les contre-coups. Cependant, comme ils approchaient de Trécy, Rose revint une dernière fois à la charge.

— Vous pouvez bien me laisser avec la Julie Guillammier. Je ne rentrerai pas tard. Je vous le promets. Je suis assez grande pour me conduire toute seule...

— Le diable te trotte par la tête, oui-dà ! Tu n'as pas assez de la journée pour gourgandiner ? Non et non ! Ça ne me plaît point !

Sur la place, les toiles blanches des baraques foraines claquaient au vent. Une bande de gamins se pressait autour, les mains derrière le dos, les yeux éblouis devant toute la bimbeloterie que les marchands commençaient à étaler. Les rues s'emplissaient de joyeux murmures. A midi, les papotages, le roulement des voitures firent place au heurt des

verres, au fracas des assiettes. Une forte odeur de fricot, d'andouille et de cochonnaille plana sur le village...

Chaque année, aux approches de la Sainte-Anne, *on tue le cochon*. Pendant huit jours, Trécy retentit du gémissement des bêtes que l'on saigne. Devant les maisons se dressent des échelles courtes et sanglantes, sur lesquelles gisent les malheureux cochons crucifiés, la tête en bas, écartelés, flambés, grattés, lavés, le ventre ouvert. Tandis que les paysans, le couteau entre les dents, les bras nus et rouges jusqu'aux coudes, farfouillent dans les entrailles, leurs ménagères rentrent au logis de grandes terrines pleines de sang et des aunes de tripes fumantes.

Descendus des échelles, coupés en morceaux, couverts d'une épaisse couche de sel, les cochons disparaissent bientôt dans d'énormes pots de grès aux ventres rebondis que l'on relègue pour l'hiver sous le manteau des cheminées. Lorsque le porc a bien *rebonturé,* la cuisinière prend ce qui lui convient et le laisse bouillir trois heures dans la marmite avec un saucisson à l'ail, des choux et des pommes de terre. Régal exquis ! Arôme incomparable, quand le bouillon versé par une main experte abreuve les longues tranches de pain bis taillées dans la soupière brune en terre de Verneuil !

. . . .

Des gens, très rouges, la serviette au menton, sortaient de leurs demeures et, un pichet à la main, descendaient à la cave. Par les fenêtres ouvertes, s'envolaient des essaims de chansons... Les femmes quittaient la table les premières avec leurs marmots que la musique des chevaux de bois et le grincement des loteries ne pouvaient faire tenir en place.

Les hommes restaient à table, sirotaient le café et le marc, parlaient politique.

Lafaix et sa fille étaient allés déjeuner chez leurs cousins Guillammier, dont la maisonnette, au bout du village, s'agrémentait du vert feuillage d'un vieux cep.

Au milieu de la pièce lavée, frottée, époussetée, reluisante, le couvert était dressé sur une nappe de grosse toile écrue. Les assiettes à fleurs bleues, le grand feu de bois qui pétillait dans la cheminée et devant lequel rôtissait une dinde, les deux lits à quenouilles recouverts d'andrinople, l'armoire en noyer ciré avec ses piles de linge symétriquement rangées et sur lesquelles étaient piquées des roses en papier gagnées aux loteries, la huche pleine de pain blanc que la mère Guillammier avait fait cuire la veille, tout respirait l'aisance et la joyeuse humeur.

On s'embrassa, on se félicita de part et d'autre. Julie, la fille des Guillammier, une grande brune aux lèvres épaisses, pas jolie, mais l'air caressant avec ses yeux aux prunelles orangées, s'extasiait sur la bonne mine et la fraîche toilette de Rose.

— Allons, cria le père Guillammier, mangeons !

— Ma foi ! c'est pas de refus, dit Lafaix, je sens l'estomac qui me tombe.

Mais la gaieté de Guillammier se changea subitement en maussaderie.

— C'est toi, Julie, qui as mis le couvert ?

— Oui. Eh ben ?

— Tu ne vois pas que tes fourchettes sont croisées ?

Tous les yeux se braquèrent sur la table. La mère Guil-

lammier, qui arrosait de sauce le dos de sa dinde, accourut à l'exclamation de son homme.

— Encore un malheur qui va nous arriver ! soupira Lafaix.

— Aussi, pourquoi mon père le fait-il remarquer? dit Julie remettant les fourchettes en place. J'en aurais subi toute seule les conséquences.

Le repas commença sous cette mauvaise impression. Le bœuf à la mode, plat national, le poulet au sang, le poulet au blanc qui se succédèrent, arrosés de vin gris du Sancerrois, étouffèrent peu à peu l'ennui. Les verres, timidement entrechoqués d'abord, se levèrent, se heurtèrent avec fracas. Les trognes se vermillonnèrent, et les langues, lâchées, tapagèrent comme à la foire.

— Encore un plat ! s'écria Rose, voyant apparaître sur la table un carré de veau aux oignons.

— Je pense ben que tu ne voudrais pas que je te reçoive avec trois plats ! s'écria la mère Guillammier indignée, suçant ses pouces qui s'étaient dérobés dans la sauce.

Enfin la dinde parut, dorée à point, ruisselante, odorante, appétissante.

— Oh ! vous faites des cérémonies ! dit Rose. Moi, je ne mange plus.

— Vous avez dépensé trop d'argent pour nous, dit Lafaix la bouche pleine. La viande coûte cher !

— Ah ! dame ! riposta la mère Guillammier, qui tournait une salade de laitue, je vous demande un peu si quand on va à Beurré, nous autres, vous nous servez des légumes ? On sait vivre, cousin Lafaix, et on n'insulte pas ses mondes

en leur offrant, un jour de fête, un plat de pommes de terre !

Les invités n'avaient plus qu'à s'incliner et accepter les énormes portions que Guillammier déposait dans leurs assiettes. Une galette aux pruneaux et des biscuits terminèrent ce festin qui, pour avoir été impressionné au début par un mauvais présage, n'en trouva pas moins des estomacs fort complaisants.

— Vous restez dîner ? demanda la mère Guillammier.

— Non, répondit Lafaix. C'est pas possible.

Rose fit un signe d'intelligence à Julie et ploya sa serviette d'une façon significative.

— Tu veux donc me contrarier ? lui dit son père en fronçant le sourcil.

Les Guillammier insistèrent : c'était entendu depuis longtemps. On mangerait les restes sans façon. Rose s'en mêla, prétexta que l'on ne se voyait pas si souvent, tout en étant très rapprochés ; mais Lafaix ne l'entendit pas ainsi et certifia qu'à six heures ils partiraient.

Le cœur gros, Rose entraîna Julie vers la fête, tandis que les hommes, laissant la mère Guillammier ranger sa vaisselle, s'en allèrent vider quelques chopines chez la veuve Barret.

La foule, le bruit, l'éclat de la fête firent diversion à l'ennui de Rose.

— Va donc, lui dit Julie, on s'amusera bien quand même. Ça danse chez Balichon !

On entendait en effet le nasillard chevrotement d'une vielle et l'appel aigu de deux cornemuses. Dans le bal, les

voix, les souliers ferrés et les galoches menaient grand tintamarre. Les couples se pressaient, s'empilaient, trouvaient juste assez de place pour tourner. Les filles, rangées sur les bancs, attendaient qu'on vînt les inviter à la danse. Balichon dirigeait l'orchestre. Debout au milieu de l'estrade, il lançait son garde à vous :

— En place pour le quadrille !

Du moment que son père la ramenait avant la nuit, Rose voulait au moins profiter de sa journée.

— Je n'en manquerai pas une ! dit-elle à Julie, tandis que le grand Jean Brulé l'enlaçait déjà pour l'avant-deux.

La sueur perlait sur les visages ; les talons marquaient la cadence et, par instants, des cris sauvages s'élevaient, traduisant la joie canaille d'un gars qui venait de *bijer* le cou blanc de sa bonne amie. Balichon, très grave avec ses favoris d'amiral et ses boucles d'or aux oreilles, arrosait le parquet pendant que sa femme réclamait les deux sous de la danse aux couples qui marchaient les uns derrière les autres en s'épongeant le front.

Rose ne chômait pas. L'aisance de Lafaix attirait autant les galants que la mine éveillée de la fille et ses manières de demoiselle ; ils s'empressaient autour d'elle et ne lui ménageaient ni œillades ni compliments flatteurs. Elle accordait à tous le même sourire de petite reine habituée aux victoires et se laissait embrasser de bonne grâce après la danse, mais ne montrait aucune préférence.

Soudain, toutes les têtes se tournèrent du même côté avec curiosité.

La Cabat passait devant le bal.

Ce n'était plus la vieille aux loques sordides, enroulée dans des fichus et des nippes incolores, été comme hiver ; la sorcière semblait transformée. Elle avait un cayon propret, un fichu croisé à ramages lilas et un tablier de toile bleue. L'éclair mauvais de ses yeux s'était dissipé avec les orages de son cœur pour faire place à cette sérénité qui adoucit les traits des vieillards comme des horizons, au déclin du jour et de la vie.

Elle donnait le bras à François. Vêtu d'un costume rustique de drap noir, coiffé d'un chapeau à larges bords d'où s'échappait sa chevelure abondante et soignée, il dominait la foule et lui en inspirait par la noblesse de son allure. Il était descendu avec sa mère au village, désireux de la montrer aux paysans sous cet aspect décent qu'il s'était plu à lui donner, curieux de l'impression favorable attendue en retour de cette métamorphose, mais aussi, peut-être, avec le secret espoir d'apercevoir la reine de cette fête, Rose en atours, fraîche, épanouie comme la fleur dont elle portait le nom.

— Ma chère, qu'il est bien ! dit Julie à Rose. Tu le connais ?

— Pardi ! s'écria Jean Brulé, montrant avec un malicieux sourire la subite rougeur qui empourprait les joues de la jeune fille. Si elle le connaît ! Elle le voit tous les jours !

— Tu dis vrai, fit Rose, et je vois une figure plus jolie que la tienne !

Jean Brulé, qui ne s'attendait pas à cette réplique, s'efforça de rire pour se donner une contenance et se faufila dans un groupe de jeunes paysans qui parlaient à voix basse.

— Ben, quoi ? cria-t-il aux musiciens, les sorciers défendent donc de danser, à présent ?

Et, lâchement, il se dissimula derrière les autres, redoutant l'effet que pouvaient produire ces audacieuses paroles.

Le nom de François Cabat volait de bouche en bouche et la rumeur en arrivait assourdie à ses oreilles. Les filles le suivaient du regard, et les gars du village grommelaient de dépit.

— C'était pas assez d'une sorcière dans le pays, il fallait encore ce jeteur de sorts !

— Malheur ! il se tient droit comme s'il avait avalé un échalas !

— Té ! Il fait le monsieur avec l'argent du père Lafaix. En v'là un qui est patient d'endurer un feignant pareil dans sa maison !

— Il est dans le cas de venir danser, oui !

— Eh ! filleux du diable !

A peine ce cri fut-il lancé qu'il se fit un grand silence.

La Cabat fronça les sourcils et François allait l'entraîner plus loin, lorsque Rose s'élança au-devant d'eux. On se bouscula pour voir ce qui allait se passer.

Pendant ce temps, Balichon, redoutant une bagarre qui eût fatalement mis fin à son bal, annonça :

— La bourrée !

Quelques couples se placèrent, les autres prêtèrent sournoisement l'oreille aux propos de Rose et de François.

— Eh bien ! vous ne venez pas danser ?

— Oh ! Mademoiselle, que dirait-on, murmura-t-il, et puis... je ne sais pas danser.

— Allons donc ! s'écria Rose, vous apprendrez !

Elle l'entraîna dans le bal. Des murmures s'élevèrent.

— Voilà le sort que la Cabat voulait jeter à Pierre Lafaix. Le courandier est l'amant de Rose. L'aisance du fermier ne tardera pas d'y passer.

— C'est des malheurs, que, quand ça tombe sur une famille, c'est fini de la vie des jours !...

— Ça ne fait rien, en voilà une effrontée, c'te petite Rose ! Qui aurait dit ça d'elle !

— Pauvre chetite, c'est pas de sa faute, le sort la tient.

— Polka ! cria la voix aigrelette de Balichon.

François passa son bras autour de la taille de Rose et, le vide s'étant fait autour d'eux, ils dansèrent presque seuls. Les autres, intimidés par ce grand gars un peu gauche qui s'embrouillait à chaque pas et réclamait avec un bon sourire l'indulgence de sa danseuse, maugréaient, la mine renfrognée, les yeux hypocrites et chargés de haine.

Rose, gracieuse et légère, se penchait sur François, rattrapait la mesure, le guidait par une pression plus forte de ses doigts dans les siens. Tout à la griserie de ce premier bonheur, François oubliait l'entourage hargneux qui les épiait. Il sentait le corps souple de Rose onduler, se tendre, s'abandonner ; il aurait voulu lui baiser les lèvres, l'emporter loin du bal et la posséder avec toute la frénésie du désir revenu, désir frémissant qui lui glissait par le corps et allumait une flamme impure dans ses grands yeux naïfs.

Plus d'une fille regardait ce couple avec envie et eût désiré le lien nerveux que les bras de François mettaient à la taille de Rose, oubliant qu'il était le fils de cette

sorcière dont la vieille figure ravagée, mais éclairée d'une joie indéfinissable, se montrait dans un coin de la salle de danse.

Lafaix était attablé à l'auberge avec le père Guillammier. Assis en face l'un de l'autre, le visage animé par les copieuses libations du déjeuner, ils causaient en attendant la chopine de vin blanc qu'ils avaient commandée. Guillammier, ses cheveux de rouquin en broussaille, les poings sur la table, les pouces en l'air, parlait de son espoir pour de belles moissons, si le temps restait au beau.

— Je vas m'y mettre demain, moi, dit Lafaix, parce que si ça vient encore tant soit peu d'eau, comme mon blé est versé, je crains la moisissure.

— As-tu quelqu'un pour t'aider ? demanda Guillammier, qui prit le pichet que la servante lui tendait et emplit les verres jusqu'au bord.

— Tu me fais penser qu'il faut que je voie Chaput. Je voudrais lui demander si ça ne le dérangerait pas trop de me donner son gars pour quelques jours.

— Entre voisins, ça ne se refuse pas, ces services-là ; seulement, je doute que tu mettes la main dessus aujourd'hui. Ils sont à Saint-Laurent, chez le beau-frère... Tiens ! v'là le gars de Lardy, son cousin, il va nous renseigner. Hé ! Lardy !

— Tiens ! le père Guillammier ! Comment que ça va ? Et vous, Lafaix ?

— Pas mal, et toi ?

— Comme vous voyez, tout à la douce.

— Ah ! mon pauvre grand, voilà-t-il longtemps que l'on ne s'était vus ! Tu prendras ben un verre avec nous ?

— C'est pas de refus, père Guillammier. A votre santé !

— A la tienne, mon garçon !

Très graves, ils choquèrent leurs verres et les vidèrent à petites gorgées, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos, dans la jouissance que leur procurait ce vin de pays qui coulait en leur gosier et le chatouillait délicieusement.

— Tu n'as pas vu Chaput à la fête ? demanda Lafaix.

— Ça ne risque pas. Ils sont tous partis à Saint-Laurent.

— Qu'est-ce que je te disais ! fit Guillammier.

— Ils ne rentreront que ce soir, tard, aux Fragnes.

— J'irai demain, quoi donc !

— Et ton courandier ? demanda Guillammier. Il ne peut pas t'aider ?

Lafaix haussa les épaules et grogna :

— Pour *licher* les plats et ruminer des méchancetés, autant qu'on voudra... Quant au reste, il est aussi feignant que notre grande truie.

— Alors, pourquoi que tu le gardes ?

— Ah ! soupira Lafaix, les yeux levés vers les solives. Oui, pourquoi que je le garde ?...

Un malaise les avait envahis tous les trois. Ils ne causaient plus, ennuyés d'avoir aussi maladroitement soulevé une question qui leur troublait le cerveau. Ils fuyaient la gêne de leurs regards, écoutaient les conversations voisines, essayaient de chasser la tristesse qui venait de s'abattre au milieu d'eux.

L'auberge était bondée comme les jours de foire. On

parlait avec animation des récoltes prochaines, de l'abondance de la gerbe, du maigre rendement des épis. Les uns, penchés sur le *Journal du Cher,* épelaient péniblement le cours des blés; les autres discouraient sur la concurrence étrangère.

— Belle avance d'avoir de fortes moissons, criait Cholet, dont la face imberbe s'agrémentait des roses de la piquette ; on se donne trois fois plus de mal, on paye le double de bras et on touche moitié moins d'argent. Ça, c'est le profit du cultivateur !

Du fond de la pièce, de l'angle le plus obscur, une voix tragique, enflée de colère et de rodomontades, cherchait à s'élever par-dessus le brouhaha de la salle tumultueuse ; mais le bruit des allants et venants, des refrains, des exclamations, le fracas des chaises et des tables étouffaient les paroles du petit homme qui les prononçait et qu'on voyait s'agiter dans l'ombre comme un pantin au bout d'une ficelle.

— C'est Pâtureau, ça là-bas ? demanda Lafaix.

— Oui, fit Lardy. Il est avec Champagnat et Pailloux.

— Entendez-vous ce qu'il dit?

— Quoi donc entendre dans un potin pareil ?

A ce moment, en effet, le vacarme était au comble. Un jeune gars, frisé, les yeux ronds et doux, — qui passait pour le coq du village, — se tenait sur le seuil de l'auberge et inspectait la salle du regard.

— Hé ! Mathiaud ! criait-on de toutes parts.

— Viens donc là !

— Qui que tu cherches ?

Il s'approcha enfin d'une table où buvait Rivaillon le cordier avec La Franchise.

— Pierre Lafaix est par là ? demanda-t-il.

— Il était ben là tout à l'heure... Tiens ! Vois-le donc qui chopine avec le père Guillammier et Lardy.

Mathiaud se fraya un passage à travers les chaises et les bancs et, penché sur l'épaule du fermier, il lui murmura quelques paroles à l'oreille. Lafaix devint très pâle.

Plusieurs avaient vu la scène et s'étaient approchés de Mathiaud. Ils l'entouraient, le tiraient par la manche de sa blouse, le questionnaient avidement.

— Pargué ! dit-il tout haut, il y a que le gars à la Cabat fait danser la Rose à c't' heure, et le plus fort, c'est elle qui l'a été queri ! Allez sous le parquet à Balichon, et vous verrez si c'est des mensonges !

Tous les regards se tournaient vers Lafaix, songeur, inerte sur sa chaise. De groupe en groupe, les conversations s'éteignaient. On parlait à voix basse, par respect pour la peine du fermier. Les esprits étaient dans l'attente, comme si quelque chose de grave allait se passer. Bientôt il se fit dans l'auberge un silence de mort.

Pâtureau se frottait les mains. Un sourire ironique glissait sur ses lèvres ; il sentait que l'heure était enfin venue où il allait pouvoir déverser son fiel et son dépit.

— Citoyens, clama-t-il, venez-vous d'apercevoir un nuage chargé de grêle, que vous prenez ces mines de chiens battus ? Ah ! ça vous embête de voir vos filles se galvauder avec un courandier ! Vous n'avez que ce que vous méritez. Vous êtes là une quarantaine et il n'y a pas un homme parmi

vous ! On dirait que le ciel va tomber sur vos têtes ! Vous serez donc toujours aussi simples que par le passé ? Mais si vous aviez seulement pour un liard de bon sens, vous comprendriez que la rouleuse qui vous fait peur depuis trente ans, avec ses histoires à dormir debout, vit aux dépens de votre bêtise. Les sorcières, c'était bon au moyen âge, ces fantaisies-là !... Le diable, ça n'a jamais existé que dans l'esprit des curés, pour effrayer les nigauds. Vous n'avez pas honte de trembler comme des enfants devant une vieille femme ? Ah ! vos sottes peurs vous réservent de jolis quarts d'heure ! Savez-vous ce que la moindre raison vous ordonnerait de faire ? Flanquer la Cabat et son gars hors du pays avec de bons coups de pieds au cul ! Voilà le remède, citoyens !

Et, d'une voix enflammée, il s'éleva contre leur naïveté ridicule, leur défection lâche et dégoûtante à cause d'un mène-tout venu la veille des élections pour débiter des sournoiseries de jésuite, des théories mielleuses et vides qu'ils avaient stupidement confondues avec son programme socialiste-révolutionnaire. Mais, puisque le poison était versé, il fallait le boire. Il prévoyait, sous la bourgeoisie, la misère du paysan, une misère noire, sans merci, plus atroce que du temps des seigneurs, alors qu'il eût été si facile à Jacques Bonhomme d'améliorer son sort en votant pour des citoyens dévoués à la cause du faible et du travailleur ! Il citait les communes intelligentes qui avaient marché avec lui, les réformes qu'il aurait réclamées à la Chambre des députés pour le bien du prolétariat ; la revision des lois agraires, le dégrèvement des impôts, le

partage des biens, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'abolition de certaines charges qui étouffaient la République, la fin de cette bureaucratie qui ruinait le contribuable !...

Il se grisait de ses paroles, entrait dans le développement de son programme... et tandis qu'il parlait d'une liberté plus grande, d'une égalité réelle pour tous, d'unité sociale, plusieurs s'esquivèrent ; d'autres fermèrent la porte, craignant que la Cabat, qui rôdait alentour, n'entrât subitement pour les accabler de ses malédictions.

Lafaix, entraîné par le discours de Pâtureau, se leva en chancelant et fit mine de quitter sa place pour aller châtier le misérable qui osait danser avec sa fille.

Mais vingt bras se tendirent vers lui et le forcèrent à se rasseoir. Les paysans s'inquiétaient du sort commun, redoutaient une vengeance qui mettrait le feu aux quatre coins du village, un fléau qui ravagerait les moissons, ferait tomber leurs troupeaux en langueur, apporterait chez eux la maladie, la ruine, la désolation, la mort !...

Le fermier jurait, frappait la table du poing, furieux de son impuissance.

Guillammier, légèrement ivre, cherchait à l'apaiser.

— Voyons, calme-toi, cousin, nom d'un nom ! Du moment qu'ils dansent, il n'y a pas encore grand mal !

Lardy faisait appel à une vague philosophie qui se résumait en une histoire de basse-cour.

— L'amour, voyez-vous, mon père Lafaix, c'est chez les gens comme chez les bêtes. Ainsi, ma bourgeoise avait mis dans une mue deux jaus et une poule pour les engraisser. L'un de ces jaus, y avait pas plus beau : des plumes vertes,

dorées, une crête rouge ; avec ça, fier comme un paon et bon chanteur ; l'autre, tout bourillou et dont on ne connaissait pas l'espèce... Vous me croirez si vous voulez ! La poule ne se laissait amignonner que par le bourillou ! C'est émaginant ça, allez !

Les conversations reprirent enfin, avec moins d'animation toutefois. Le spectre redoutable de la superstition planait au-dessus d'eux. Monstrueux et fantômal, il tenait leur cerveau dans ses griffes crochues et leur suggérait la peur avec ses angoisses, ses visions et ses fièvres...

— Hé ! la Catherine ! Une chopine ! cria Guillammier.

Pâtureau, furieux de les voir s'entêter ainsi dans leurs croyances, pria Pailloux de régler les consommations pour partir.

Arrivé au seuil de l'auberge, il se retourna et, dressé de toute sa petite taille, il étendit la main dans un geste méprisant :

— Tas d'imbéciles ! clama-t-il. Hier, vous perdiez vos intérêts ; aujourd'hui, c'est l'honneur de vos filles !

Puis il sortit suivi de Champagnat et de quelques autres.

— Allons ! j'en paye encore une ! cria Lafaix.

La gaieté tapageuse de l'ivresse résonna bientôt sous les solives. Les chansons succédèrent aux chopines et les chopines aux chansons. A six heures, ils étaient toujours là, engourdis, pris d'une torpeur qui les endormait sur les tables.

Pour la première fois de sa vie, Pierre Lafaix revint ivre à la maison.

IX

Lafaix se leva au petit jour le lendemain pour se rendre à la ferme des Fragnes.

Il avait encore la tête lourde des libations de la veille. Il se souvenait vaguement d'être sorti de l'auberge, bras dessus, bras dessous avec le père Guillammier, en chantant une chanson du temps de l'Empire ; il se rappelait aussi la stupéfaction de la mère Guillammier, de Rose et de Julie lorsqu'elles les virent en pareil état. Le reste se perdait dans les fumées du vin...

L'air vif du matin fouetta le sang du bonhomme. Une idée surtout le ragaillardissait ; elle se faisait jour à travers les désagréables visions qui l'assaillaient depuis plusieurs mois ; il avait hâte de l'exécuter. Il prit au plus court, par les champs, pour gagner le chemin vicinal qui longeait le domaine de Chaput.

Les moissons ondulaient de chaque côté du sentier. Les blés roux, les avoines, les seigles moins avancés s'irisaient au soleil levant. Des oiseaux pépiaient, on ne savait où, dans le ciel, au milieu des branches ; c'étaient des notes cristallines de mésanges, des appels aigus de moineaux, des tirelis d'alouettes.

— Ça, c'est du beau temps où je ne m'y connais pas !

dit Lafaix au bricolin qui menait boire ses vaches, cinq belles limousines aux pis gonflés comme des outres.

— C'est-il à maître Chaput, ces bestiaux-là ?

— Oui, m'sieur, répondit le gamin, se tirant une poignée de cheveux en signe de bonjour.

— Bougre ! elles sont bien nourries ! T'es ben le gars à Dérimé, le sacristain de Trécy ?

— Oui, m'sieur.

— C'est donc ça ! Il me semblait que je te reconnaissais. Maître Chaput est-il levé ?

— J'sais pas, m'sieur ; mais la maîtresse Chaput est ben là dans la cour qui donne à manger à ses volailles.

Lafaix prit l'allée cahoteuse, boueuse, défoncée par le sabot des bêtes, ombragée de noyers dont la ligne s'étendait jusqu'à l'entrée de la ferme : une vieille construction en pierre, datant d'un autre siècle, avec son pignon élevé, ses épaisses murailles, ses fenêtres étroites et rectangulaires. La grange, plus récente, flanquée d'un auvent et de deux corps de bâtiments presque neufs qui servaient d'étables et d'écuries, formait un assez vaste quadrilatère au milieu duquel s'étalait la pelote de fumier.

Lorsque Lafaix entra dans la cour, une grosse femme en caraco blanc jetait à poignées, d'un geste lent que sa corpulence rendait encore plus difficile, de l'orge qu'une bande de poules, de coqs, de dindons et de pigeons se disputait avec de grands cris et de violents battements d'ailes.

— Ah ben ! par exemple ! s'écria-t-elle en apercevant Lafaix, en v'là une surprise !

Elle laissa tomber à terre les grains qui restaient dans

son tablier et se rendit au-devant de lui avec une démarche assez semblable au déhanchement d'un canard.

— La Rose ne serait pas malade ? demanda-t-elle.

— C'est moi qui l'est le plus ! répondit Lafaix.

La grosse femme appliqua ses deux mains potelées sur son giron et s'adonna à une douce gaieté qui lui agrandit la bouche jusqu'aux oreilles, éclipsa ses petits yeux et fit danser sa poitrine opulente.

— Et chez vous ? tous vos mondes ? demanda Lafaix.

— Pas mal, pas mal ; un peu fatigués du voyage d'hier à Saint-Laurent ; mais ça va ben !

Elle poussa le barreau de la porte, s'excusa du désordre qu'il allait trouver, la chambre *embernée,* les lits pas faits...

Chaput venait de se lever. Il bâillait, s'étirait, se frottait les yeux encore alourdis par le sommeil ; ses bretelles pendaient et son casque à mèche, glorieux témoin des amours d'antan, retombait sur le coin de l'oreille comme une voile abandonnée où le vent ne soufflait plus...

— Qu'y a-t-il pour ton service, maître Pierre ?

— Je viens te demander Louis pour quelques jours. Je voudrais faucher demain matin mon blé et le goulain d'avoine que j'ai le long de la route. Si ça fait beau, on aura fini en rien de temps. Comme je sais que tu moissonnes toujours après moi, j'ai pensé que ça ne te dérangerait pas... Et puis, je te rendrai ces journées-là soit pour la fauche soit pour le battage.

— Pargué ! c'est pas une affaire. Si Louis veut, moi je veux ben. En attendant, tu vas manger la soupe grasse et le bouilli avec nous.

— Tout de même ! répondit Lafaix, reniflant une bonne odeur de choux, de carottes et de navets qui commençait à se répandre dans la chambre.

La maîtresse Chaput sortit les assiettes du buffet et chassa les poules qui profitaient de ce que le barreau n'était pas bien tiré pour venir ramasser les miettes entre les carreaux disjoints.

Sous le vaste manteau de la cheminée, un vieux débris, la peau brûlée au soleil des champs, les membres cagneux, noueux et durs comme des troncs de chênes, l'aïeul, tombé en enfance, assis dans un fauteuil, surveillait, en branlant sa tête blanche, la marmite qui mijotait sur un feu clair de braisilles.

Louis, l'héritier des Chaput, vêtu d'un complet de coutil bleu qui faisait ressortir la couleur blond filasse de ses cheveux et de sa moustache, entra, tandis que sa mère déposait sur la table la miche et le fromage. Il serra la main de Lafaix et s'enquit des nouvelles de Rose.

— Toujours gente et fraîche comme un gardon.

— Maître Pierre te demande si tu veux aller l'aider pour sa moisson, dit Chaput.

— C'est ben aisé, répondit Louis tapotant l'un contre l'autre ses sabots de bois blanc ; puisqu'on ne commence pas la nôtre avant lundi !

La maîtresse Chaput coupait de larges taillons de pain pour tremper la soupe. Elle alla chercher la marmite et versa le bouillon. Une buée chaude et odorante les enveloppa comme un encens qui monta jusqu'aux solives noires ; ils regardaient, silencieux et recueillis. Ils s'assirent

sur les bancs, et — l'aïeul dans son coin de foyer ayant reçu sa ration — se penchèrent sur leur assiette qu'ils entouraient du bras gauche. Ils avalaient en longues aspirations la soupe aux légumes, la bonne soupe qui réchauffe le corps du laboureur et lui donne des forces pour les rudes travaux de la terre.

— Nom d'un nom ! dit Lafaix, égouttant dans sa cuiller le bouillon qui restait dans son assiette. Ça fait du bien par où ça passe.

— Tire donc à toi ! y a de quoi faire, dit Chaput.

Après le bouilli, Louis alla faire un tour aux étables. Les deux hommes restèrent seuls devant une miche de pain, du fromage et du vin blanc. Il déliait la langue, ce sacré vin ! On en aurait bu comme cela des chopines ! Il ne fallait cependant pas s'y fier, car il montait vite à la tête. Chaput raconta leur journée de la veille à Saint-Laurent, chez le frère de sa femme, un vigneron malin qui avait joliment bien su tirer son épingle du jeu ! Tout lui réussissait. L'année mauvaise pour les autres était encore bonne pour lui. Lafaix aquiesçait de la tête sans entendre, l'esprit ailleurs. Il avait quelque chose à dire et il attendait un moment favorable pour parler ; mais ce bavard de Chaput ne lui en donnait pas le temps. Sa conversation ne tarissait pas plus que les barriques du vigneron. Quel vignoble ! Et avec quelle habileté le beau-frère conduisait son métier où il y avait souvent plus à perdre qu'à gagner avec toutes les maladies qui s'abattent sur le raisin, sans compter la gelée plus terrible encore ! Seulement, il avait la chance !

— A c'tte heure, je lui connais plus de soixante mille francs, argent.

— Bigre ! s'écria Lafaix le buste en avant, les coudes sur la table.

Mais, impatient de mettre au jour l'idée qui l'avait amené là, il changea de conversation.

— Dis donc, Louis s'est joliment amendé au régiment. C'est un rude gars ! Je suis sûr que ça s'y connaît à la ferme depuis qu'il est revenu !

— Dame ! c'est pas parce que c'est le *mienne*, mais tu dis vrai, maître Pierre. Dur à la besogne et rangé comme une fille. C'est ben juste s'il va danser le dimanche.

Lafaix crut qu'il voulait faire allusion à ce qui s'était passé la veille. Il frissonna, mais n'hésita plus.

— Ça fait la richesse d'une ferme, comme ça serait la joie d'une femme, un gars pareil ! Ecoute, Chaput, si ma fille lui plaît, je le prends pour gendre.

— Oui-dà ! fit Chaput, pas autrement surpris de cette brusque demande. Vous ne feriez pas une si mauvaise affaire, tous deux. Seulement faut savoir s'ils *corderaient* bien ensemble.

— Je suis sûr de Rose ! s'écria vivement Lafaix.

— T'en es sûr ? Ne dis donc pas des choses pareilles ! On m'a raconté des histoires... Si c'était vrai... Mais, continua-t-il en voyant l'air navré de Lafaix, j'estime trop la chetiote, et je la sais trop maline et raisonnable pour se laisser prendre comme ça ! Elle plaît à Louis, qu'il en est *berdin*. C'est au su de tout le monde.

— Aussi, je n'ai pas hésité... riposta Lafaix.

— Ça ne suffit pas ! interrompit Chaput devenu sérieux. Au jour d'aujourd'hui, tu dois t'en apercevoir comme moi, Lafaix, la vie de ce monde coûte les yeux de la tête. Le gouvernement parle toujours de faire tomber les charges sur les plus riches ; en attendant, c'est eux qui roulent carrosse, et nous autres, la brouette... Là-dessus, Pâtureau a raison. Aussi, vois-tu, il en faut de c't' argent ! Et quand les jeunes veulent se mettre en ménage, c'est bon de penser aux *amignonneries ;* mais c'est utile de ne pas oublier que le temps des caresses s'en va vite. Après ça, c'est l'estomac qui réclame, et c'est un monsieur difficile à satisfaire.

Lafaix acquiesça :

— C'est juste, très juste !

— Mon gars, continua Chaput, est fils unique, et dame ! je lui laisserai un joli avoir qu'il pourra encore faire fructifier. Reste à savoir ce que tu donneras à ta fille, et à s'entendre là-dessus.

— Tout ! s'écria le brave homme, tout ce que j'ai ! A qui veux-tu que je lègue mon bien, puisqu'il ne me reste plus qu'elle ! La maison, le cheptel, les champs, ça sera pour eux. Il m'en faut si peu pour vivre ! Qu'ils me laissent seulement un petit coin au foyer comme votre vieux, pour dorloter les *chetiots* qui viendront, et je leur laisserai la jouissance de suite. Je ne connais pas trop le prix de mon avoir, mais on peut l'estimer aisément.

A ce moment, Louis entrait avec sa mère.

Ils furent vite au courant de la demande que Lafaix était venu faire.

Les mains croisées sur son giron, la maîtresse Chaput

frônçait le sourcil. Les trois hommes attendaient qu'elle se prononçât.

— Je vous le dis carrément, maître Pierre, si ça n'était pas que de vous, qui êtes considéré dans le pays, et de mon gars qui en tient pour votre chetiote, je ne donnerais pas mon consentement. Ah ! mais non ! Faut pas que ça vous chagrine, n'est-ce pas ? C'est une question sérieuse, celle que vous soulevez là ! Moi, je trouve la Rose moins bien qu'autrefois. C'est-y qu'elle a fait des mauvaises connaissances, qu'elle a eu des fréquentations qu'il ne faut pas avoir ? Il me semble qu'elle n'est pas assez *rassise* pour son âge. Et puis... elle est fiéraude. C'est que ça coûte à un homme, l'entretien d'une *fumelle* comme ça ! Elle pense trop aux plaisirs. Faut qu'elle change.

— Comprenez, dit Lafaix, la chetiote n'a pas de mère pour lui dire quand elle fait bien ou mal. Je ne peux pas être tout le temps sur ses talons. C'est pour ça que moi, qui voulais m'en défaire le plus tard possible, je vois qu'il est temps de la marier. Et comme tous les gars courent après elle, il n'y a que l'embarras du choix, aussi je veux qu'elle prenne un estimable parti et bien posé à l'agrément de tous.

— La Rose voudrait de moi ? demanda Louis, rouge de plaisir à l'idée de posséder cette fille convoitée par tous les garçons de Trécy et qu'il aimait sincèrement.

— C'tte bêtise ! s'écria Lafaix dont les yeux pétillèrent de contentement. Eh ben ! c'est dit, Chaput ?

— C'est dit, fit le fermier des Fragnes en tapant dans la main de Lafaix.

Chaput avait à cœur de montrer le bon entretien de sa ferme. Il fallut tout visiter : la porcherie, avec ses auges en pierre où deux truies pleines barbottaient une pâtée de son et de topinambours, l'écurie, où deux percherons gris-pommelé tendaient leur croupe puissante, l'étable aux bœufs, la bergerie, la laiterie, la grange déjà nettoyée, prête à recevoir la prochaine moisson....

Pendant ce temps, Louis était allé préparer son balluchon. Il attela un cheval de labour à la charrette où Lafaix prit place après avoir échangé de solides poignées de main avec les Chaput.

Avant de rattraper le chemin vicinal, Louis mit sa bête au pas et, du bout du fouet, désignait les champs qui leur appartenaient.

— Tout ça, c'est à mon p'pa, dit-il avec orgueil ; et c'est pas de la mauvaise terre.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand ils arrivèrent à Beurré. Au roulement de la voiture, Rose, occupée à faire cuire des pommes de terre, alla ouvrir la barrière de la cour. Elle fut frappée de l'air joyeux qu'avait son père, lui si renfrogné depuis que François était à la maison ; puis, après s'être inquiétée par politesse auprès de Louis du *portement* de ses parents, elle retourna à son ouvrage.

— Hé ! chetiote, dit Lafaix qui aidait Louis à dételer son cheval, fais-nous cuire un *grous jau* au sang. Je t'ai amené un gars *ferlaud,* tu sais !

Et Lafaix riait, donnait des tapes amicales à Louis qui répondait par un rire niais et sonore.

Ils firent un tour dans les champs et revinrent à midi,

attirés par l'odeur de la cuisine que Rose gargottait à s'en lécher les doigts. Louis, pour se poser devant la jeune fille, raconta des histoires du régiment, ses chances de passer sergent dans la réserve. Il la regardait en dessous, guettait une approbation, un sourire, une promesse, un encouragement; mais elle allait et venait, occupée à servir, sans prendre le temps de manger. Habituée aux flatteries, les langoureuses et muettes interrogations de Louis ne pouvaient l'émotionner. Elle savait pourtant que celui-là était sincère, il lui avait avoué son amour un dimanche au bal; mais autant la vibrante nature de Rose s'offrait à l'attirance des yeux noirs de François, autant elle avait de répugnance pour ce gros joufflu aux cheveux lisses et blonds comme le chanvre qu'elle filait l'hiver. Elle se refusait instinctivement à lui, éprouvant une répugnance insurmontable chaque fois qu'il lui appliquait ses lèvres épaisses sur les joues.

Lorsqu'ils eurent pris le café, les deux hommes allèrent faire *parnière,* dans l'abat-foin. *Parnière,* c'est le sommeil de midi, la sieste du paysan à l'heure où la canicule dessèche la campagne, fait chanter les sauterelles et crépiter les herbes sous ses ardentes flammes.

Louis se réveilla le premier et alla rôder autour de la maison dans l'espoir de rencontrer Rose. Une timidité le retenait encore. Il se sentait gauche pour l'aborder. Le compliment préparé longtemps d'avance s'échappait de sa mémoire aussitôt que le moment était venu d'en faire usage.

— Sapré bon sang! marmottait-il entre ses dents, quand j'étais *cabot* au 93e, je savais pourtant bien dire aux filles ce que je leur voulais !

Las de tourner comme un écureuil en cage, il alla réveiller Lafaix.

— Dites donc ! il est trois heures. Si on commençait la fauche ?

— Quel gars ! dit le fermier en s'étirant. Ah ! tu ne rechignes pas sur l'ouvrage, toi, à la bonne heure ! Tiens, choisis ta faux dans le tas pendant que je vas prévenir la Rose. Tu verras si elle s'y entend à botteler.

— Pas possible ! s'écria Louis émerveillé.

Et lui qui pensait que la belle, toute à ses fanfreluches, méprisait les travaux rustiques !

Rose emplit les cruches de piquette, coupa la moitié d'un pain, prit un fromage sur le *viroué* et suivit les hommes aux champs.

La moisson s'étendait, houleuse et dorée. Il en sortait d'innombrables voix qui se confondaient en une grave harmonie disant le chant du blé, la vie des hommes. Le clair soleil d'août gonflait, jaunissait l'épi, chauffait la terre, préparait le pain. Ils embrassèrent d'un coup d'œil la moisson avant de l'entamer. Par endroits elle était versée comme si quelque bête mauvaise s'y était vautrée pendant la nuit. Cela venait de ce que le sol surchargé d'engrais, détrempé par des pluies continuelles, s'était refusé sous le poids et l'abondance des pailles ; cela venait aussi des vents de tempête, des vents souterrains qui passent sur les moissons comme une galopade effrénée de sorciers et de bêtes folles.

La chemise ouverte, laissant voir leur poitrine velue et bronzée, les manches relevées jusqu'aux coudes, les jambes écartées, le corps suivant le *ballant* des bras qui allaient et

venaient aussi réguliers que des balanciers de pendule, les faucheurs, penchés vers la terre, se suivaient, noyés dans le champ d'or. Rose, légèrement vêtue d'une jupe de toile bleue, la tête enfouie sous un mouchoir à carreaux jaunes, ramenait les épis avec sa faucille et d'un genou nerveux liait les gerbes. La sueur inondait son visage, mouillait son caraco blanc ; mais elle semblait faite à la fatigue et ne se redressait que pour souffler un peu.

Elle venait de finir son *treiziau*, lorsqu'en levant les yeux, elle ne vit plus son père devant elle. Louis fauchait seul. Il allait à grandes enjambées dans la moisson, faisant siffler sa faux, abattant d'énormes brassées, fier de montrer à Rose ses qualités de bon ouvrier.

Le soleil allait disparaître à l'horizon et des vapeurs violettes enveloppaient déjà les lointains. La fraîcheur et le silence descendaient pour le repos de la terre.

Louis s'arrêta de faucher et se dirigea vers Rose.

— Où est mon père ? lui demanda-t-elle.

— Il est allé se reposer un brin.

— Je vas en faire autant, dit Rose.

Avant de ranger les reliefs du goûter dans le panier, elle prit la cruche et but à longs traits. A peine l'eut-elle posée que Louis la saisit à son tour et y colla goulûment ses lèvres.

Rose cherchait parmi les javelles un couteau qui manquait. Ses flancs solides, sa croupe rebondie se tendaient, et, dans le retroussis des jupes, les jambes se dessinaient jusqu'aux mollets charnus emprisonnés dans des bas de laine mauve. Tout à coup, elle se redressa comme si

un aspic sorti des pailles l'eût menacée de son dard venimeux. Brusquement, Louis l'avait entourée de ses bras et lui baisait le cou.

— Voulez-vous finir ! Lâchez-moi ! mais lâchez-moi donc ! criait Rose qui cherchait à se défaire de son étreinte.

Elle se défendait à coups de pieds et d'ongles, lui meurtrissait les jambes, lui ensanglantait les mains. Enfin, elle trébucha sur un *treiziau* et tomba à la renverse.

— Rose ! suppliait Louis penché sur elle. Ma petite Rose ! puisqu'on doit se marier !...

Mais d'un bond elle s'était redressée et, à la volée, d'une main nerveuse, elle lui cinglait le visage.

— Tiens ! v'là tes *épingles !* cria-t-elle.

Puis, ramassant le panier et la cruche, elle s'enfuit à toutes jambes.

L'oreille rouge du soufflet qu'il venait de recevoir, Louis, la faux sur l'épaule, regagna piteusement la maison.

Lafaix l'attendait sur le seuil.

— Eh ben ? fit-il, se méprenant sur le retour précipité de Rose et l'air gêné de Louis. Vous n'avez pas dû en abattre lourd, de c't' ouvrage, à vous deux ?

— Tout de même ! dit Louis froidement.

Lafaix ne s'étonna pas outre mesure de cette mauvaise humeur. Il se souvenait de son jeune temps, des moissons d'autrefois, du retour des paysans après les luttes amoureuses sur le chaume, la joie des uns sonnant haut en chansons, la maussaderie des autres — de ceux qui avaient essuyé le refus après la promesse.

— Pargué ! murmura-t-il, le gars lui aura demandé trop tôt ses arrhes... Ça s'arrangera !

Mais, contrairement à ce qu'il pensait, ça ne s'arrangea pas du tout. La soupe servie, Louis mangea du bout des dents. Il épiait Rose, surveillait ses gestes, ses attitudes. Il vit la caresse de ses yeux troubler le grand berger silencieux, assis au coin de la table, et il comprit que l'amour de Rose avait fait une halte dans le cœur de cet étranger, ce sorcier qui connaissait les breuvages que l'on donne, les paroles que l'on dit pour captiver les filles ; et son regard haineux rencontra le clair regard de François, brillant de douceur et de franchise, de tout l'éclat de sa saine conscience.

Le repas s'achevait tristement.

— T'as donc un fil à la langue, Rose, que tu ne dis rien ? s'écria Lafaix, vexé de voir le peu d'attention qu'elle accordait à son prétendu.

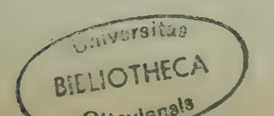
Puis, s'adressant à François :

— Faudra nous laisser, grogna-t-il, on a besoin de causer de choses de famille.

Le berger se leva aussitôt et gagna la porte. Mais Louis, pour éviter des explications, prétexta un mal de tête et pria Lafaix de lui montrer où il couchait.

— Là, dit le fermier, dans le *caforniau,* pas loin de Rose...

Louis resta quatre jours au domaine de Beurré. Il avait à cœur d'achever la moisson ; il travaillait d'arrache-pied du lever au coucher du soleil, car il lui tardait, après les dédains de Rose, de retourner aux Fragnes.



Lafaix prit sa mélancolie pour de la timidité. Aussi s'ingénia-t-il à leur procurer des tête-à-tête dans les champs ou à la maison. Un soir qu'il revenait du marché de Trécy, il fut surpris de voir Louis atteler son cheval pour partir.

— T'es donc bien pressé de nous quitter ? Reste au moins jusqu'à dimanche.

— Non, vrai, père Lafaix. Je vous remercie, mais il faut que je m'en aille.

Lafaix sentit toute l'amertume de ces paroles. Il pensa qu'il se cachait quelque histoire là-dessous.

— Il me semble, dit-il en serrant la main de Louis, que vous ne vous êtes guère causé, avec la Rose ?

— Père Lafaix, répondit Louis avec émotion, ne parlons plus de cette affaire-là. Vous pouvez chercher un autre *marieux*...

— Hein ? tu dis ? s'écria Lafaix qui devint cramoisi.

— On a jeté un sort à votre fille !

— Un sort ! fit Lafaix tremblant.

— Oui, un sort ! Et si vous ne voyez pas ce que tout le monde voit, ce que je me refusais à croire, c'est que vous êtes aveugle, ou que vous en voulez le jeu. Mais moi, ça ne me regarde pas !

Louis fouetta son cheval qui partit au grand trot, laissant le fermier au milieu de la cour, désespéré, la tête basse, répétant ces mots :

— Ah ! ben ! ah ! ben, par exemple ! tandis que deux grosses larmes perlaient sur ses joues.

C'était l'écroulement de son rêve, la dernière chance qui s'en allait avec Louis Chaput. Le gars raconterait sa décon-

venue, et les bonnes langues de Trécy grossiraient l'incident, inventeraient au besoin quelque méchante aventure qui ferait tomber la déconsidération sur le nom de Lafaix. Les Chaput lui retireraient leur amitié, on s'éloignerait de lui et de sa fille comme de maudits touchés par le doigt du démon. Sa calme existence de terrien laborieux et honnête se voyait menacée de continuels déboires et du mépris public. Non ! il n'en serait pas ainsi ; il arracherait sa *chetiote* des griffes de ce sorcier ; il vendrait la ferme au besoin, il quitterait le pays avec Rose. Mais... il faudrait donc abandonner ce chaume qu'il avait acquis péniblement après des années de fatigue et de servitude, ces prés, ces champs, sa terre, quoi donc, tout ce qui faisait son orgueil et son indépendance ? Il faudrait déserter le toit où l'Annette avait rendu le dernier soupir, et personne n'irait plus porter de fleurs sur la tombe de la chère défunte !...

Il s'assit sur une chaise dans un coin de l'âtre et, la tête dans les mains, il pleura.

Rose entra. Croyant son père endormi, elle allait se retirer, mais les soubresauts de ce corps penché l'inquiétèrent. Elle s'approcha de lui.

— Vous pleurez ? demanda-t-elle doucement.

Lafaix se redressa, le visage ravagé par le chagrin, les yeux gonflés de larmes. Rose devinait le reproche qui allait tomber de ses lèvres.

— Tu me fais bien des peines, ma Rose, dit-il enfin, et je ne le mérite guère.

— Moi ? fit-elle, moi ? Ah ! je vois ça ! C'est encore les

ragots de la Pailloute ou de la vieille Catherine Champion qui vous troublent la cervelle ?

— Louis Chaput est parti fâché, dit Lafaix. Vous avez donc eu des mots ensemble ? Un garçon qui m'évite au moins trois ou quatre pistoles qu'il aurait fallu donner à un faucheur. Ah ! ma fille ! prends garde ! Méfie-toi du gars à la Cabat ! Son regard est damné, sa parole empoisonnée... Ne t'a-t-il pas déjà chanté aux oreilles quelques paroles d'amour ? Vois donc, ma Rose, ma chetiote, si tu te mariais avec Louis Chaput...

— Oh ! pour ça, jamais ! interrompit la jeune fille.

Lafaix fronça le sourcil.

— Et veux-tu m'expliquer pourquoi ?

— Parce qu'il a une façon de se payer de ses services...

— Taratata ! voilà-t-il pas que tu fais la sucrée ! Parce qu'il aura voulu t'embrasser, te plaisanter un peu, ce garçon ! C'est-il plus permis de faire un doigt de cour à celle qu'on aime ?

— Si je ne l'aime pas, moi ?

— Pardi ! s'écria Lafaix ne pouvant plus contenir son indignation, tu lui préfères, sans doute, ce grand flandrin de courandier sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui n'a que le diable pour ami ? Sois sûre, il attend le bon moment pour mettre la main sur notre butin et le partager avec sa gueuse de mère... Tu secoues les épaules, ma parole ! Et toi, toi la fille de Pierre Lafaix, tu te laisserais enjôler par ce *galmaudi ?* Jamais, t'entends ben, jamais tant que je vivrai...

— Mais enfin, dit Rose à travers ses sanglots, quel mal

ai-je fait, pour que vous soyez toujours après moi comme ça ? C'est pourtant parce que je ne me suis pas laissée *magner* par ce vilain gars de Chaput ! Eh ben ! non, vous me pilerez plutôt, mais je n'en veux pas !

— Petite peste ! hurla le fermier qui bondit de sa chaise et brandit ses poings sur la tête de Rose. Voilà donc la récompense que tu me réservais après tant de peines et d'argent que tu m'as coûtés ? Ma pauvre Annette ! fit-il en se tournant du côté de la muraille où était accroché un petit cadre en bois noir ; toi, du moins, tu ne verras pas tout cela ! Chère créature du bon Dieu, aurais-tu souffert !...

— Ah ! s'écria Rose, j'en ai assez d'une vie pareille. Je me jetterai dans le puits. Comme ça, je ne vous embêterai plus.

A cette menace, l'irritation de Lafaix tomba. Il se fit très doux, comme un petit enfant.

— Non, gémit-il, non, je ne voulais pas dire cela, ma Rose ! n'y pense plus. Là ! essuie tes yeux. C'est pas de ta faute. Pardonne-moi, ma chetiote. Vois-tu, depuis que ce gars est chez nous, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais. Il nous a jeté un sort, c'est sûr ! Viens m'embrasser, ma belle ! allons, viens ! Je n'ai plus que toi au monde, tu es ma seule compagnie ! Faut-il, mon Dieu ! faut-il !... C'était si bien à ta convenance, ce mariage-là, continua le fermier, voyant Rose à peu près calmée. Songe donc, Louis Chaput est d'une bonne famille et, à la mort de ses père et mère, il aura une vingtaine de mille francs argent comptant, plus une ferme qui en représente quasiment le double. Avec ça, c'est un gars bien planté, râblé, travailleur s'il y en a ! Ah ! les beaux enfants que vous auriez faits !

Et, croyant l'avoir amenée à son raisonnement, il la faisait sauter sur ses genoux, comme s'il tenait déjà ses rejetons qu'il voyait en imagination, superbes, dodus, avec des joues comme des pommes d'api, des *bouzous* du sang des Chaput et des Lafaix, de ce sang généreux qui avait, depuis des siècles, doté la vieille terre de Trécy de robustes laboureurs.

Un coup sec donné dans la porte les fit sursauter. Rose, honteuse de ses yeux rouges, s'esquiva par la chambre voisine pour gagner ensuite les champs.

On frappa une seconde fois.

Lafaix alla ouvrir. Il recula aussitôt, ahuri, devant cette visite inattendue.

— Bonjour, maître Lafaix, dit la Cabat. Ça va-t-il toujours à ton idée? J'étais inquiète de mon gars. Cette nuit, j'ai eu de mauvais rêves. Je ne pouvais plus y tenir. Il a fallu que je vienne, tu comprends! Et Rose? elle n'est pas malade, que je ne la vois pas?

Lafaix n'entendait rien. Il fermait la porte, poussait le verrou, le tirait comme un homme qui ne sait plus ce qu'il fait. La Cabat, intriguée par ce manège, frappa le carreau de son bâton ferré.

— Il me semble, maître Lafaix, que tu n'es pas dans tes bonnes, aujourd'hui, dit-elle. Tu n'as pourtant pas à te plaindre de ta récolte! Je viens de voir tes meules en passant... Morguenne! elles pointent vers le ciel comme des tours de Babel! Si c'est que tu crains une maladie pour tes bestiaux, tu sais que je connais des remèdes infaillibles! D'ailleurs, mon gars est là pour un coup, et tu peux te fier à son habileté.

— Non ! ça va ben comme ça ! grogna Lafaix. J'ai besoin de l'aide de personne. Je vous remercie quand même.

— Tes lèvres me remercient, Lafaix, dit la Cabat d'une voix ferme, et ton cœur me maudit. Qu'as-tu à me reprocher ? Ai-je causé quelque préjudice à tes champs ou à tes étables ? Tu ne saurais dire que je t'aie montré des sentiments hostiles... Non, n'est-ce pas ? Et pourtant il m'est revenu aux oreilles, depuis que mon gars est en service chez toi, que tu n'es plus le même ; tu laisses ta ferme à l'abandon, toi le meilleur cultivateur de la vallée d'Arveuse ! Tu fréquentes l'auberge, toi l'homme rangé, cité comme modèle par toutes les commères de Trécy ! Veux-tu que je te dise ? Eh bien ! tu as peur de mon gars ! Le pauvre ! Il ne ferait pas de mal à une mouche ! Il est doux comme le miel et bon comme le pain. Ah ! Lafaix, n'écoute pas les médisances du village ! Tu m'as rendu un service que je n'oublierai jamais, pourquoi chercherais-je à te causer du tourment ? Je t'ai un peu forcé la main pour prendre François, c'est vrai, mais il m'avait dit : « Si je ne trouve pas le moyen de gagner honnêtement ma vie ici, il faudra se dire adieu ! » Et il serait reparti loin, bien loin, là-bas, au hasard des routes... Je ne l'aurais peut-être jamais revu ! Va ! On a beau être gueux, le cœur n'en bat pas moins fort sous les guenilles. Tu as une fille, toi, Lafaix... Tu sais comme on les aime !... Ah ! oui, tu peux avoir confiance en lui. Ma parole, il est si bon qu'on devient meilleur en l'écoutant parler. Ainsi, tu te souviens de mes violences, de mes furies, de mes haines contre ceux de Trécy ? Eh bien ! tout cela n'existe plus !

— Oui ! poursuivit-elle, je veux faire la paix avec tout le monde ! Les regards désormais ne se détourneront plus des miens ; on ne s'écartera plus sur mon passage comme si j'étais une pestiférée ; on ne tremblera plus lorsque j'ouvrirai la bouche, car il n'en sortira que des paroles de bonté. Voilà ce que j'avais sur le cœur. Et puis, fit-elle en baissant la voix, je tenais à t'enlever de la tête des idées... oui, des idées invraisemblables que tu te fais sur mon pouvoir. La sorcellerie, mon brave Lafaix, n'existe que dans la naïve cervelle du paysan !

Le fermier resta un instant stupéfait devant cet aveu inattendu. Puis, fort de n'avoir plus à redouter ses sortilèges qu'elle venait de désavouer, il se laissa aller à sa colère, une colère brusque et violente comme un vent d'orage.

Il s'approcha de la Cabat, les lèvres frémissantes, les veines du cou tendues, et, lui saisissant les bras :

— Ah ! vieille gueuse, cria-t-il d'une voix rauque et saccadée. Aspic ! je ne sais ce qui me retient de t'écraser la tête. Tu nous faisais peur pour mieux nous voler. Ah ! c'est pas vrai que tu es en puissance du diable ? Et ton sacré loup-garou de gars rôde autour de ma fille, lui trouble le cerveau de la tête... Et tu l'avais mis là pour ça !... Attends un peu ! D'abord, voilà assez longtemps qu'il mange mon pain sans le gagner, celui-là ! Pas plus tard que ce soir, je m'en vas le f... dehors ! Ah ! c'étaient des ruses !...

La Cabat, interloquée par ce débordement furieux, qu'elle était loin de prévoir, grimaçant sous la douleur de ces mains de fer qui la pressaient comme des étaux, haletait, l'écume aux coins de la bouche, les yeux terribles.

— Prends garde, malheureux ! cria-t-elle, j'ai dit cela pour t'éprouver !

La colère de Lafaix, parvenue à son paroxysme, tomba subitement pour faire place à la terreur ancienne revenue devant les foudroyants regards de la vieille.

Il eut cependant la force de la pousser dehors et de fermer la porte derrière elle. Mais ses cheveux se dressèrent lorsqu'il entendit une voix qui paraissait sortir des profondeurs de la terre, une voix caverneuse, entrecoupée de râles et de sifflements, s'élever dans le silence de terreur qu'elle répandait autour d'elle. Elle traversait les murailles, passait sous les joints de la porte et des fenêtres, par le trou des serrures, emplissait la maison d'un vacarme effroyable qui glaçait le fermier d'épouvante.

Elle disait :

— Je connais maintenant les bassesses de ton âme. Si tu chasses mon gars, le sang de tes bœufs s'épaissira ; tes moutons, privés de leur gardien, seront atteints du *mal rouge*. Tu les verras brouter languissamment l'herbe brûlée de tes prairies jadis verdoyantes ; leurs naseaux se rempliront d'une humeur nauséabonde ; ils urineront un sang noirâtre qui souillera l'eau des fontaines. Chaque jour il en restera étendus dans les pacages, la tête tournée vers le couchant...

Tes abeilles déserteront tes ruches.

Tes poules seront dévorées par la vermine et les ulcères...

Tes dindons mangeront la grande digitale à fleurs rouges qui les fera périr.

Tes meules flamberont dans une nuit d'orage ; tes champs ne produiront plus que la ronce et l'ivraie...

Lafaix se bouchait les oreilles, courait dans sa maison comme un fou, cherchait à fuir cette voix aux intonations variables et multiples qui le poursuivait, cette voix glapissante comme la bise qui siffle l'hiver sous les portes.

— Ta fille, malgré les soins, mourra de langueur, et toi, vieux chien ivre, tu finiras tes jours au milieu des ruines et des charognes.

Lafaix ouvrit en tremblant la porte de sa demeure.

— Ne jetez pas le sort, mame Cabat ! suppliait-il. Je vous donnerai trois sacs de blé et deux agneaux. Je garderai votre gars tant qu'il voudra rester. Je doublerai ses gages... Mame Cabat ! mame Cabat ! ne jetez pas le sort !

Mais la vieille, fière de son empire retrouvé, s'éloignait d'un pas rapide à travers les champs moissonnés, dans la brume qui mettait comme un drap bleu d'uniforme sur les meules et les *treiziaus* dont les longues files ressemblaient de loin à une armée rangée en bataille dans la plaine.

X

L'automne approchait. Les buissons s'éclairaient de tons d'or et d'ocre rouge ; les oiseaux de passage dessinaient des demi-cercles et des triangles sur le ciel d'un vert laiteux d'opale. Le vent détachait les feuilles, les roulait dans les nuages de cendre qui éclipsaient l'horizon. Eventrée par les premiers labours, la terre, au lieu de sa riche vêture de

moissons, semblait affublée du manteau rapiécé d'un pauvre. Les corbeaux jetaient leurs cris lugubres au sommet des hêtres et des peupliers, annonçant aux campagnes le retour des frimas, portant sur leurs ailes de deuil la tristesse des choses, la mort du soleil. Le sifflet des batteries dans les fermes, le ronflement des tarares dans les granges, la grave chanson du semeur disaient la fin des travaux champêtres. Lafaix retournait à sa terre, machinalement, comme l'animal se rend à son pâturage ; il se demandait à quoi bon creuser des sillons et semer du blé puisque la malédiction s'acharnait après lui. Il s'occupa encore de ses roulages. Il allait, la tête basse, le dos voûté, vieilli, maussade, comptant ses pas, arrêtant son cheval et déchargeant le fumier par tas, tous les six mètres. Mais son courage était à bout. Il paya un homme pour écarter ses engrais, et lui qui, autrefois, poussait bravement la charrue en chantant à ses bœufs le chant d'allégresse, le *briolage* qui monte avec les trilles de l'alouette dans la sérénité du matin, lui qui traçait le plus droit de tout Trécy et les alentours, laissa en d'autres mains le soin de cultiver sa terre. Son temps se passait au village chez la veuve Barret, en compagnie de Pailloux, de Champagnat et de la bande révolutionnaire du pays. Il buvait. Les chopines s'alignaient devant lui. Il buvait, sans prendre part aux discussions politiques de ses acolytes, payait et, les yeux vitreux, la langue épaisse, très ivre, cramoisi, secoué de hoquets et de rires convulsifs, il regagnait enfin, sur les conseils de l'aubergiste, son logis à la nuit tombante.

François voyait avec tristesse la ferme péricliter. Il sauva

les regains, rentra les pommes de terre et acheva les semailles. Ses services, ses prévenances, laissaient Lafaix indifférent. Celui-ci dormait dans l'abat-foin des journées entières ou cuvait son vin dans les fossés. On n'en riait pas à Trécy. On envisageait cela comme l'accomplissement du mauvais sort que la Cabat lui avait jeté. La puissance magique de cette femme, qui semblait accrue depuis l'arrivée de son gars, les tenait courbés sous le poids d'une autorité surnaturelle. Obstinés dans cette crainte superstitieuse, ils concentraient leur méfiance, leur haine, et se barricadaient en leurs demeures. François veillait donc de son mieux à la ferme, tout en évitant d'être vu dans ces travaux qui ne regardaient pas sa condition de berger. Il oubliait la sournoise hostilité de Lafaix pour ne se souvenir que de la main secourable qu'il lui avait tendue au moment de sa détresse. Rose lui savait gré de la peine qu'il se donnait pour ne pas laisser tomber le bien en ruine. Elle évita de lui raconter la scène qui s'était passée entre elle et son père, car elle se doutait bien qu'il partirait du jour où il apprendrait que sa présence pouvait troubler la quiétude du fermier. Elle ne songea même pas un instant à ramener le calme dans la maison. Son amour s'aiguisait à l'idée qu'il eût suffit d'un mot pour qu'il lui échappât à tout jamais ; et sa passion courait aveuglément au-devant des désastres... Elle ne voyait que l'homme aimé, désiré jusqu'à la mort, elle lui sacrifiait inconsciemment ses affections et ses premiers devoirs. Elle le suivait partout, s'attachait à ses pas comme une ombre, implorait l'amour sans oser encore formuler sa demande.

Cachée dans l'étable où il soignait les bœufs, dans l'aire

où il vannait, elle épiait ses moindres mouvements, prête à s'enlacer à lui avec la frénésie d'une bête en folie. Rien ne la gênait plus pour cela ; son père passait sa vie au cabaret et la solitude des champs en cette saison devenait propice aux ébats amoureux... Seuls, quelques bergers cheminaient encore par les traînes avec leurs troupeaux. Une après-midi d'octobre, qu'elle filait devant le foyer éteint, l'ennui la prit si fort qu'elle crut en perdre la raison. Elle pleura, s'énerva, et, jetant là sa quenouille, elle sortit. L'unique pensée qui troublait son cœur et ses sens guida de suite ses pas vers le chaume où, depuis la moisson, François menait paître son troupeau. Il était assis sous un pommier et regardait brouter ses moutons. Dissimulée derrière une haie, elle se mit à chanter une villanelle que les filles fredonnent parfois en revenant du bal, bras dessus, bras dessous, les soirs, au clair de lune :

Servantes, pastourelles
C'est le mois d' mai,
Le mois d'aimer ;
Affutez-vous, les belles,
De biaux rubans,
Pour vos galants.
. . . .

François écoutait, surpris, la naïve pastorale qui montait du sol comme un babil de cigale, une chanson d'alouette tirelirant au profond des herbes avant de prendre son essor dans la lumière. Ses yeux cherchaient avidement de tous côtés, lorsqu'il aperçut enfin au bout du chaume la chanteuse qui venait à lui.

Sa voix, d'abord hésitante, se fit chaude et caressante comme l'appel des tourterelles dans l'épaisse frondaison des sorbiers.

Au joli son d' la vielle,
Tournez, virez,
Sautez, bijez,
Les gas et les fumelles,
Jusqu'à la nuit,
Où loin du bruit,

Chacun r'conduit sa belle
En l'alousant
Si tendrement,
Qu' la lun' dans les venelles,
Tous ces soirs-là,
N' s'y montre pas.

Elle s'approcha de lui, très près, et, plongeant ses yeux dans les siens :

— Ah ! François, dit-elle enfin. Vous ne me regardez plus comme au temps de la fenaison ! C'est donc que vous en aimez une autre ?

François blêmit, ses lèvres tremblèrent comme s'il voulait parler ; mais les mots ne venaient pas, les idées s'embrouillaient, une sorte de paralysie gagnait ses membres, lui rivait la bouche de sa main de pierre.

— Je ne suis pas à votre goût ? fit Rose avec dépit. La fontaine de notre jardin a menti sans doute. . Elle est profonde, cette fontaine, François, et quand je regarde mon portrait, je me dis quelquefois : Si je me penchais un peu... un peu plus...

Elle traînait sur les mots, avançait le corps, comme pour

se laisser choir. D'un mouvement rapide, François l'entoura de ses bras et la tint serrée sur sa poitrine, tandis que leurs lèvres s'unissaient enfin dans une commune soif d'amour. Les voluptueux frissons de leurs corps disaient toute la sensualité de ce premier baiser, tandis qu'autour d'eux tombaient les feuilles d'or des pommiers.

. . . .

Les jours diminuaient. Bientôt il faudrait allumer la chandelle pour manger la soupe ! Les brebis restaient enfermées dans l'étable. Le moment des veillées était venu.

Rose attendait avec impatience l'heure où l'on se resserre sous le manteau de la cheminée, devant le feu de sarments, tandis qu'au dehors la pluie tombe à torrents, que le vent souffle avec rage, agite les cimes, casse les branches mortes, ravage les bois, les dépouille de leur dernière splendeur, pour ne laisser que des squelettes hideux qui effrayent par leurs aspects fantastiques, pendant les nuits d'hiver, les voyageurs attardés et les chevaux ombrageux.

Lafaix se versait un verre d'eau-de-vie, bourrait sa pipe, l'allumait aux braises du foyer, en tirait deux ou trois bouffées et s'endormait d'un sommeil sonore, le nez sur la table. A neuf heures, il se réveillait et, sans dire un mot, allait se mettre au lit.

Rose alors s'approchait de François qui tressait des corbeilles devant l'âtre. Elle le frôlait de ses hanches, le provoquait, harcelée par un sang généreux, qui vermillonnait ses lèvres et attisait la volupté de ses yeux. Elle réclamait les caresses auxquelles elle croyait avoir

droit depuis le jour où ils avaient échangé le premier baiser ; elle le fascinait de son regard étrange, et lorsqu'il reprenait son travail, l'osier tremblait entre ses doigts. Elle allait et venait dans la maison, inquiète, énervée, cherchant un moyen pour exciter la convoitise du berger, lui laissant voir à dessein, dans un retroussis de jupons, les rondeurs de sa jambe, un reflet de sa chair nue et frémissante. François la repoussait doucement et, redoutant la tentation, prêt à succomber, il abandonnait l'ouvrage en train pour regagner son coin de repos. Il arrivait là, chancelant comme un homme ivre, la tête lourde, le corps meurtri par la lutte qu'il livrait avec sa conscience et sa volonté agonisante.

XI

Rose rêva un instant devant les flammes mourantes du foyer, puis alla se coucher.

Elle frissonnait dans la pièce sans feu, mettait une lenteur inaccoutumée à se déshabiller, bâillait, s'étirait paresseusement. Enfin elle se glissa dans les draps, souffla sa bougie et se pelotonna sous l'édredon. Comme chaque soir, elle évoqua des contacts charnels et des bras d'amant noués à son cou. Le sommeil ne venait pas. Elle soupirait, se retournait, s'enfiévrait, mordait ses couvertures dans une hystérie qui lui chauffait les flancs. Soudain, elle prêta l'oreille aux bruits de la nuit... A travers la cloison, elle

perçut le ronflement sonore de Lafaix, puis au dehors le frôlement de soie, le cliquetis des branches chargées de givre et secouées par le vent.

Minuit sonnait à l'horloge.

Rose se leva, s'affubla d'un jupon, jeta un fichu sur ses épaules et chaussa des savates. Sans bruit, elle ouvrit la porte et se trouva dans la chambre de son père. Le vieux ronflait toujours. Par instants, des brindilles s'enflammaient dans l'âtre et jetaient une lueur sanglante sur la face ridée, couperosée du laboureur ravagé par la boisson et l'ennui. Son bonnet de coton lui cachait les yeux, mais on voyait quelque chose comme une larme glisser le long de sa joue.

Rose, recroquevillée dans son fichu, jeta un dernier regard sur son père endormi et se dirigea résolument vers la *porte coreille*. Elle poussa les verrous. Un grincement la fit tressaillir. Elle s'imagina que Lafaix se dressait sur son lit pour la regarder... Le vent qui passait sous les joints lui glaça les jambes. Une rafale entra qui fit tourbillonner les cendres et s'engouffra sous son jupon.

D'une main tremblante, elle referma la porte derrière elle...

La nuit était profonde. La bise soufflait; sa voix aigre s'élevait seule dans le silence de la campagne. Rose longea la laiterie, la grange, et s'arrêta devant l'étable qu'elle ouvrit. Aussitôt une douce tiédeur l'enveloppa et la remit un peu. Autour d'elle, les yeux des bœufs paisibles la suivaient dans l'ombre, comme des étoiles.

Elle avançait péniblement, les mains tendues et fureteuses.

Au milieu du chemin, elle heurta un poteau auquel

pendaient un joug, des étrilles, une fourche et des vêtements d'homme. Ce bruit réveilla le berger qui vit cette forme blanche ramper vers son lit. Il se crut le jouet d'une hallucination. Il entendit des chuchotements sortir de cette apparition, puis une voix étouffée qui prononçait son nom.

— Qui va là ? cria-t-il.

Mais déjà Rose s'était abattue sur sa poitrine haletante.

— François ! François ! balbutiait-elle, cherchant à se blottir dans la couche entr'ouverte.

— Vous ! s'écria François.

Et une angoisse indicible qui lui serrait le cou l'empêcha d'articuler d'autres paroles.

Rose l'attira vers elle et posa avec avidité ses lèvres sur sa bouche. Elle le voulait de tout son être, pressant ardemment contre le sien son corps de possédée. François se défendait de ses baisers. Le sang battait ses tempes comme le flot sur la digue ; des frissons le mordaient à la nuque ; le vertige gagnait son cerveau. Il allait céder.

— Je vous aime, Rose, lui dit-il, arrachant enfin cet aveu dans un sanglot qui l'étouffait. Mais, je vous en supplie, éloignez-vous de moi ! L'acte irrémédiable accompli, demain vous regretterez de vous être donnée au paria que le ciel semble maudire, au vagabond qui n'a même pas à lui sa gourde et son bissac ! Le mal frappe sur moi ; mais qu'il ne frappe que sur moi et ne me rende pas méprisable à mes propres yeux. Rose, laissez-moi vous respecter !

Tapie dans un coin d'ombre épaisse, maussade et boudeuse, elle murmura une dernière fois :

— Tu ne veux pas ?

— Si !... si !... Rose ! ma Rose ! Je t'aime !

A cet instant suprême de la passion, sa volonté allait sombrer, lorsque tout à coup lui prenant le bras :

— Ecoute ! s'écria-t-il. Le chien aboie dans la nuit ! Il flaire sous la porte... Il va donner l'éveil !... Si ton père... Oh ! va-t-en ! va-t-en !

Il la poussait maintenant, la chassait devant lui, farouchement, brutalement, piétinant son amour pour éviter la faute.

. . . .

Les premières lueurs du jour entraient dans l'étable par une *bouinotte* percée dans la muraille, au pied de la couchette du berger. Les bœufs se levaient un à un avec des bruits de chaînes, étiraient leurs membres engourdis, cherchaient dans les auges, arrachaient aux râteliers les brindilles de fourrage restées de la veille.

François, fuyant sa couche comme un enfer où Rose avait laissé l'odeur de sa jeunesse voluptueuse, rôdait dans la cour lorsqu'une fenêtre s'ouvrit. Il vit alors se dessiner la tête de Rose, puis il entendit un rire monter comme le chant d'un oiseau matinal, — un rire strident, moqueur, où il entrait de la malice, du dépit, mais encore de l'amour.

XII

Depuis cette nuit de fièvre où sa sagesse avait su résister à la frénésie de Rose, François n'abordait presque plus la

maison. Il allait ramasser de l'ajonc pour faire des bouchures artificielles, et couper dans les marais des *rauches* pour les litières.

Lorsque la pluie le retenait à la ferme, il lavait le sol des étables, nettoyait les outils de labourage, les harnais, les charrettes, chapusait, rafistolait, remettait des clous, enfonçait des chevilles, jusqu'à l'heure de la soupe où il s'attablait en face de Lafaix. Il redoutait son regard vague d'homme ivre. Son mutisme l'épouvantait. Peut-être savait-il ?... Et l'idée qu'il pût le croire capable d'avoir souillé cette demeure — où il s'imaginait être entré en enfant prodigue — lui faisait maudire parfois la fille coupable qui cherchait à troubler sa raison. Son désir grandissait, le mal montait sourdement, l'empoisonnait comme une gangrène, il sentait que, si elle s'offrait de nouveau, il n'aurait plus la force de la repousser... Et lui qui avait enduré toutes les misères, subi tous les affronts avec la simple philosophie d'une nature droite et courageuse, deviendrait le jouet d'un amour brutal pour une petite paysanne folle de son corps !...

Lorsqu'il réfléchissait aux conséquences qu'entraînerait un pareil acte, l'avenir se dressait devant lui plein de remords, et son regard si franchement ouvert se dérobait comme celui d'un voleur... Quelque chose lui disait que, du jour où il avait senti naître ce funeste amour, il aurait dû reprendre son bâton de courandier et retourner par les routes de misère où son cœur eût retrouvé sa liberté. Au lieu de cela, il restait cloué au logis, prêt à tromper la confiance de son hôte !

Il crut alors qu'en demandant la main de Rose à Lafaix, il éviterait la faute.

C'était pour la Noël. Lafaix venait de manger solidement de la fricassée de poulet et se bourrait de beignets que Rose avait fait sauter dans la poêle. François peluchonnait du bout des dents comme si les morceaux avaient peine à passer. De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur Lafaix, ouvrait la bouche pour parler et, indécis, gêné, restait le nez dans son assiette sans pouvoir se décider à dire ce qui l'étouffait.

— Il n'y en a pourtant pas un de vous deux, fit Rose avec humeur, qui me complimenterait de mes beignets !

Lafaix hocha la tête.

— Eh ben ! s'écria Rose devant ce silence obstiné, c'est tout de même pas drôle, la Noël, cette année ! Voyons, père, déridez-vous ! On dirait que vous avez perdu votre langue !

— Si je savais du nouveau, marmotta Lafaix, vidant le fond de la bouteille dans son verre, je te le dirais ; mais je sais ren de ren. Même que tout Noël que c'est aujourd'hui, je n'attendrai pas minuit pour me coucher.

Il s'installa devant le feu, alluma sa pipe. François gagna son coin habituel sous le manteau de la cheminée et se mit à épier Lafaix dont les yeux papillotants suivaient les étincelles qui jaillissaient du milieu des tisons.

— Vous voulez donc faire rôtir un bœuf, mademoiselle Rose ? demanda François en manière de conversation.

Lafaix ne sourcilla pas. Rose, qui débarrassait la table, rit bruyamment, puis alla ouvrir à sa chatte qu'elle entendait miauler dehors.

— Ça neige à plein temps ! s'écria-t-elle.

Les deux hommes tournèrent la tête et regardèrent un instant, par la porte entre-bâillée, la nuit constellée de points blancs et le sol couvert d'une épaisse couche de neige.

François résolut d'en finir. Il approcha sa chaise de celle du fermier et, d'une voix un peu hésitante :

— Père Lafaix, dit-il, j'ai à vous causer...

Rose pâlit. Elle appréhendait quelque traîtrise du courandier.

Lafaix leva des yeux effarés sur le berger et attendit ses explications avec anxiété.

— Voilà, dit François, le regard obstinément fixé sur les flammes qui crépitaient et s'élevaient très haut dans la cheminée. Voulez-vous me donner votre fille ?

Ahuri lui-même par cette phrase qu'il venait de lancer à brûle-pourpoint, François ne vit pas Lafaix se lever, livide, les cheveux hérissés, les yeux agrandis de stupéfaction et de rage. Il crut que le bonhomme l'écoutait.

— Je n'aurais pas osé faire cette démarche, continua-t-il, n'ayant aucun titre pour cela, si votre fille...

Et tandis qu'il se retournait pour prendre Rose à témoin et demander son intervention, il vit, debout devant lui, le fermier, dont la face mauvaise le fit reculer d'effroi.

— Ma fille ! hurla enfin Lafaix, brisant sa pipe sur les dalles et se croisant les bras. Te donner ma fille ? Mais j'aimerais mieux vous tordre le cou à tous deux ! Des titres ! Un chenilloux, un gardeux de cochons, un bâtard ! Ma fille ? Hé ! chien fou de loup-garou, c'est-il permis d'entendre demander des choses pareilles !... Bandit ! ça ne te suffit

pas de manger mon pain, boire mon vin, ravager mon butin, tu voudrais encore ma fille ? Ah ! charroi du diable ! Sors de là ou je t'arrache les tripes !

Et, les yeux injectés de sang, la mâchoire branlante et violacée, il menaçait de se jeter sur François qui, très pâle, ne faisait pas un geste pour l'éviter.

— Défunt mon père, continua Lafaix, me disait que nos ancêtres étaient de rudes compagnons. Ça buvait sa chopine et ça cassait la croûte quand ça pouvait, au milieu d'un guéret, sur une souche ou sur une gerbe... Forts comme les chênes et beaux comme eux, ils élevaient leurs enfants dans le travail et l'honnêteté. Levés au chant des jaus, ils abattaient de l'ouvrage comme dix et leurs moissons couvraient la plaine. Le soir, après avoir remercié Dieu de les avoir aidés, ils s'endormaient, sûrs de leur conscience ! Ça faisait jamais tort d'un sou à personne... C'était glorieux, ce monde-là. Sors-tu de compagnons pareils, toi, dis, fils du diable ?

Le vieux s'arrêta. François commença alors d'une voix calme :

— Je ne pourrais pas vous dire si mon père fut mendiant ou laboureur. Je suis l'enfant d'une bohémienne ; voilà tout ce que je sais. Mais je puis vous regarder sans rougir et sans trembler. Si le ciel vous fut favorable, il fut injuste pour moi. Si les champs de vos pères ont produit le blé en abondance, les chemins se sont hérissés de ronces sur mes pas... Victime du mauvais destin, j'ai erré dans des pays inhospitaliers, sur les routes brûlantes ou glacées suivant les saisons, abreuvé de souffrances et d'injustices !

— Tu n'as que ce que tu mérites ! grogna Lafaix.

— Sans me plaindre, continua le courandier, j'ai gravi mon calvaire, repoussant la haine, triste conseillère qui cheminait à mon côté, lorsque la faim m'agrandissait les yeux, me creusait le ventre et le cerveau... Enfin je suis tombé sous ma croix trop lourde à porter... C'est alors que vous m'avez tendu la main secourable du bon Samaritain !

— Assez de cantiques ! vociféra Lafaix. Quand on pense que je vivais là paisible dans mon petit bien et qu'une sorcière, la bête enragée, s'en vient me poursuivre de ses mauvais sorts jusqu'à m'obliger à prendre son gars...

— Que dites-vous ? s'écria François. Ma mère vous a forcé à m'accepter sous votre toit ?

— Eh ! oui, la gueuse, pour enjôler ma fille, pour la perdition de son âme et de sa raison. Ah ! mais voilà trop longtemps que ça dure ! J'en ai assez ! Ma vie est empoisonnée, mon accense tombe en ruine, ma fille... Ah ! tas de sorciers, je ne vous crains plus ! Je me fous de vous et de vos sorts ! Appelez contre moi tous les démons de l'enfer !... Mais gare à vos sacrées carcasses !...

— Elle vous a obligé à me prendre ! répétait François anéanti. Et moi qui croyais...

— Partez ! cria Rose ouvrant la porte derrière François ; partez, il vous tuerait !

— Oui ! qu'il s'en aille ! cria le vieux.

François s'éloigna dans la nuit qu'emplissaient les vociférations du fermier. La neige papillonnait autour de lui, large, serrée, l'aveuglant dans sa marche incertaine. Il allait au hasard de ses pas que sa volonté ne guidait plus,

machinalement, par les sentiers, à travers champs, sans but, le cœur noyé d'amertume et de détresse. Il allait dans le tournoiement léger des flocons, enveloppé dans les tourbillons de la neige et du vent, pauvre barque désemparée dans un océan sans limites, dans la plaine tendue de blanc où l'on ne distinguait plus rien, ni les routes, ni les arbres, ni les buissons. Il s'arrêta et pensa enfin au chemin qu'il devait prendre. Il voulait dire adieu à sa mère pour continuer sa route lointaine à travers les villes et les campagnes, sa fuite vers l'inconnu, vers les aubes et les couchants.

Mais loin de toute vie, au milieu de la tourmente, comment retrouver ce chemin ? Où était-il ? Vainement il interrogeait l'espace ; tout n'était que neige et nuit. Il reprit sa marche à tâtons, se butant aux arbres, s'enfonçant dans les trous, s'éclaboussant aux flaques. Enfin, il vit devant lui deux points brillants comme les prunelles d'un loup... Il attendit. Les lumières grossissaient, se rapprochaient. C'étaient les lanternes d'une voiture.

— Holà ! cria-t-il au conducteur, suis-je loin de la côte de Crapone ?

Mais le cheval, effrayé par cette apparition soudaine, fit un écart et partit à toutes brides. François n'eut que le temps de se jeter sur l'accotement pour n'être pas écrasé. Il suivit la direction qu'avait prise le véhicule.

Il marchait depuis dix minutes à peine, lorsque des sons grêles et mélancoliques vinrent frapper ses oreilles. A mesure qu'il approchait, il distinguait l'appel d'une cloche dans la nuit. Au sommet d'une petite côte, il vit des lumières. Il avait pris la bonne route sans s'en douter.

Trécy se trouvait sur la droite. Il croisa des paysans qui se rendaient à la messe de minuit, avec des lanternes, renfrognés sous leurs parapluies, les sabots mal assurés sur le sol glacé. Un relent de graisse et de boudinée sortait des maisons illuminées de flambées joyeuses, et des chansons, de vieux noëls naïfs et très doux, se mêlaient au tintement continuel de la cloche. De l'auberge, une foule compacte sortait, bruyante comme les jours de foire. Quelques-uns dévisagèrent cet homme couvert de neige et frémirent en se chuchotant aux oreilles des mots inintelligibles.

François songea alors à cette tiède soirée de printemps, quand il était entré dans l'auberge, à la méchanceté des paysans, et un regret pleura sur ses lèvres : pourquoi une halte si longue dans ce pays plus hostile encore que tous les autres où il était passé ? Ah ! continuer son chemin, solitaire et stoïque, avec cette conscience libre et fière qu'il portait jadis orgueilleusement, comme une châsse, sous ses loques de gueux !

Il arriva enfin devant la tour et frappa.

— Je pensais à toi, dit la Cabat en lui ouvrant. J'étais là, à cropetons devant mon feu, et je me disais, en entendant siffler le vent dans les branches : « Il est à l'abri, mon cher gars ! » C'est que, vois-tu, l'idée que tu as pu errer sans gîte et sans pain, par ma faute, me poursuit comme un cauchemar. Mais tu es trempé !... des coups à attraper du mal ! Tu as un drôle d'air !... Au fait, pourquoi viens-tu si tard et par ce temps de chien ? Et puis, quoi ? tu es venu de Beurré sans chapeau ? Ah ! je le vois... il est arrivé

quelque chose ! François, dis-moi tout... Qu'as-tu fait ? demanda-t-elle à voix basse, en jetant des regards anxieux vers l'entrée de la tour, comme si elle eût craint d'être entendue.

— Rose m'aimait, et...

— Ah ! s'écria la Cabat, tu m'as fait peur ! Toutes sortes de choses terribles me sont passées par la tête. J'ai cru un instant que... Mais je comprends, maintenant ! Ah ! ah ! ah ! ricana-t-elle, il y a belle lurette que je me doutais du coup ! Jolie fille, beau garçon... Ah ! ah ! ah ! Et... alors, c'est pour cela que tu t'es sauvé de la ferme ?

— Ma mère, je n'ai rien fait de mal. Mais j'ai eu tort d'oublier que celui qui vient au monde dans la pauvreté est un paria marqué par le doigt de Dieu ! Le pèlerin sans gourde ni sandales qui n'a que les buissons d'épines pour reposer sa tête ne doit pas s'arrêter à l'auberge du bonheur ! Je m'y suis attablé... et l'on m'en a chassé, voilà tout !

— Lafaix t'a chassé !...

— Oui ! dit-il avec force, devant l'expression haineuse de sa mère, et il a bien fait ! Affolé par les sortilèges dont vous le menaciez, terrorisé par la vengeance que vous teniez suspendue au-dessus de sa tête, cet homme me garda dans sa maison. Il me garda malgré lui, et j'apportai ainsi, sans le savoir, la ruine et la désolation là où l'on n'avait connu que l'aisance et la joie. Ah ! pourquoi suis-je venu dans ce pays ? Pourquoi m'avez-vous retenu ? Etait-ce pour me montrer ce prestige redoutable que vous exercez sur les esprits simples et peureux ?

— A peine t'avais-je retrouvé, tu parlais déjà de me quitter !

— Je partirai demain. A travers les plaines, vers les monts, n'importe où, j'irai. Brûlé par le soleil, battu par les tempêtes, au hasard des longues routes solitaires, je poursuivrai ma marche errante. Nuits claires et nuits sans lune, jours gais ou sans lumière, le ciel me verra marcher, marcher jusqu'au bout du monde, jusqu'à la mort !

— Je te suivrai, s'écria la Cabat ; je m'attacherai à tes pas. Je rassemblerai mes forces, et mes vieilles jambes me porteront encore jusqu'où tu voudras aller. Oh ! j'ai de l'énergie quand je veux. Je me traînerai plutôt sur les genoux, mon François ; mais j'irai, j'irai avec toi ! Tes mains sont trop fières pour se tendre... Je mendierai pour toi. Les chiens de ferme sont méchants pour les minables qui viennent demander à leurs maîtres un gîte dans l'étable ou le fenil. Je les empêcherai de te mordre. Et lorsque la nuit nous surprendra loin de toute demeure, dans une de ces tristes solitudes qui semblent faites pour nous, je te préserverai des vents de bise ou de galerne, et sur ma vieille carcasse, tu reposeras ta tête. Enfin, le jour où je tomberai sur le chemin, j'aurai du moins ton regard pour adoucir mes derniers moments et ta chère main pour me fermer les yeux. Tu enfouiras ma loque quelque part... et après, que Dieu te protège !

— Pauvre femme ! murmura François en l'embrassant.

— Noël ! dit la Cabat, essayant de sourire. Le roi des gueux va naître !

XIII

Le vent s'engouffrait en hurlant dans les meurtrières de la vieille tour et menaçait d'arracher les planches qui barricadaient l'entrée. A la place où, jadis, au temps des chevaliers, s'élevait une cheminée monumentale, un feu clair de branches mortes et de pommes résineuses projetait sur les murailles suintantes d'humidité la silhouette dansante des êtres et des objets.

La Cabat dormait. François somnolait, accroupi devant le brasier, lorsqu'une violente bourrasque fit céder la porte. Un tourbillon de vent passa, soulevant les flammes en longs serpentins... et, dans l'encadrement, une forme blanche, comme découpée sur le fond opaque de la nuit, se montra...

François s'était dressé, surpris par cette apparition nocturne. L'étrange visiteuse referma la porte derrière elle, secoua ses vêtements couverts de neige et, rejetant sur ses épaules la têtière de sa capiche, elle découvrit son visage pâle comme la mort...

— Rose ! murmura François atterré.

C'était elle, en effet. Lafaix, après la scène qu'il avait eue avec le courandier, avait jugé bon de se remonter un brin en vidant un carafon d'eau-de-vie, et il ronflait maintenant, le nez sur la table. Elle en avait profité pour s'enfuir à travers la tourmente.

— Oui, moi ! fit-elle, l'implorant d'un geste farouche.

François se recula ; mais elle se précipita vers lui et l'enlaça dans une étreinte folle :

— Je serai ta femme quand même ! murmura-t-elle.

— Rose, bégayait-il, le jour va poindre... Rose, demain tout le village saura que vous êtes venue ici... Partez ! je vous en conjure !

— Encore ! s'écria-t-elle, frappant avec rage le sol du pied. Encore tes refus, tes lâchetés ! Eh bien ! non ! Je ne m'en irai pas ! Je me moque des autres et de ce qu'ils peuvent dire... Je resterai avec toi et il faudra bien que tu me possèdes un jour !

— Votre père...

— Je veux être à toi !

— Rose ! épargnez-moi ! Ne me rendez pas criminel en vous aimant autrement qu'avec toute mon âme !

— Tu n'es donc pas un homme ! cria-t-elle, perverse, plongeant dans les siens ses yeux illuminés.

— Tu m'as assez tenté... Va-t-en !

— Tu m'as ensorcelée ! Il faut achever ton ouvrage !

— Rose !

— Tu as fait couler dans mes veines je ne sais quel poison qui me pourrit le cœur...

— Va-t-en !

— Non ! Je suis enchaînée à toi ! mon corps obéit au charme que tu lui as jeté !

— C'est vrai ! Je suis le mauvais Esprit. Fuis-moi donc ! Le mal est avec moi ; je le sème sur mon chemin...

— Sorcier ! tu veux me faire souffrir en évitant mon amour après l'avoir allumé !

— Je suis un misérable !

— Tes regards empoisonnés ont troublé ma raison !

— Maudissez-moi !

— Satan ! jeteur de sorts ! prends-moi !... mais prends-moi donc... Mon corps, mon sang, mes lèvres, tout est à toi !... Ah !

Son cri rauque de bête en folie résonna sous les vieilles voûtes lézardées et réveilla la Cabat qui, dressée sur son lit, regardait l'étrange scène en silence.

François se détacha de l'étreinte de Rose et la repoussa si brutalement qu'elle tomba...

Ecumante, les cheveux en désordre, la paysanne se releva et, jetant un regard terrible, un dernier regard d'adieu au courandier, elle disparut dans les ténèbres sans ajouter un mot.

— François ! mon gars ! mon cher fils ! je ne te reconnais plus ! murmura la Cabat atterrée.

— Je suis le paria marqué par le doigt du Destin !

XIV

Le lendemain de Noël, Lafaix, assis devant l'âtre, les coudes sur les genoux, le front sabré d'une ride profonde, songeait.

Soudain, la porte s'ouvrit avec fracas, et Chaput, du domaine des Fragnes, la figure bouleversée, les habits en désordre, parut.

— Lafaix ! Lafaix ! cria-t-il d'une voix saccadée, en serrant les mains du fermier ; as-tu vu Louis ?

— Hein ? Louis ?

— Oui, mon gars ! l'as-tu vu ?

— Non...

— Il est là, dis ?

— Louis ? non. Mais... non ! balbutia Lafaix qui s'était levé de sa chaise et regardait stupidement Chaput sans comprendre.

— Ah ! jour de malheur ! s'écria Chaput fondant en larmes. Mon gars ! mon pauvre gars ! On n'avait que lui ! Un si brave enfant ! Ah ! Lafaix, ce que j'endure là, c'est pire que la mort !

— Voyons ! voyons ! dit Lafaix, tu te désoles trop vite, c'est sûr ! Enfin, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Tu ne sais pas ? C'est vrai ! Ah ! mon pauvre gars ! il est perdu, bien perdu ! Quelque chose me dit que je ne le reverrai plus jamais, jamais ! Comprends-tu ?... Il a voulu aller à la messe de minuit. Pardi ! toujours à cause de ta fille ! Il espérait la voir, lui parler encore une fois... Il y pensait tout le temps. Il croyait que leur petite fâcherie était oubliée, que ce mauvais courandier...

— N'en parle pas ! s'écria Lafaix, je l'ai chassé !

— Tu l'as chassé ?... quand ?

— Hier soir.

— Hier soir ? Si... c'était lui ! On a vu passer un courandier à minuit... couvert de boue et de neige... tête nue... sinistre !

— Eh bien ? demanda vivement Lafaix.

— Si... Oh ! non ! ça n'est pas possible ! Mais ils aimaient Rose tous deux... et... par jalousie...

— Ah ! je comprends, s'écria Lafaix. Tu as peur...

— Oui, j'ai peur !

Et serrés l'un contre l'autre, ils restèrent un instant sans parler.

— Donc, dit Chaput causant comme dans un délire, Louis avait acheté à la dernière foire de Saint-Laurent un jeune cheval de sang trop frigant, trop vif pour nous autres. La maîtresse n'en dormait pas : « Pourquoi que t'as pris une bête si rustique ? disait-elle tout le temps à Louis. Tu verras que tu te feras détruire un jour... » Mais, la jeunesse, ça rit des vieux, ça se moque de leurs conseils ; tant si ben qu'il s'est entêté à prendre ce *chetit* cheval pour aller à la messe de minuit. « Et mon garçon par-ci, et mon garçon par-là... c'est pas raisonnable ! qu'on lui disait, tous deux la maîtresse. Tu vas nous mettre dans l'inquiétude. Prends donc la jument de labour, la Blanche ; elle n'est pas peureuse la nuit... » Ah ! ouin ! il n'en a fait qu'à sa tête. Mon pauvre garçon !... Ce matin, la maîtresse s'amène tout apeurée dans la maison et me dit : « Lève-toi ! lève-toi vite ! Il est arrivé un malheur ; Louis n'est pas rentré... » Et la voilà qui tombe en pâmoison en priant tous les bons saints du paradis. « Te tourmente donc pas, que je lui dis comme ça ; il aura trouvé des camarades qui l'ont emmené réveillonner chez eux. Va ! ça ne lui arrive pas si souvent de s'amuser un brin ! » Enfin, j'ai fait patienter la maîtresse jusqu'à la soupe de midi. Mais dame, après ce temps-là, il a bien fallu se rendre à l'évidence.

Et puis, je n'y tenais plus. J'attelle la Blanche et j'arrive à Trécy. Je cours à l'auberge. On ne l'avait pas vu. Chez Guillammier, pas davantage. Tout le monde que j'interrogeais paraissait surpris et me disait que Louis n'était sûrement pas venu à la messe de minuit... Personne n'a pu me renseigner. Devant chez Rivaillon le cordier, j'ai entendu des femmes qui disaient avoir croisé sur la route un courandier... Ça devait être le gars à la Cabat ! Il est passé sur les minuit, la tête basse, comme quelqu'un qui vient de faire un mauvais coup...

Rose entra, se glissa comme une ombre devant les hommes et alla s'asseoir dans un coin.

Lafaix se tourna vers elle.

— Approche, dit-il. Il faut que tu saches...

— Je sais ! s'écria-t-elle, haineuse, la main tendue vers la tour que l'on devinait dans les brumes, sur la côte de Crapone. Le courandier !...

Le soir tombait. Les deux fermiers se munirent de lanternes et s'acheminèrent péniblement vers la grand'-route. Au détour d'un sentier, Lafaix s'arrêta.

— Regarde, dit-il. Devant nous... des lumières...

— Viens ! gémissait Chaput, dont les yeux brûlés par les larmes n'aspiraient plus qu'aux ombres de la nuit.

A Trécy, la triste nouvelle s'était vite répandue. On s'appelait dans les rues, on s'ameutait aux abords des maisons, on se concertait. Ce fut bien autre chose lorsqu'on vit passer les gendarmes de Saint-Laurent que l'on était allé prévenir. Chacun voulut les suivre. Il y eut un branle-bas général ; les hommes, les femmes, les enfants coururent

décrocher les lanternes et par groupes se dirigèrent en tous sens dans les chemins, à travers champs. Des lumières surgissaient, plus nombreuses à mesure que la nuit devenait plus épaisse. Il en arrivait des chaumières, des fermes voisines ; il en sortait des guérets, des prairies, des buissons, de partout. Elles s'éparpillaient sur la lande neigeuse, papillotaient, s'élevaient, s'abaissaient, inondaient de rayons blafards les coins obscurs et les vieux troncs, troublaient le sommeil des bêtes et des oiseaux qui s'enfuyaient avec des cris d'épouvante. On eût dit un sabbat dans la plaine, à voir danser tous ces flambeaux, à entendre par intervalles des lamentations, des rumeurs qu'emportait le vent tonnant de sa voix tragique de sorcier.

Chaput marchait à tâtons comme un aveugle. Lafaix scrutait les fossés, les sillons, les ajoncs à la lueur de sa lanterne. Tout à coup un appel sinistre frappa les échos. Les lumières s'immobilisèrent, puis elles se remirent en marche, s'attroupèrent et se dirigèrent en une longue procession vers l'endroit d'où le cri semblait être parti.

C'était au fond d'une brande bourbeuse à deux kilomètres de la route de Saint-Laurent à Trécy, au lieu dit Le Gour, marécage très profond, grossi par les pluies d'automne et sur lequel couraient des bruits étranges. On racontait que le diable y menait boire ses loups, et qu'un chien blanc y venait aboyer chaque fois que la mort entrait au village. Personne n'aurait osé s'aventurer par là vers l'heure de minuit. Les paysans, les yeux écarquillés d'horreur, promenaient les rayons de leurs lanternes sur cette nappe d'eau d'où sortait une odeur de vase et de pourriture. Des plantes

inconnues exhalaient leur poison nocturne, des lentilles mouraient dans cette pestilence et de rares sagittaires retombaient, languides, parmi les écailles vertes du gour immobile. Des insectes squameux grouillaient, emmêlés dans une bave gluante. Et, produites par la décomposition des végétaux et de la matière, des taches d'huile formant des images d'animaux fabuleux nageaient sur cet affreux miroir.

— Voyez-vous ? là ! disait un paysan aux gendarmes. Le train d'une voiture qui a versé... Tenez ! le sabot d'un cheval... Ça y va tout droit !

On explora les bords avec de longues perches, on jeta des cordes armées de crocs. La vase ainsi remuée souleva un fourmillement de bêtes hideuses, des tas gluants d'insectes et d'embryons, provoqua des bouillonnements, des bulles grosses comme des œufs qui montèrent, crevèrent, laissant à la surface une écume safranée.

— Il est là, pourtant ! dit quelqu'un.

Un cri de surprise et d'épouvante s'échappa soudain de toutes les poitrines. Un homme venait de se jeter dans le gour ! Il disparut un instant parmi les herbes, puis on le vit prendre pied, monter sur un obstacle et se tenir presque complètement hors de l'eau. Après avoir fureté dans la vase pendant quelques minutes, il regagna la rive, traînant derrière lui un pesant fardeau...

Epuisé, grelottant, couvert d'une boue putride, méconnaissable, il déposa une masse informe, rigide, sur la berge, puis disparut...

Un frisson d'horreur parcourut l'assistance. Cette épave

enveloppée d'un limon verdâtre, c'était Louis Chaput ! Lafaix entraîna le vieux fermier des Fragnes qui chancelait, claquait des dents et, les prunelles dilatées, cherchait à reconnaître les traits de son gars dans cette face violacée après laquelle s'attachaient des sangsues, cette bouche, ces yeux, deux trous où grouillaient des bêtes jaunâtres, oblongues, velues et biscornues.

— Sainte Vierge ! ayez pitié de nous ! clamaient les femmes, reprenant le chemin de Trécy.

Elles se signaient devant les croix, dévidaient leurs chapelets aux carrefours et chuchotaient :

— C'est le fadet qui l'a fougalé !

Ah ! le fadet, l'âme en peine qui rôde les nuits d'hiver par la brande ! Malheur à celui qui le rencontre dans ses nocturnes pérégrinations ! Il jaillit des tourbières et s'élance à la poursuite du voyageur. Si ce dernier s'arrête, il s'arrête avec lui ; s'il marche, s'il court, il marche, il court aussi. Il l'égare, l'affole jusqu'à ce qu'il l'ait précipité dans le gour.

— Non ! murmura un paysan, ça n'est pas le fadet ! Le courandier, à ce qu'on dit, aurait fait le coup !

Et devant les gendarmes on bégayait le nom de François Cabat comme celui d'un assassin.

— Allons ! fit le brigadier de méchante humeur, on n'entend parler que de Trécy et de ses sorciers. Si vous êtes assez bêtes pour croire ce qu'ils vous font avaler, tant pis pour vous ! On ouvrira une enquête... D'abord y en a-t-il qui aient vu quelque chose ? Et puis on peut jeter un homme dans un étang ; mais un cheval et une voiture ?...

Tous baissèrent la tête et s'esquivèrent sournoisement.

— La catastrophe s'explique, continua le brigadier : le cheval de Louis Chaput a pris le mors aux dents et, au lieu de suivre la route, il a enfilé le chemin plat qui mène aux brandes ! Si au lieu de crier que le diable est là-dessous, vous assainissiez vos terrains, ça vaudrait bougrement mieux. D'ailleurs on va faire un rapport détaillé à ce sujet pour obtenir de l'Etat le dessèchement de ces marécages qui empestent la vallée d'Arveuse !

— Voilà comment ils expliquent ça, les gendarmes ! murmurait Pailloux ; mais c'est bien le courandier qui l'a fait noyer, allez, tout comme c'est lui qui l'a repêché.

— Lui ?

— Oui, c'était lui ! j'en jure sur mon baptême !

Les femmes et toute la marmaille affolée se hâtèrent vers leurs demeures.

Peu à peu les voix s'éteignirent, les flambeaux disparurent. Il n'y eut bientôt plus que le vent pour gémir dans la nuit.

Rose, qui était restée à la ferme, vit passer les gendarmes et le funèbre convoi à la lueur des lanternes. Les plaintes étouffées de Chaput et le pas cadencé des paysans qui suivaient ajoutaient leur note lugubre à l'horreur de ce tableau qui ressemblait, dans la nuit verte de décembre, à une procession de fantômes.

— A présent, ma fille, dit Lafaix en entrant, ça va être à notre tour !

Rose, à peine couchée, eut des cauchemars affreux. Elle accourut presque nue, échevelée, vers son père, en criant :

— Des bêtes sont autour de mon lit. Elles poussent des gémissements qui me déchirent les oreilles ; elles se

vautrent sur moi ; elles me mordent les seins ; elles me font respirer leur souffle empoisonné ; elles m'inondent de leur bave... Père, défends-moi !...

Lafaix se leva, la rassura de son mieux, et ils restèrent jusqu'à l'aube assis devant le feu.

XV

Le mercredi, on enterra Louis Chaput. Le cortège partit des Fragnes à neuf heures afin d'être à l'église pour dix heures et demie. Le domestique des Chaput avait préparé une paire de bœufs, Framboisie et Mouton, les plus beaux de l'étable. On avait hissé le cercueil sur le chariot à ridelles et tout le monde avait suivi dans un silence pénible, entrecoupé des gémissements de la fermière.

Les gens de Trécy, vêtus de leur livrée de drap noir des jours de deuil, attendaient sur la place. Ils se découvrirent à l'arrivée du cortège qui avançait lentement, conduit par le chartillon Mignard qui piquait les bœufs. Les bancs de l'église se trouvaient déjà garnis lorsque le corps franchit le portail. Les Chaput se faisaient estimer et la fin tragique de leur garçon avait avivé les sympathies. Beaucoup d'éleveurs et de cultivateurs des environs étaient venus avec leurs femmes. La nef, les deux côtés, jusqu'à l'abside, étaient bondés d'une foule en capiches et en blouses qui larmoyait au chant monotone du *Dies iræ*.

Après l'absoute, le cercueil, porté à bras par des paysans se relayant tous les cent mètres, suivit les rues tortueuses du village jusqu'au petit cimetière parsemé d'humbles croix de laboureurs. On ne se souvenait pas à Trécy avoir vu pareille assistance et aussi impressionnée !

Chaput, tout courbé, la face grimaçante et ridée, roulait des yeux effarés et soutenait sa femme par le bras. Tous deux restaient devant la fosse que le curé venait de bénir, ne pouvant se décider à la quitter.

— Hélla ! mon pauvre garçon ! gémissait la fermière. Je ne te verrai donc plus, ma chère compagnie ! C'est fini, ben fini ! Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est-il des malheurs ! Hélla ! mon pauvre garçon !

Il fallut l'emmener. Alors il se fit une légère bousculade dans la foule qui se portait vers la tombe. Chacun semblait pressé de jeter de l'eau bénite sur cette bière qui reluisait au fond du trou. On s'arrachait la branche de buis, on esquissait un signe de croix dans le vide et puis on s'en allait par groupes de trois ou quatre, en parlant du défunt, de l'horrible accident, de la douleur des Chaput.

— Ah ! c'est un grand malheur ! Voilà des gens dans la désolation pour le restant de leur vie, disait-on.

— Il paraît, murmura Cholet, qu'ils vont mettre leur bien en vente pour se retirer à Saint-Laurent chez leur beau-frère. Le père Chaput m'a dit que si sa femme demeurait là plus longtemps, elle en perdrait la tête. La fièvre ne la quitte pas. Elle parle jour et nuit à son gars, comme s'il était encore là pour l'entendre.

— Une femme si groussière, dit Bartichon, il n'en reste quasiment plus !

— Croyez-vous que ça se vendra cher, les Fragnes ? demanda Prouteau.

— Dame ! c'est de la terre de rapport, et les Chaput l'ont joliment améliorée depuis qu'ils sont dedans.

— Il y en a un fameux morceau, ajouta Pailloux, avec un bon cheptel et des bâtiments presque neufs...

— C'est toujours pas pour vos fins becs ! grogna Décloux. Voilà longtemps que le baron guigne ça ! C'est une excellente remise à gibier et ça joute la propriété de Feulardes.

— Il n'en a jamais assez, ce bon dieu-là ! s'écria Champagnat. Bientôt le pays lui appartiendra en entier, ma parole ! Et, comme dit Pâtureau, nous redeviendrons les serfs du moyen âge !

— Ma foi ! qu'il prenne donc tout pendant qu'il y est, fit la Grite, dans le groupe des femmes qui venaient par derrière. Ça ne me fera rien de quitter Trécy. Ça devient pas vivable, avec ceux sorciers !

— Vous riez, vous là, le gros marchand ! dit la Michaude. On voit ben que vous n'êtes pas de Trécy... Demandez à Berthaudon, le maire, à Lafaix, de Beurré, et aux autres...

Chacun parlait, à la fois, de la nuit terrible où Louis Chaput fut repêché, de cette fin mystérieuse, des sorciers, des esprits, des loups-garous, des farfadets.

Mais un silence respectueux se fit soudain. Deux ombres lamentables, les Chaput, regagnaient le village, à pas chancelants, derrière le chariot vide...

Le domaine des Fragnes fut vendu au baron de Villemont. Les Chaput quittèrent le pays. Ce fut une grosse peine pour Lafaix qui leur témoignait une vive amitié. Le bonhomme n'allait plus au cabaret depuis que sa fille paraissait dégagée de l'influence néfaste du berger. Il revenait même à la vie des champs, s'occupait de son cheptel, était plus loquace et un tantinet moins morose. Sa fille, au contraire, ne parlait plus à personne. Indolente, négligée, elle vaquait aux soins indispensables du ménage, mais parfois d'étranges pâleurs envahissaient son visage et elle venait s'appuyer au seuil de la porte, les yeux fixes devant elle, comme si, dans la brume violacée des horizons, elle apercevait quelque chose de terrible !

XVI

En descendant au village, la Cabat avait appris le malheur qui était arrivé aux Chaput. Lorsqu'elle revint à la tour, elle trouva François occupé à rassembler ses hardes dans un grand mouchoir à carreaux bleus.

— Je crois que tu as raison, dit-elle, nous ferons bien de partir. Ces gueux de paysans finiront par nous attirer des démêlés avec les gendarmes... Ne veulent-ils pas nous mettre sur le dos, à présent, la disparition de Louis Chaput ?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là ?

demanda François, attachant une paire de gros souliers ferrés au bout d'un lourd bâton de chêne.

— Il paraît qu'il est parti de la ferme des Fragnes pour se rendre à la messe de minuit, dans un cabriolet attelé d'un cheval ombrageux et depuis... on ne l'a pas revu... Si nous restons ici, on nous accusera de l'avoir tué pour le dévaliser. Ça, c'est aussi sûr !...

François devint subitement pâle et balbutia :

— Tu dis qu'il était en cabriolet... à minuit?... Seul ?

— C'est ce qu'on raconte.

— Un cheval noir, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois !

— Ah ! malheureux ! malheureux que je suis ! La fatalité mauvaise me poursuit ! Elle fait de moi l'instrument de sa rage aveugle et je collabore à ses affreuses machinations... Je suis l'inconscient criminel qui voit se dresser la haine et la suspicion partout où il croit avoir semé la bonté !

— Calme-toi, François ! François, tu deviens fou !

— Comprends donc ! J'étais là, moi, comme un fantôme, sur la route, à minuit. J'ai fait peur au cheval... Je l'ai vu ! oui, je l'ai vu filer, disparaître dans un tourbillon de neige, comme emporté par un vent furieux !... Où sont-ils ?... Dans une rivière?... au fond d'un ravin ? Le malheureux se traîne peut-être à cette heure dans quelque tourbière !... Il appelle, les membres fracassés, sanglants... Ah ! misérable, misérable que je suis !

Avant que la Cabat ait pu le retenir, il s'élançait dehors. Il courut à travers champs, rôda autour des fondrières et des fossés, erra dans les petits sentiers à chèvres, loin des

maisons, changea vingt fois de direction, traversa prés, bois et cultures, courut de l'orient au couchant, interrogea la nature, pleura de ne pouvoir lui faire dire ce qu'elle seule devait savoir.

La nuit le surprit au milieu d'une brande. Il vit la danse fantastique des lanternes s'approcher du gour, s'arrêter... C'était là ! Et il avait retiré le corps du malheureux Chaput...

A son retour, la Cabat poussa un cri d'effroi en le voyant boueux, transi, livide. Elle alluma un grand feu de branches mortes et de bruyères sèches, arracha ses vêtements qui plaquaient sur son corps glacé et lui fit revêtir son ancienne défroque de chemineau.

— Ah ! dit-elle avec amertume, tu es toujours prêt à te dévouer pour cette clique de paysans !

Mais il fit un geste, la priant de l'épargner.

La nuit, il eut la fièvre. Il appelait Rose, chantait la chanson des routes, apprise au fil des durs chemins, demandait à boire, à boire pour égayer son cœur ! Il était inondé de sueur et frissonnait de tous ses membres.

Enfin, vers le matin, il s'assoupit. Sa mère en profita pour prendre quelque repos. Mais, tout à coup, elle sursauta. François venait de se lever et, les yeux brillants, gesticulait :

— L'heure vient de sonner, disait-il, pour la fraternité des peuples, l'égalité des hommes. L'heure attendue où la terre produira pour tout le monde ; l'aube nouvelle que n'assombrira plus la misère rejetée dans une nuit éternelle...

A force de larmes et de prières, la Cabat réussit à le calmer. Il cessa ses discours et se laissa mettre au lit. Pendant quinze jours, il fut entre la vie et la mort. Sa mère le veillait, infatigable et douce, entretenait le feu, préparait des tisanes avec des plantes aromatiques qu'elle avait cueillies dans les champs et dans la forêt. Elle ne le quittait que pour aller ramasser du bois et courir le village en quête d'un morceau de pain et de la ration habituelle.

Lorsqu'on apprit à Trécy la maladie du courandier, chacun s'en réjouit secrètement. Pouvait-on prendre en pitié une engeance qui avait déjà causé tant de malheurs dans le pays ? Ah ! il était bien temps que le ciel s'en mêlât et les châtiât comme ils le méritaient.

La Cabat, voyant les portes closes, se servait elle-même dans les laiteries et les poulaillers. Aussi, quand elle remontait la côte, son sac chargé sur l'épaule, bien des gens regrettaient de n'être pas allés lui ouvrir. Tous étaient d'avis qu'il fallait la dénoncer aux gendarmes; mais personne ne voulait en prendre la responsabilité. Un dimanche pourtant, à la sortie de l'église, on osa la montrer du doigt et la traiter de voleuse ; mais elle les regarda avec des yeux si étranges, si terribles, qu'ils s'écartèrent sur son passage et détournèrent la tête, de peur d'être reconnus et d'essuyer sa colère. Plusieurs dirent même que, rien qu'aux flammes de ses prunelles, on voyait qu'elle préparait tous les maux qui s'abattirent bientôt sur leurs régions agricoles.

Grâce au dévouement de sa mère, François revint un peu à la vie. Il se traînait d'une muraille à l'autre, appuyé sur un bâton, forcé par instants de s'arrêter, suffoqué par la

toux, une petite toux sèche, aiguë et persistante qui le minait lentement. La Cabat regardait à la dérobée son visage pâle aux pommettes rouges, ses yeux vitreux, cerclés de bistre, ses longues mains diaphanes, et elle redoutait de ne l'avoir arraché à la mort que pour mieux le voir se consumer. Elle se dévouait, sans se plaindre de la fatigue qui la ployait en deux, heureuse si elle eût pu lui donner les dernières forces de sa vieille vie.

Après la neige et les pluies abondantes qui firent sortir des marécages des miasmes pestilentiels, le temps, bien que chargé de brouillard, devenait plus doux. Les travaux reprenaient dans les champs. On semait les féverolles, l'œillette et le ray-grass ; on faisait des roulages de cendre et de chaux dans les prairies ; la terre et le paysan commençaient à sortir de leur engourdissement. Ce n'était pas encore l'éveil, mais on sentait que la nature s'y préparait, bien que frileuse encore sous un ciel plus clément.

Un jour, les cultivateurs de la vallée d'Arveuse jetèrent un cri d'alarme et les bras qui lançaient la semence retombèrent anéantis.

Ce fut le père Prouteau, de la Chapelarde, qui s'aperçut, le premier, de l'épidémie qui devait foudroyer le bétail en quelques semaines. Ses bœufs, un matin, restèrent couchés sur la litière et refusèrent leur nourriture habituelle. Pailloux, le maréchal, appelé aussitôt, opéra des saignées, bouchonna les bœufs avec de la paille humectée de vinaigre ; mais le mal ne faisait que s'aggraver et déjà d'autres fermes réclamaient ses soins. Il se déclara impuissant pour

enrayer cette sorte de peste qui gagna bientôt toute la région et décima les troupeaux.

Les laboureurs découragés laissaient tout à l'abandon. Quelques-uns essayèrent de lutter contre le fléau. Ils lavèrent au vitriol les auges, les râteliers, nettoyèrent, désinfectèrent le sol, éloignèrent les animaux les moins atteints, firent brûler les litières ; mais ils se rebutèrent à leur tour, et des étables où les troupeaux étaient empilés, sortit une odeur putride qu'exhalaient avec une toux rauque les bêtes agonisantes.

Alors on vit, dans la campagne, déambuler des chariots remplis d'animaux épuisés, les yeux éteints, les naseaux sécrétant un sang noirâtre, la langue pendante et chargée de limon. Les gens des fermes suivaient ces tristes convois jusqu'au coin isolé d'une brande où l'on avait creusé la fosse qui devait recevoir le bétail, la richesse, l'espoir du laboureur. Il y en avait qui se découvraient devant leurs bœufs efflanqués et qui pleuraient en songeant aux jours heureux où ils labouraient la terre et ramenaient la moisson dans les granges. D'autres, n'ayant pas la force de leur donner le coup de grâce, les précipitaient encore vivants dans la tourbe... et des beuglements affreux sortaient de ces fosses jusqu'à ce qu'on les eût comblées. Des bûchers s'élevaient à côté où l'on brûlait des auges, des harnais, des râteliers ; la flamme crépitait en montant vers le ciel, sous les yeux mornes des sacrificateurs.

Les paysans se réunissaient ensuite pour se lamenter sur cette calamité, et leurs poings se tendaient vers la tour maudite d'où était parti le mauvais sort qui apportait la

ruine et le deuil au village. Les haines grandissaient et la Cabat voyait de jour en jour décroître son prestige redoutable. Elle prononça devant eux des paroles magiques pour faire cesser le fléau ; elle leur enseigna des remèdes ; mais ils n'écoutaient plus que la voix sinistre qui grondait en eux ; ils n'aspiraient plus qu'à se venger sur quelque créature vivante de tous les maux qu'ils enduraient. La crainte du diable et des esprits semblait les avoir abandonnés depuis qu'ils n'avaient plus rien à perdre que leur propre existence dont ils eussent fait le sacrifice sans regrets.

Une autre préoccupation empêchait la Cabat de s'arrêter aux colères qui s'amassaient autour d'elle. François crachait le sang. Elle ne se faisait pas d'illusions sur son état et elle s'attendait à le voir partir avec les premières brises du printemps, non plus sur la grande route de misère, mais pour le chemin de l'Eternité.

Lorsque le soleil filtrait à travers les crevasses de la tour, François allait promener sa tristesse dans les bois sans couleurs et sans chansons. Il marchait à pas lents sur la mousse et les feuilles mortes, atteignait la lisière et restait là derrière un enchevêtrement de ronces, d'arbustes et de viornes, perdu dans ses rêveries et ses contemplations. De cet endroit, on dominait le village, la croix du clocher et çà et là des domaines dans la brune étendue des labours. François se rappelait sa vie heureuse de berger, quand il partait aux champs, le matin, avec son chien et ses moutons, à la recherche de solitudes nouvelles, dans une nature généreuse et divinement parée. Mais un souvenir plus vif surgissait de ce passé d'hier : Rose ! Et il regardait les toits

rouges de la ferme où son cœur était resté tout entier ; et il s'imaginait la belle promenant sa mélancolie sous les pommiers défeuillés, ou se grisant d'amour dans un coin d'étable avec quelque robuste campagnard.

Lorsqu'il aperçut au fond des brandes les hautes colonnes de flamme et de fumée des bûchers qu'on allumait, lorsqu'il entendit les gémissements lugubres des troupeaux, il comprit qu'il se passait chez les paysans quelque chose d'extraordinaire, et il en éprouva une grande amertume ; car il savait bien qu'on le rendrait encore responsable avec sa mère de cette nouvelle calamité. Les colères grondaient à leurs pieds, comme les eaux d'un torrent furieux prêt à se déchaîner et à tout bouleverser sur son passage.

XVII

Le fléau, après avoir décimé les étables, s'éloigna faute d'aliments. Les troupeaux étaient clairsemés dans les prés. Des brebis traînaient à leurs mamelles taries des agnelets sans vie ; des vaches maigres, des taureaux indolents meuglaient lamentablement.

Février enveloppait les choses dans ses voiles de deuil ; les ramiers se taisaient, les autres oiseaux respectaient ce silence, et, à l'heure poétique où tout s'éveille et tout chante, on n'entendait plus que le sanglot des sources.

Des cultivateurs avaient perdu leur cheptel en entier. Les

maisons ne résonnaient plus de joyeux refrains, d'éclats de rire, du heurt sonore de l'outil. Mais ce premier abattement passé, le paysan retrouva son courage et l'avenir s'éclaira de nouveaux espoirs. Avec cette ténacité propre à l'homme de la terre, il reprit ses travaux interrompus et jeta encore au vent des semences et des chansons. Quelques-uns se firent accorder un peu de crédit pour reconstituer leurs fermes et l'arrêté cessa qui leur interdisait de conduire leurs bêtes sur les champs de foire voisins.

Ce fut sous ces auspices plus heureux que s'annonça la Fête du Vendredi-Blanc.

Les bergères étaient toutes accourues aux premiers tintements des cloches de Trécy. Vêtues de blanc, elles portaient de petites croix enrubannées pour les faire bénir. Elles en avaient des brassées, de ces petites croix destinées à préserver leurs bêtes de la maladie ; elles voulaient en mettre partout, à toutes les portes, à toutes les fenêtres des étables, dans tous les champs, dans toutes les venelles : Comme cela, pensaient-elles dans leur foi naïve, on arrivera bien à chasser des domaines ce mauvais génie qui empoisonne les troupeaux !

Ce fut une véritable manifestation. Le village entier avait assisté à la messe et des cierges brûlaient encore devant la statue de la Vierge. La foule suivait la bannière des *Enfants de Marie* en chantant des cantiques. Elle s'égrena dans la campagne comme un vaste chapelet, et tandis qu'elle se prosternait, le curé, embrassant l'horizon d'un geste qui comprenait tous les biens de ses fidèles dans la même bénédiction, esquissa avec une branche de buis un grand signe

de croix. Et les petites coiffes blanches des paysannes restèrent longtemps penchées vers la terre...

Lorsque la procession revint sur la place de l'Eglise, Patureau, Champagnat, Lafranchise et quelques autres, réunis sous le portail de Pailloux, haussèrent les épaules et gouaillèrent cet étalage de *bondieuserie.*

La foule, indifférente à ces rodomontades, suivit les robes blanches des bergères qui tournoyèrent bientôt comme des ailes. Dérimé, le cornemuseux, du haut des marches de l'église, leur sonnait un air de ronde des plus entraînants. Elles chantaient, viraient, se baissaient, se *bijaient,* et c'était charmant de les voir ainsi prendre leurs ébats :

Dansez, petites bergères,
Voici le Vendredi-Blanc.
Tournez, fillettes légères,
Dansez, faites pas semblant.
Sautez donc, les belles,
Entrez dans le rond ;
Bijez les pucelles,
You ! qui vous plairont.
You !

Puis les cloches se mirent à sonner éperdument le carillon des grandes fêtes ; le carillon qui trouble l'âme du paysan et courbe son front vers la terre ; le carillon qui monte vers le ciel dans l'envolée de la Prière.

Rose, malgré les instances de son père, n'avait pas voulu se rendre à la fête.

Un ardent désir de vengeance la hantait jour et nuit. Sa

chair maintenant calmée, son esprit inquiet tenait en haleine la haine des paysans. Durant le fléau qui décima les étables, elle alimentait les bûchers et les colères, colportait de chaumière en chaumière ses mensonges et ses lamentations.

Mais elle voulait autre chose que des poings tendus sournoisement et des malédictions sans effet ; il lui fallait l'acte farouche qui supprime et qui venge !

— Les autres années, tu allais bien à la fête, disait Lafaix.

— Oui, mon père, mais ça ne me sourit pas aujourd'hui !

— Tu n'auras pas de baguettes bénies...

— Les autres m'en donneront.

— Ça n'est plus la même chose, petite ! Chacun fait bénir pour son compte. Allons, vas-y, va, ma fille ! Il ne nous reste plus qu'une couple de bœufs et quatre moutons qui tombent en *chetiveté*. Tu exposeras tant de misère à la bonne Vierge qu'elle nous prendra peut-être en pitié ! Et puis, toi qui étais la reine de la fête, autrefois ! Allons, vas-y, va ! Ecoute les cloches ! Les entends-tu ? Cours faire bénir nos baguettes, ma fille. Tiens, je t'en ai arrangé une douzaine avec de jolis rubans.

— Mais... je ne suis pas habillée de blanc !

— Bast ! passe une coiffe et un tablier propres. On sait bien que nous vivons dans la désolation, chez nous.

Rose, appuyée contre la *maie,* tenait son regard obstinément fixé sur les carreaux.

— J'aime mieux vous le dire... balbutia-t-elle. Je suis malade.

— Ah ! s'écria Lafaix. On n'a point de chance ! Allons ! va là-bas, ça te changera les idées.

— Mon pére...

— Ecoute les cloches ! Elles sonnent encore ! C'est le dernier carillon...

— Mon père...

— Quoi ? qu'est-ce que tu veux ? Dis-moi ça, *chetiote !*

Et, comme au temps heureux, lorsqu'il revenait des champs, le soir, il la prit sur ses genoux ; mais elle se cacha le visage derrière son épaule et le mensonge lui monta aux lèvres.

— Voyons ! voyons ! murmura Lafaix. Dis-moi ce que tu as ? Je t'ai peut-être fait de la peine sans le vouloir. Parle ! Conte-moi ça dans le tuyau de l'oreille.

— Non.., je ne peux pas..., je ne peux pas vous le dire !

Il lui flattait la tête de ses mains calleuses, baisait ses cheveux, la pressait doucement contre lui.

Alors lâchement, elle balbutia un mot qui perça comme un dard venimeux le cœur du vieux Lafaix.

— Hein ? tu dis ? Répète ! Voyons, parle ! Ne crains rien !

Il n'était pas besoin de cette dernière assurance pour que Rose continuât jusqu'au bout son infernale comédie.

— Pardon, mon père ! murmura-t-elle, se jetant aux genoux du fermier.

Il ne s'était pas trompé ! Il l'avait bien entendu, ce mot effroyable qui lui déchirait les entrailles... Enceinte ! Elle était enceinte, sa chetiote, sa fille qu'il avait adorée, pure comme la fleur d'aube qui referme ses pétales au contact du papillon ou de la brise, sa fille, pure comme la rosée du ciel... Enceinte !

Il resta un instant suffoqué. Un frisson le parcourut de la tête aux pieds ; puis, saisissant Rose par le bras et la relevant fou de rage :

— Je parie que c'est de lui ! cria-t-il... de lui... du courandier, du sorcier ? Allons, parle ! mais parle donc !

— Oui... du courandier...

Mais comme si elle eût enfin compris son iniquité, toute l'horreur de son hypocrisie, elle cherchait un moyen maintenant pour se rétracter. Les yeux hagards de son père lui faisaient peur... Lafaix se dirigea d'un pas chancelant, le visage sinistre, vers un coin de muraille où était accroché un vieux fusil de chasse. Tandis qu'il s'en emparait, Rose s'était élancée vers lui.

— Arrêtez, père ! qu'allez-vous faire ? Non ! ça n'est pas vrai ! Je vous ai menti odieusement. Il n'est pas coupable, je le jure sur mon baptême ! Père ! j'ai menti ! je suis folle ! J'ai inventé cela parce que j'étais jalouse... parce que je l'aimais... parce qu'il m'avait repoussée... parce que... je ne sais plus... Mais vous voyez bien que ça n'est pas vrai !... Oh ! j'ai menti, menti !

Elle se traînait à ses genoux, l'implorait de ses grands yeux de souffrance et de fièvre, les cheveux dénoués, le corps tendu de douleur...

Lafaix la repoussa et partit sans dire un mot, la laissant évanouie sur le carreau.

Les rondes venaient de finir. La gaieté s'était envolée avec les derniers carillons ; un bourdonnement planait encore sur la fin mélancolique de ce jour de fête. La foule

se dispersait lentement, regagnait les chaumières. Tout à coup, elle s'arrêta, frappée d'étonnement. Lafaix venait de déboucher sur la place de l'Eglise, effaré, un fusil à la main.

— Pauvre cher homme ! Il devient fou ! murmurèrent de bonnes âmes. Pailloux voulut blaguer :

— Dites donc, vieux, la chasse n'est pas ouverte !

On le fit taire ; on ne voulait pas laisser insulter cette douleur qui passait.

— Où donc allez-vous comme ça, père Lafaix ? demandait-on.

Le fermier les regarda fixement et dit d'une voix sourde :

— Je vais tuer la bête, là-bas, dans sa tour ! la bête mauvaise qui a empoisonné mes bœufs, ravagé mon butin, déshonoré ma fille !

— Déshonoré sa fille ! clama la foule. C'est-il possible ! Il n'a plus sa tête à lui, le pauvre cher homme !

— Laissez-moi passer ! cria Lafaix impatienté. Oui, ma fille est enceinte du sorcier, du gars à la Cabat. Allons, ôtez-vous de là !

— Prends garde ! dit Prouteau.

— Fais pas ça, cousin ! suppliait le père Guillammier.

— T'irais au bagne ! murmura Cholet.

— Foutez-moi la paix ! hurla le fermier. Vous êtes des lâches, vous autres !

Il se fraya un passage à travers le cercle pressé des paysans que sa folie semblait gagner peu à peu. Quelques-uns brandissaient les poings, d'autres encourageaient le fermier dans son œuvre de vengeance et bientôt les colères anciennes se réveillèrent et s'enflammèrent comme un baril

de poudre. Lafaix, du pas tranquille d'un laboureur qui se rend au travail, s'acheminait vers la tour. Cependant, derrière lui, des paysans armés de bâtons, de fourches, de faux et de fusils, des femmes vociférant, des enfants pleurant, marchaient, révoltés contre la domination des sorciers.

XVIII

La Cabat était une habile rebouteuse et savait guérir les écrouelles ; mais elle possédait surtout une connaissance merveilleuse des plantes. Un chemineau à qui elle avait donné l'hospitalité dans sa tour lui avait laissé un livre qui traitait des propriétés mystérieuses de chacune des herbes qui croissent dans les champs et dans les bois. Elle employait les scabieuses, les bourraches et les germandrées pour provoquer la sueur ; elle connaissait les effets astringents de l'ortie, de l'argentine et des feuilles de pervenche ; la saveur, la douceur des violettes et des mauves, des mille-pertuis et des camomilles. Aussi, à la saison où s'épanouissent toutes ces fleurs, où s'évaporent leurs parfums dans la tiédeur des jours bleus d'été, on la voyait rôder le long des haies et des sentiers, dans les bois, sous l'enchevêtrement des branches, au milieu des prés, au bord des fontaines. Elle revenait chargée de racines, de feuilles et de fleurs, qu'elle triait avec soin et liait par paquets pour les suspendre aux rocailles de la tour.

— Voilà de quoi vous guérir, disait-elle parfois aux malades du village en leur apportant des plantes.

— *C'est d'la poison !* murmuraient derrière elle les gens ignares et méfiants. Et i's jetaient au feu les herbes maudites.

Acharnée dans son dévouement, elle rusait toujours afin d'obtenir des douceurs pour son fils. Un jour, on la vit suer, souffler, crier après sa vieille carcasse en poussant devant elle un baril de piquette que la veuve Barret lui avait donné. Avec cela, elle préparait des vins aromatiques de serpolet, de lavande, d'hysope et de thym. C'était un parfum toujours nouveau qui était agréable au moribond.

— Tiens, dit-elle, avale-moi ce vin chaud. J'y ai mis une pointe de cette marjolaine qui te plaît tant.

François prit le gobelet entre ses doigts amaigris, s'assit sur un escabeau et but à petites gorgées.

— Pauvre vieille ! soupira-t-il avec un triste sourire, je n'en boirai plus bien longtemps, du vin à la marjolaine !

— Es-tu cruel ! mon François, de me désoler toujours avec tes pensées de l'autre monde ! Allons, bois !

— On croirait avaler des rayons de soleil... C'est curieux, ma mère, j'ai un pressentiment. Il me semble que c'est la dernière fois ! Bast ! à quoi suis-je bon en ce monde ?...

Et, posant son gobelet près de lui, il passa fébrilement la main sur ses yeux comme pour en chasser une obsédante vision. Son visage, très calme un instant auparavant, prit soudain une expression d'angoisse indéfinissable. Sa pâleur s'accentua, ses mains devinrent plus tremblantes, ses yeux s'agrandirent.

— Qu'as-tu ? s'écria la Cabat se précipitant vers lui.

— Rien... Mais écoute ! dehors... sur la route...

La Cabat courut à la porte.

— Je n'entends rien, dit-elle.

Et doucement elle lui présenta à boire.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce qui se passe sur la route ? Ton vin va être froid.

— Ecoute !...

— Calme-toi, mon François !

— C'est la rumeur d'une foule en marche !

— La fièvre te reprend... Couche-toi, veux-tu ?

— J'entends... j'entends... des cris... des clameurs !

La Cabat prêta l'oreille.

— Il a raison, pourtant ! murmura-t-elle.

Elle gagna la porte et, l'ayant entre-bâillée, elle passa la tête au dehors.

— Les paysans ! fit-elle d'une voix sourde. Malédiction ! Les moutons sont devenus enragés ! Ils viennent par ici !... On dirait une moisson de faux et de fusils qui s'avance ! Lafaix est à leur tête !... Ah ! c'est à nous qu'ils en veulent... François ! fuyons !...

— Il n'est plus temps, ma mère, soupira le courandier qui s'était avancé. Embrassons-nous une dernière fois !

Le soleil allait disparaître. La tour et la cime des chênes se découpaient sur l'horizon rouge. Dans ce décor de légende se mouvait une troupe de forcenés gesticulant, hurlant :

— Mort aux sorciers !

Mais sur le talus, la Cabat avait surgi, écumante, échevelée, hargneuse, prête à s'élancer, comme une lionne qui fait face aux chasseurs pour défendre son antre.

— Malheur à celui qui approche ! cria-t-elle.

— A mort, la Cabat ! à mort, la sorcière !

De ses longs doigts crochus, elle les désignait à tour de rôle :

— Toi, la Grite, tu accoucheras d'un monstre à tête de crapaud. Toi, Décloux, les vers te mangeront la face avant que tu aies rendu le souffle... Jeanne Percher, on t'entendra aboyer la nuit comme une chienne enragée ; une salive gluante te sortira de la bouche et de tes jolies dents tu déchireras tes propres enfants... Toi, la Michaude, tu te réveilleras dans ta bière...

— A mort ! à mort !

— L'incendie est au village... Votre marmaille brûle... Dérimé, ta faux va t'ouvrir le crâne...

Ils reculèrent épouvantés. La Superstition était dressée devant eux et maîtrisait encore la raison de ses esclaves. La peur commençait à les agiter. Leurs cris s'arrêtèrent un instant dans leurs gosiers.

— Toi, Lafaix....

Soudain, un coup de feu retentit et la Cabat, dans un dernier geste de malédiction, s'affaissa, le cœur transpercé d'une balle.

Alors, du fond de la tour, on vit s'avancer un homme, un fantôme plutôt, un spectre aux yeux creux, la face livide, la barbe toute blanche et limoneuse, un être de douleur au corps maigre et flottant dans ses loques et d'où

la vie semblait déjà s'être envolée. Il marchait gravement d'un pas d'automate et s'arrêta devant le cadavre de la vieille femme.

Les prunelles incendiées des feux du couchant, l'esprit perdu dans quelque rêve très lointain, il attendit dans une immobilité de statue.

Affolés par cette apparition, la plupart des paysans s'enfuirent dans la direction du village.

— Si ma mort doit assurer la tranquillité à vos esprits, dit François d'une voix brisée, prenez aussi ma vie.

Un nuage de poussière s'éleva au bas de la côte et l'on entendit un galop de chevaux.

— Lafaix ! cria une voix, sauve-toi ! Voilà les gendarmes !

Les derniers assistants, glacés d'épouvante, coururent se barricader dans leurs demeures.

Mais une seconde détonation retentit aussitôt. Les échos de la forêt en furent ébranlés pendant plusieurs secondes...

Et l'âme de l'apôtre de bonté, du berger amoureux des solitudes, du courandier qui s'enivrait de liberté; l'âme du poète, du poète que Dieu choisit parfois dans les plus infimes milieux afin de le grandir davantage, partit, délivrée de ses maux, pour ce monde de miséricorde et de sagesse vers lequel montent nos prières, se tendent nos espoirs et dont la pensée soutient la conscience des hommes.

— Maintenant, dit Lafaix, on pourra cultiver la terre !

Son fusil sur l'épaule, il descendit tranquillement la côte, comme ce héros de la Fable qui délivra la Grèce des monstres qui la désolaient.

XIX

Lorsque les gendarmes de Saint-Laurent arrivèrent sur la place où s'était déroulé ce drame, ils trouvèrent une paysanne agenouillée dans les herbes sanglantes, qui baisait les lèvres décolorées du courandier.

Sancoins, 1898.

FIN



L'ÉTERNELLE NUIT

A la mémoire de ma sœur
qui fut privée de la douce lumière du jour,
je dédie ces pages de souffrance.

H. L.



« Leurs yeux d'où la divine étincelle est partie, comme s'ils regardaient au loin, restent levés au ciel... » (CH. BAUDELAIRE.)

I

— Eh bien ! grand-père, vous ne causez pas ce matin ? dit Agnès, debout derrière le fauteuil du vieillard, un fauteuil rustique dont elle avait entouré les bras et le dossier de chiffons pour éviter la rudesse du bois aux membres endoloris de l'aïeul.

— Causez-moi donc, grand-père !

Le vieux regardait bouillir du lait sur le feu et, de sa main tremblante, caressait sa longue barbe.

Une odeur âcre, une épaisse fumée se répandirent dans la pièce.

— Grand-père, le lait s'en va !

Le vieux se mit à rire. Agnès quitta le fauteuil et, les bras ballants, la tête légèrement baissée, tâtonnant du pied le sol familier à ses pas, elle alla retirer le pot et versa son

contenu dans une soupière où elle avait coupé quelques morceaux de pain.

— Vous avez voulu m'attraper ; mais vous le serez plus que moi. Il en reste à peine pour tremper votre soupe. Les autres fois, vous me préveniez lorsque le lait allait bouillir...

Le vieux riait toujours, et ce rire nerveux, saccadé, ce rire qu'il lui adressait pour toute réponse, l'attristait, la troublait par son incohérence et sa continuité. Et puis, elle était si étonnée de l'entendre rire, le pauvre vieux d'ordinaire renfrogné au fond de son fauteuil, maugréant contre ses douleurs et les tisons qu'il passait sa vie à remuer, à échafauder avec les pincettes !

— Hi ! hi ! hi ! les images ! ricana l'aïeul, qui fixait de ses yeux gris les chromos vulgaires collés à la muraille.

— Ah ! pauvre grand-père, murmura la jeune fille, joignant les mains dans un geste de pitié et de résignation, le voilà qui rit comme les petits enfants, en regardant les images !

Lentement elle ouvrit la porte du jardin.

Les deux lits en noyer aux couvertures tirées à quatre épingles, l'horloge, l'arche, l'armoire, la table, les chaises, tout le modeste mobilier se mit à reluire sous la blonde clarté du printemps, qui entra dans la chaumière avec des trilles de mésanges perchées sur un poirier à l'entrée de l'enclos.

— Hi ! hi ! hi ! les oiseaux ! balbutia l'aïeul.

Agnès suivit l'étroite allée qui divisait le jardin, l'allée minuscule bordée de fraisiers et de persil.

L'enclos était entouré d'une haie vive assez basse pour

permettre aux regards d'embrasser la plaine presque toujours vide, la terre graveleuse et inculte qui s'étendait jusqu'aux collines de Jussy. A travers la brume, sur la gauche, on apercevait le campanile de Preugne, et sur la droite celui de Valigny.

A côté des légumes que l'aïeul cultivait lorsque les rhumatismes lui laissaient un peu de repos, Agnès avait semé des fleurs. Son bonheur était de les soigner, de les respirer. Elle s'intéressait à elles comme à des amies discrètes, ameublait la terre à leurs pieds, les arrosait à la tombée du soir et passait des heures à se griser de leurs parfums, à s'extasier devant les nouvelles épanouies. Sa robe de drap bleu, ses bandeaux noirs qui encadraient sa face pâle de vierge, lui donnaient l'air d'une fée — la fée de ce coin familier où les petits êtres de la plaine venaient s'ébattre, chanter, créceller, s'aimer.

Elle adorait les fleurs... Avec précaution ses doigts remontaient la tige et arrivaient, légers comme des ailes de papillon, jusqu'au sommet fleuri. Voluptueusement elle se penchait sur les corolles de velours et de satin. Frissonnantes de bonheur, ses mains fureteuses se tendaient aux caresses du soleil qui versait, comme une ambroisie, ses flots d'or dans le calice des glaïeuls et des lys. Mais les couleurs chatoyantes des roses, des œillets, des tulipes, couleurs sans nombre qui éclaboussaient le ton cru des feuillages ou se mariaient aux verdures pâles, elle n'en connaissait pas la richesse, la gamme harmonieuse, l'éblouissante splendeur. Ses paupières closes ne s'ouvraient à ses grands yeux d'opale que pour l'unique et

sombre couleur de la nuit. Toutes les teintes se fondaient en une seule, le noir des tombes, le noir des nuits sans lune et sans étoiles !

C'était un peu la faute du vieux paralytique, si Agnès ne voyait plus. Du moins, on le disait dans le pays.

Valentin Dubois, le père d'Agnès, était tisserand de son métier. Originaire d'Auvergne, il était venu s'établir à Preugne, dans le Cher, et, comme les affaires allaient bien, il avait demandé au bonhomme Antoine Bourdin — un paysan enrichi — la main de sa fille Victoire qu'il aimait. Le tisserand ne réclamant pas de dot, le rustre accepta. Après la guerre, la faillite menaça les commerçants de Preugne. Valentin Dubois lutta plusieurs mois contre elle en désespéré, puis, se sentant perdu, il s'adressa à son beau-père. Le paysan montra les dents :

— Si ton métier ne marche plus, cherches-en un autre ! grommela-t-il. Mettez-vous en condition, ta femme et toi. Quand on n'est pas lâche, on trouve toujours le moyen de gagner sa vie.

Il allait s'éloigner ; mais Dubois le retint :

— Faites-le au moins pour votre fille ou pour l'enfant qui va naître !

— Sans compter, s'écria Bourdin, que vous aviez ben besoin de ça !

Et il jeta sur sa fille un regard si plein de méchanceté et d'insolence que la pauvre femme perdit soudain connaissance. A partir de ce moment, les nuits de Victoire furent hantées de cauchemars affreux. Des yeux de folie et

de feu, des yeux aux prunelles sanguinolentes, dont elle ne pouvait fuir l'obsession cruelle, brillaient tout à coup dans la chambre, s'approchaient de sa couche, l'hypnotisaient.

Elle mit au monde une jolie petite fille dont les yeux étranges et démesurément agrandis semblaient privés de lumière. Le médecin eut beau affirmer que le cas était étranger à la terreur que la mère avait eue lorsqu'elle portait l'enfant, les braves gens du pays ne voulurent voir là que le méfait du mauvais regard que le père Bourdin avait lancé à sa fille.

Alors, il s'opéra chez le vieux paysan une véritable métamorphose. Le remords s'abattit sur son cœur pour l'étreindre chaque fois que son regard — adouci maintenant, — rencontrait le pâle et triste regard de l'enfant qui se fixait sur lui comme un reproche. Il paya les dettes de son gendre et fit une rente à sa fille.

— Le reste, disait-il, servira pour élever la petite.

Agnès distinguait encore autour d'elle le mouvement des êtres, la forme des choses ; elle pouvait en dire le nombre et la couleur ; mais de plus en plus, le brouillard s'épaissit, et vers l'âge de six ans, la nuit descendit, profonde, sur ses yeux.

Le tisserand restait de longues heures les mains inactives devant son métier, ces mains si laborieuses jadis, ce cœur si content et qui chantait toujours :

> Filez, moulins ; glissez, navettes ;
> Tissez le satin, le velours ;
> Faites des robes de toilettes,
> Faites des nids à nos amours...

Hélas ! le temps des chansons était passé et la maison semblait effrayée de ce silence.

Bourdin prit alors une résolution.

— Valentin, dit-il un jour au tisserand, à Paris, il y a des médecins qui s'y connaissent mieux que ceux de nos campagnes. J'ai dans l'idée qu'ils remettront les yeux de la petite. Ça coûtera ce que ça coûtera. J'ai encore assez d'argent pour m'adresser aux plus habiles. Lorsque j'aurai fait cela, ma conscience sera plus tranquille.

Par une claire matinée de novembre, le soleil souriant à leur espoir, le grand-père et l'aveugle partirent pour Paris. Trois jours après, le tisserand recevait une lettre. Les voyageurs étaient arrivés à bon port à la gare d'Orléans. La petite avait bien mangé dans le chemin de fer où ils avaient trouvé du bon monde. Elle ne s'était pas plainte de la fatigue... Ah ! ce sacré Paris, comme il l'avait trouvé changé ! C'est que, depuis le temps qu'il y était venu — autrement dire une trentaine d'années, — on en avait bâti des maisons !... Il ne s'y reconnaissait plus. Enfin, ils s'étaient logés dans un hôtel de la rue Vieille-du-Temple, où le vivre était affreusement cher, mais avec cet avantage qu'ils étaient à deux pas de chez l'oculiste, « loin comme de chez toi à chez le père Bouillet », écrivait-il.

D'autres lettres parvinrent à la chaumière du tisserand ; mais elles n'avaient plus cet enjouement, cette confiance qui régnaient dans la première. Elles étaient brèves, — alléguant les longues heures d'attente à la clinique, le temps qui passe en courses de côté et d'autre, — elles ne parlaient plus d'espoir que pour ne pas trop désespérer les autres.

Le martyre venait de commencer pour Agnès ; mais les douloureuses opérations qu'on lui faisait subir ne lui semblaient rien à côté de son isolement, dans une chambre froide et silencieuse, où ne brillait que la flamme vacillante d'une veilleuse. Elle fut ainsi recluse pendant un mois. Pendant un mois, elle ne vit que la veilleuse qui piquait l'ombre de son point rouge ; puis, un jour, la petite lumière s'éteignit...

Avec elle venait de se consumer la dernière flamme que l'on avait un instant ranimée dans ses yeux.

— Me vois-tu, fillette ? me vois-tu ? lui demanda le vieux Bourdin en tremblant.

— Non, grand-père ! balbutia l'enfant. Je ne vois plus ! Toi, le ciel, les arbres, je ne vois plus rien !

Le vieux paysan, accablé, baissa la tête.

— Encore une secousse comme celle-là, dit-il, et l'on pourra porter ma carcasse en terre. J'aurai fini de payer ma dette !

Puis, loin de cette ville d'enfer, du Paris qui tapage et qui souffre, le seul qu'ils connaissaient, ils reprirent la direction du village.

Oh ! ce retour à Preugne, où Valentin et Victoire attendaient les voyageurs ! Tandis que tous deux, agenouillés devant l'enfant, cherchaient sous le linceul des paupières, dans ces pauvres yeux morts, une étincelle de vie, Bourdin, dans un coin de la pièce, se frappait la poitrine et demandait à Dieu le châtiment de sa faute.

Les jours se succédaient, mornes et toujours pareils. Le tisserand et sa femme s'ingéniaient à égayer les ténèbres de

l'aveugle. Ils lui lisaient des histoires, inventaient des jeux, la promenaient au grand air des champs. Mais plus elle grandissait, moins ils parvenaient à dissiper sa mélancolie. Assise, inoccupée, muette, murée dans sa nuit, elle endormait sa paresse au rythme du métier de son père, seul bruit qui troublât le mutisme de la maison morose.

Le moment de la première communion approchait. Une fièvre mystique s'empara d'elle. Elle vécut un rêve d'au-delà. Sa ferveur exaltée communiquait à son visage une douceur infinie qui détendait ses traits autrefois rigides comme ceux d'une statue. Des voix chantaient en elle, des rayons de bonheur entraient dans son âme, et, durant ces heures d'extase, toute à la splendeur de son rêve divin, elle semblait oublier son infortune. L'aïeul et Victoire, dans le ravissement, la contemplaient.

Seul, Valentin restait avec sa souffrance. Le jour si attendu de la cérémonie, il alla se placer dans le coin le plus reculé de l'église, et les yeux immuablement fixés sur une forme blanche que guidaient d'autres communiantes, il sentit un mal affreux lui envahir le cœur. A l'issue de la messe, lorsqu'il la vit, pâle et transfigurée, dans sa robe virginale et son grand voile qui la faisaient ressembler à une petite mariée, il s'enfuit comme un fou, loin de cette blanche vision dont les bras se tendaient vers lui. Longtemps il enferma sa douleur, mais rien ne put la calmer. Deux mois après, il mourait d'une méningite.

Victoire passait les journées à pleurer au fond du logis, devant le métier du tisserand. Lorsque ses doigts s'égaraient sur la navette abandonnée, elle s'imaginait qu'il allait

revenir, qu'il rôdait dans quelque endroit de la maison ; mais les fils flottants lui rappelaient aussitôt le passage de la Parque impitoyable. Un dernier devoir la rattachait encore à la terre : que deviendrait son aveugle si elle n'était plus là ? Bourdin partageait les craintes de sa fille.

— On ne sait pas qui vit, qui meurt, disait-il sentencieusement. Suppose un instant que nous venions à disparaître tous deux. Voilà donc cette innocente seule au monde, incapable de faire œuvre de ses dix doigts... Pour elle, c'est l'hospice ou la mendicité ! Là-bas, à Paris, on m'a parlé d'une maison où l'on *éduque* spécialement les aveugles. Si tu voulais...

— Oui, on verra... plus tard ! soupirait Victoire.

Mais Bourdin conservait son idée. Il avait inscrit l'adresse sur son calepin : *Institution nationale des Jeunes Aveugles*, 56, *boulevard des Invalides.*

— Ça doit coûter cher, là-dedans, disait-il en remettant ses lunettes dans l'étui. Ma foi, tant pis ! je vendrai ma maison !

Victoire se lamentait, jurait que la mort seule pourrait la séparer de son Agnès.

— Tu préfères donc la savoir à charge aux autres, plutôt que capable de gagner son pain, lui répétait sans cesse Bourdin. Allons, ma fille, résigne-toi ! C'est pour son bien, après tout !

Le curé, les voisines s'en mêlèrent. Chacun donna son avis, la catéchisa, lui fit entendre que son amour maternel tournait à l'égoïsme :

— Puisque le père Bourdin s'offre à payer la pension !

— Ça vous amuse donc de voir une aveugle pelotonnée comme une marmotte en votre logis, occupée à se tourner les pouces ou à se tâter les yeux des journées entières?...

— Ah ! si Valentin vivait, c'est lui qui n'hésiterait pas !

Ces paroles décidèrent enfin la pauvre femme. Avec toutes sortes de ménagements et de détours, elle annonça cette nouvelle à l'enfant. Apathique, la tête basse, assise sur une chaise devant le foyer, rêveuse et jouant avec ses doigts, Agnès ne manifesta ni plaisir ni peine. Elle répondit simplement qu'elle ferait ce que sa mère voudrait.

Bourdin écrivit plusieurs lettres à l'Institution. Il ne pouvait s'entendre sur le prix. Enfin, obligé d'en passer par ce qui était établi, il annonça leur prochaine arrivée.

Victoire s'occupa du trousseau. Elle acheta une malle chez Chaulard, le quincaillier, une belle malle grise de dix francs.

— Tiens, là, dans le fond, disait-elle en guidant la main d'Agnès sur chaque objet qu'elle y mettait ; six chemises en fine toile, la plus fine qu'ait tissée ton pauvre père ! Six pantalons, une douzaine de mouchoirs, quatre paires de bas de laine et quatre de coton. Des jupons. Tu en as deux en piqué et deux en laine pour l'hiver. Une robe à carreaux noirs et blancs, une autre noire pour tous les jours... Dans le compartiment de dessus, tu trouveras tes bonnets et ta robe des dimanches. Quatre tabliers, trois serviettes, tes accessoires de toilette... Est-ce tout ? Mon Dieu ! pourvu que je n'oublie rien. Ah ! des tablettes de chocolat pour tes quatre heures, du sucre, des noix... Je mettrais bien des confitures, mais si elles se débouchaient, elles confondraient

ton linge et tes vêtements. Tu feras bien attention qu'on ne te vole pas ton porte-monnaie ! Il contient deux pièces blanches de cinq francs et des sous pour tes petites dépenses. Si tu étais malade ou que tu t'ennuies trop, fais-le-moi écrire, j'irai te chercher !...

Après ces recommandations, elle l'emmena dire adieu aux gens du village. L'épicière lui donna un cornet de bonbons, le curé un chapelet de Notre-Dame de Lourdes.

Agnès remerciait tout bas, honteuse et sans idée. L'heure de la séparation arriva enfin. Victoire, étouffée par les sanglots, pressa une dernière fois sur son cœur la petite aveugle qui paraissait résignée à commencer une nouvelle existence.

Elle fut cependant assez longue à s'accoutumer. Timide et taciturne, peu communicative, on la laissait parfois seule sur le préau, pendant les récréations. Aux heures de classe ou d'étude, il lui arrivait aussi de s'égarer dans les longs couloirs sonores et froids. On la retrouvait tapie dans quelque coin, suçant le bas de sa robe, en larmes, pensant à son village. Habituée à une saine et frugale nourriture de paysans, elle mangeait avec répugnance les soupes graillonneuses, les viandes nerveuses, les lentilles à peine cuites et les pois cassés qui formaient l'ordinaire de l'Institution et dont les relents seuls lui coupaient l'appétit.

Peu à peu, cependant, sa nonchalance fit place à une humeur plus vive. Elle prit part aux jeux de ses compagnes. Son intelligence s'éveilla, son adresse se développa et, grâce à une vie constamment occupée, elle oublia bientôt le monde des clairvoyants. Elle apprit vite à lire et à écrire le

Braille, et lorsque les vacances la rappelèrent à Preugne, elle connaissait assez bien sa grammaire et son arithmétique.

Ce fut une grande joie pour Victoire, ce retour de la petite pensionnaire que Bourdin était allé chercher. Elle la trouvait grandie, jolie même dans son uniforme de drap noir mal ajusté et rehaussé seulement par un col blanc et une cravate de soie bleue. Vieillie, attristée par dix mois de séparation, la santé déjà fortement ébranlée, Victoire retrouva pourtant une minute de bonheur.

— Tu ne voulais pas me croire ! s'écriait Bourdin. Je te dis que c'est merveilleux, cette institution ! On jurerait, ma parole, à voir travailler, causer, rire, marcher tous ces aveugles, que ce sont des gens comme nous, si ce n'étaient de leurs paupières constamment fermées, de leurs yeux mutilés ou absents !

— Hein ! *chetiote*, demandait-il à Agnès, dis voir qu'on en a entendu, de la belle musique, pendant la distribution des prix ?

— Oh ! oui, c'était bien beau ! murmurait-elle.

— Et rien que des aveugles ! ajoutait Bourdin. Ils jouaient de l'orgue, de la clarinette, du violon, d'un tas d'instruments dont je ne connais pas les noms... et ils allaient tous en mesure ! On était ému malgré soi !... On se serait cru dans une cathédrale !... Quant à notre Agnès, on m'en a fait beaucoup de compliments. Du reste, elle t'apporte le premier prix d'application.

Victoire pleurait, tournait et retournait entre ses doigts le gros volume en points, la couronne de lauriers et de

marguerites en papier que Bourdin avait déposés sur ses genoux. Elle couvrait son enfant de chaudes caresses, s'extasiait sur l'aisance de ses gestes, sa démarche plus assurée, sa figure plus vivante, ses manières comme tout le monde.

Ce fut une véritable résurrection, un prodige dont on parla au village. Les voisines entraient à *pleine porte* pour voir l'aveugle dresser le couvert, essuyer la vaisselle, ranger chaque chose à sa place de ses mains agiles et prudentes. Ce qui les étonnait le plus, c'était de l'entendre déchiffrer une page de sa méthode Braille. Cela dépassait l'entendement de ces gens simples, que l'on pût lire avec ses doigts et que des petits points en relief pussent signifier tant de choses.

Alerte et ordonnée, elle allait et venait dans la maison, aidait sa mère aux soins du ménage, cherchait à se rendre utile, à ne pas trop embarrasser les autres de sa personne.

— Prends garde, Agnès, tu vas te cogner, lui criait Victoire lorsqu'elle la voyait s'en aller devant elle les bras en avant.

— Ne crains rien, mère, répondait-elle sur un ton enjoué, j'ai des yeux au bout des doigts !

Victoire secouait tristement la tête et des larmes silencieuses tombaient sur son ouvrage.

Agnès allait avoir seize ans. Elle devenait élancée, gracieuse, et sa figure gagnait en beauté, malgré la froideur de ses grands yeux inutiles.

Non loin de chez Victoire habitait une vieille dame,

Mme Chauvart, qui vivait des modestes rentes que son mari, ancien percepteur, lui avait laissées en mourant. Elle était très dévote et ne manquait pas un office. Le dimanche à la sortie de vêpres, elle venait causer avec ses voisines jusqu'à l'heure du souper. C'était une habitude. Elle se débarrassait de son châle et de son bonnet, posait son missel sur ses genoux et *papotait* tant et si fort que Victoire et Agnès en restaient abasourdies le reste de la soirée. Un jour, elle leur annonça qu'elle irait à Lourdes avec le prochain pèlerinage. Une idée lui était passée comme cela par la tête. Elle en avait parlé à M. le curé qui lui avait donné une bouteille pour qu'elle lui rapportât de l'eau de la Grotte. Puis, à brûle-pourpoint, tandis qu'elle regardait Agnès occupée à ranger du linge dans une armoire, elle demanda à Victoire si la petite consentirait à l'accompagner.

— La sainte Vierge a déjà guéri tant de malades, tant d'infirmes ! dit Mme Chauvart d'un air entendu.

— Hélas ! ma chère dame, s'écria Victoire en joignant les mains, les médecins de Paris ont dit que sa vue était perdue, bien perdue !...

— Les médecins, ma bonne enfant, répondit Mme Chauvart avec un sourire ironique, ils sont comme les autres... des ignorants avec toute leur science. Ils ne peuvent rien. La sainte Vierge peut tout ! Vous n'avez donc pas entendu parler de ses miracles ? Tenez, sans aller plus loin, à Valigny, tout près d'ici, la petite Hortense Lachaume, après être restée dix ans, ma chère enfant, dix ans couchée sans pouvoir remuer ni bras ni jambes, en est revenue guérie, complètement guérie. Elle marche aussi bien que vous et

moi, à présent. Non, voyez-vous, on a beau faire et beau dire, on ne peut pas détruire ces choses-là !

— Ah ! murmura Victoire, pourquoi donc le bon Dieu envoie-t-il tant de mal à de pauvres créatures qui ne lui ont jamais rien fait !

— N'accusez pas le bon Dieu, ma chère enfant ; priez-le plutôt pour qu'il fasse un miracle ! Ecoutez ! nous sommes aujourd'hui dimanche, n'est-ce pas ? Je prends samedi un train de pèlerins à billets réduits qui passe à Bourges vers midi. Agnès a donc une huitaine de jours pour se préparer...

— Mais... objecta Victoire.

— Mais ?... fit Mme Chauvart avec étonnement. Pourquoi mais ? Vous hésitez ? Voyons ! il ne faut qu'une chose pour cela. Agnès, as-tu la foi ?

— Si j'ai la foi ! s'écria l'aveugle dans un élan mystique, le visage illuminé comme dans l'attente d'une grâce divine.

— Tenez ! fit Mme Chauvart en se levant. Je dis, moi, que je vous la ramènerai avec ses deux yeux, cette enfant-là !

— Si c'était vrai ! soupira Victoire.

— Parlez-en au père Bourdin. Je parie qu'il vous conseillera de la laisser partir.

Le soir même, Bourdin était au courant de la proposition de Mme Chauvart.

— Il y a des gens bien maladroits, ma pauvre fille ! dit-il en branlant tristement la tête. Tu commençais à prendre ton parti du sort cruel qui t'avait frappée ; Agnès semblait résignée à sa vie d'aveugle et voilà cette vieille bigote qui vient tout détruire en réveillant nos souffrances

passées ! Tu n'avais donc pas assez de la première désillusion ? Rappelle-toi que c'est ce qui a causé la mort de Valentin ! L'oculiste, là-bas, à Paris, m'a dit qu'il n'y avait rien à espérer, entends-tu ? rien, plus rien ! Tout a chaviré dans ses yeux !... Et tu crois...

— Oui ! s'écria Agnès, je crois, moi, que la sainte Vierge peut faire un miracle !

— C'est que, murmura l'aïeul après un moment d'hésitation, je ne crois pas beaucoup à tout ce que racontent les curés...

— Grand-père, vous me faites de la peine !...

— Tu as raison : je suis une vieille bête. Je vais te chercher des sous pour faire ton voyage, mon Agnès, et si jamais la sainte Vierge te rend tes deux yeux, nom de nom ! aussi vrai que je m'appelle Antoine Bourdin, moi qui ne suis guère croyant, eh bien ! je te jure que M. le curé n'aura pas de plus fidèle paroissien que moi !

Le samedi, Agnès partait avec Mme Chauvart. La croix rouge des pèlerins épinglée sur leur poitrine, elles débarquèrent à Lourdes au milieu d'un va-et-vient de voyageurs et de brancardiers effarés, une cohue, des cris, une foule de malades et de mourants qui acclamaient cette terre promise. Elles descendirent dans un hôtel des plus modestes, mais encore bien cher pour leur bourse, ce qui décida Mme Chauvart à fixer le départ après la grande procession qui devait avoir lieu le surlendemain de leur arrivée. Elles restèrent une partie de la journée en oraisons devant la grotte, puis allèrent se placer, bien avant l'heure, sur le passage de la procession. Enfin, des cierges brillèrent au

pied de la basilique. Ces lumières se mirent aussitôt en marche, et des cantiques, des *ave Maria* s'élevèrent dans le silence de la ville sainte. Agnès comprit au bruit des pas, à l'éclat des voix, au frémissement de la foule, que le Saint-Sacrement allait passer près d'elle. Dressée sur la pointe des pieds, soulevée de terre par une force invisible, le corps secoué de frissons, pâle d'angoisse dans l'attente du miracle, elle cria d'une voix exaltée : « Je crois !... » Une minute s'écoula. Le voile de sa nuit allait-il se déchirer ? Une lueur d'aube, indécise d'abord, annonciatrice de la lumière du jour, glissait-elle enfin sous ses paupières closes, allait-elle inonder tout à coup les lobes bleus de ses grands yeux morts ? Elle ouvrit de nouveau la bouche, ses lèvres tremblèrent. Il semblait qu'elle allait crier : « Je vois ! » Mais le cri s'arrêta dans sa gorge et, tandis que la procession s'éloignait avec ses lugubres cantiques, Agnès, brisée par l'émotion s'affaissa dans les bras de Mme Chauvart. Les chants cessèrent. Les cierges s'éteignirent. Les ténèbres enveloppèrent cette terre de souffrance et de misère sur laquelle Agnès se laissait guider, plongée dans sa nuit éternelle.

Ce fut le dernier coup pour Victoire. Le chagrin la reprit, la mina en quelques semaines et bientôt on la vit s'étioler comme la feuille d'automne qui n'attend plus que le premier aquilon pour partir. Bourdin avait prévu ce désastre. Il cherchait à retarder le plus possible le moment fatal ; mais ni les soins, ni les remèdes, ni les prières ne purent conjurer le mal. Victoire Dubois s'éteignit doucement entre les bras

de l'aveugle. Elle alla rejoindre dans le petit cimetière de Preugne le pauvre tisserand, à deux pas de la modeste tombe sur laquelle, dans une pensée touchante, elle avait semé du lin !

La maladie de Victoire, la pension d'Agnès avaient emporté les derniers écus de Bourdin. Une existence hérissée de déceptions et de difficultés commença pour eux. Malgré son énergie, Agnès subvenait péniblement aux besoins du ménage. Elle chercha à utiliser ce qu'elle avait appris à l'institution. Elle demanda aux amies des anciens jours l'ouvrage qui devait assurer le pain quotidien. Elle tricotait des robes, des chaussons, des bonnets d'enfants, cannait des chaises, confectionnait des bourses, des blagues, habillait des poupées ; mais le plus souvent elle ne rencontrait qu'indifférence et refus. Bourdin l'encourageait de son mieux, la soutenait par de bonnes paroles. Anxieuse pour l'avenir devant tant d'efforts stériles, blessée dans son amour propre et dans la dignité de son travail, lasse d'entendre les gens s'apitoyer sans cesse sur ses malheurs et les inconvénients de sa cécité, lasse surtout de lutter avec les préjugés d'un public sans humanité, elle perdit bientôt confiance en elle-même et de nouveau elle connut les heures vides, les découragements, les réflexions amères que lui suggèraient les horreurs de son infirmité.

La gêne arriva. Bourdin vendit la maison du tisserand et songea à émigrer vers quelque coin plus hospitalier. Il dit adieu à ce village où ils avaient tant souffert, et, prenant l'aveugle par la main, il l'emmena à une lieue de là, au

fond d'une *gagnerie* déserte, dans une chaumière inhabitée depuis longtemps, l'unique bien qui lui restât. Agnès emportait avec elle les visions brèves de son enfance, le souvenir des calmes années passées à l'Institution ; mais elle gardait surtout l'inoubliable sensation de chères mains, de fiévreuses lèvres qui s'étaient posées sur son front.

Et maintenant, elle restait seule dans la vie avec son aïeul que la paralysie devait clouer bientôt devant l'âtre et dont les malheurs commençaient à troubler la raison. Prévenante et douce, elle le soignait, flattait ses manies, dorlotait sa paresse. Avec cette adresse particulière aux mains d'aveugle, elle préparait les repas, tricotait des gilets et des chaussons de laine, racontait des histoires à son vieux, pendant les veillées d'hiver, aux lueurs mourantes du foyer. Elle était le rayon de soleil, elle pour qui tout était la nuit !

Ils se nourrissaient de salé conservé dans un grand pot de grès sous le manteau de la cheminée et lorsqu'un morceau de bœuf cuisait dans la marmite, c'était fête à la chaumière. Parfois, tandis qu'Agnès soignait ses fleurs ou faisait paître sa chèvre dans les brandes, Bourdin, qui avait la surveillance de la casserole, laissait brûler les pommes de terre ; mais on n'y regardait pas de si près.

— Donnez-moi le *râdon* (1), grand-père, disait Agnès, j'aime bien ça !

Et les jours passaient dans ce calme et cette simplicité. Mais l'aïeul devint tout à fait impotent. Il fallut l'habiller,

(1) Le brûlé qui s'attache au fond de la casserole.

le faire manger, le mettre au lit et bientôt l'amuser comme un enfant...

Son rire d'innocent résonnait encore tristement aux oreilles de la jeune fille. Elle allait dans le jardin demander à ses fleurs un instant d'oubli, une consolation pour son cœur gros de chagrin. Les lis penchés par un léger vent s'abaissaient jusqu'à ses mains tendues et les jacinthes agitaient leurs clochettes mauves et blanches comme pour la guider par d'imperceptibles carillons. Elle s'arrêtait auprès de chacune ; mais recherchait surtout celles qui vivaient dans l'ombre, comme elle...

A pas lents, elle s'achemina vers la haie d'aubépine et, immobile, le visage tourné du côté de la plaine, elle attendit, elle écouta... Mais ce qu'elle écoutait ainsi, ce n'était pas le chuchotement de la brise dans les genêts, le cri d'un oiseau dans les nues, le bombillement de l'insecte ivre du suc des giroflées et des verveines, la métallique crécelle des grillons et des sauterelles sous l'herbe chaude !... Dans la symphonie des choses, elle écoutait une voix humaine, une voix qui chantait là-bas, dans les vignes. Depuis le commencement d'avril, depuis le temps où l'on fait les provins, elle entendait cette voix tantôt douce et harmonieuse, tantôt mâle et vibrante, tour à tour révélatrice de joie et de mélancolie qui s'envolait du coteau de Jussy, rôdait par la plaine et mêlait son murmure aux litanies du vent dans les branches. Lorsqu'elle se taisait, elle croyait encore l'entendre dans le frémissement des plantes, dans la vague rumeur des échos. Oh ! cette voix qui s'égrenait dans la paix sereine de la campagne avec des sons de flûtes,

des grésillements de perles, une sonnaillerie de grelots, n'était-ce pas la santé, le bonheur qu'elle chantait là ? n'était-ce pas aussi l'ivresse des yeux vivants, des yeux éblouis de lumière ?

Un sentiment s'ébauchait dans son innocence blanche et cette voix emportait son âme vers le chanteur, l'être jeune et beau que son imagination dessinait dans un paysage de ténèbres. Elle souriait, soupirait, selon le rythme et les modulations, et lorsqu'elle se surprenait en ces extases, elle devenait honteuse et allait cacher son visage dans le fouillis des fleurs, comme si elle eût senti un regard percer la haie d'aubépine. Mais elle entendait toujours chanter la voix d'or, la cantilène du vigneron et, suspendue à son haleine, tressaillant d'aise à ses vibrations, elle ne s'aperçut pas, ce jour-là, qu'elle meurtrissait une rose. Elle devint écarlate comme les pétales qui jonchaient le sol, lorsqu'elle la sentit s'effeuiller entre ses doigts.

II

A quelques kilomètres de Preugne, s'étendait une région inculte, hérissée d'ajoncs et de *balais*, dont la double floraison au printemps et en automne déroulait sa nappe d'or, jusqu'au pied d'un coteau planté de vignes. Ça et là, l'ombre fuselée d'un peuplier rayait d'un trait d'encre le terrain tapissé par endroits de rouges oxalides. Des excavations provenant d'anciennes sablières se transformaient pendant

les pluies en mares verdâtres et croupies où pullulaient des crapauds et des salamandres. Le jeudi, les gamins du village venaient jouer à « la petite guerre » dans la gagnerie, au grand effroi des lézards et des bergeronnettes.

La chaumière du vieux Bourdin se dessinait dans le fond avec sa toiture en ramilles de bruyères, sa crête hérissée de joubarbes, de fléoles et de mousses qui s'inclinaient au souffle du galerne. Ses volets, dont le bas était rongé par la moisissure, ballottaient sur leurs gonds, et la porte à force d'être secouée par les bourrasques menaçait de s'ouvrir à la moindre pression. Malgré sa vétusté, la chaumière de la Berlasse — comme on l'appelait — donnait une impression reposante de fraîcheur au printemps, lorsque l'aubépine et l'unique poirier de l'enclos étaient fleuris et que les oiseaux du voisinage venaient chanter dans ces blancheurs.

Non loin de là, au carrefour des Bourrins, se trouvait une misérable cabane qu'un paysan facétieux avait baptisé un jour du nom fatidique de « château de la Fringale ».

Dans ce taudis construit en mauvaises planches — dont la toiture faite de morceaux de tôle et de carton goudronné était percée d'un trou pour passer le tuyau rouillé d'un petit poêle en fonte — vivait un couple étrange, encadré d'une marmaille nombreuse, malpropre et bruyante. Par les crevasses du toit, la nichée pouvait contempler les étoiles des nuits sereines ; mais l'hiver, quand l'ouragan soufflait dans les planches, la pluie ruisselait souvent jusque sur leurs grabats, les obligeant à se recroqueviller sous les loques sordides qui leur servaient de couvertures.

Chabanais, le chef de cette famille hétéroclite, était un petit homme tortillard, noir de poil et de peau, barbu, vif, sans souci, sans chapeau, le corps flottant dans une veste de fantassin, trouée, boueuse, d'une nuance indéfinissable. Il bricolait de temps à autre dans les jardins, raccommodait les faïences, affutait les scies, pêchait des grenouilles et ramassait des escargots ; mais il trouvait le plus clair de ses ressources dans le braconnage. Il partait à l'aube, rôdait le long d'une haie, cherchait une passée fraîche de lapin ou de lièvre, s'enfonçait sous bois, observait le sol, les branches, suivait des empreintes, inspectait les clairières, l'emplacement des charbonnières — où les faisans viennent se pouiller au soleil, — tendait des collets, plaçait des gluaux et revenait tranquillement au château de la Fringale, les mains dans les poches, sifflant comme un sansonnet à la barbe des gendarmes et des gardes-chasse. La nuit, il filait avec son chien, Misère, sous les rayons de lune, dans les fossés, à travers chaumes et terres labourées, remplissant son sac de gibier qu'il allait vendre ensuite dans les auberges. Puis il crânait le dimanche à Preugne, au cabaret du « Chat qui fume », agitant le carillon des pièces blanches dont son gousset était garni...

Guetté, poursuivi, traqué, Chabanais trouvait toujours le moyen d'échapper à la vigilance des gardes. Il était célèbre dans les environs par les tours qu'il jouait à la maréchaussée. Un jour qu'il colletait dans un bois, il vit passer sous une futaie la silhouette du brigadier. Il se faufila dans les fourrés, dépista le gendarme et gagna les champs. Au bout d'une centaine de mètres, il s'arrêta devant un échallier,

déposa une paire de sabots qu'il avait en réserve dans son sac, et continua sa route.

A la vue des sabots, le brigadier exulta :

— Ah ! le gaillard, s'écria-t-il. Je le tiens ! il a posé ses chaussures pour courir plus vite... Suffit ! voilà des témoins irréfutables !

Et ramassant les pièces à conviction, le brigadier se rendit au « Chat qui fume » où Chabanais était déjà attablé au milieu d'une assemblée bruyante de bûcherons et de paysans.

— Chabanais, votre affaire est claire ! dit le brigadier en entrant.

— Hein ? fit l'autre d'un air étonné.

— Vous étiez dans le bois tout à l'heure ?

— Moi ? Vous vous êtes trompé, brigadier. C'en est un qui me ressemble...

— Et ceux-là, ressemblent-ils aux vôtres ? s'écria le gendarme, posant triomphalement sur la table une paire de sabots de bois blanc. Chabanais éclata de rire.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve, que vous les avez quittés pour vous sauver plus facilement.

Sans souffler mot, Chabanais quitta son banc et s'efforça de faire entrer ses pieds dans les sabots qu'on lui présentait. Il s'en fallait de plusieurs pointures. Ne pouvant donc y parvenir :

— C'est grand dommage ! fit-il. Je les aurais volontiers changés pour les miens.

Le brigadier se retira devant les sourires moqueurs de l'assemblée.

— J'aurais pourtant juré que c'était lui ! grommela-t-il en claquant la porte.

Chabanais se plaisait dans la solitude avec son unique compagnon, Misère, un chien mâtin, sans queue et sans oreilles, aux yeux bleus, brillants comme des morceaux de faïence dans sa grosse tête couleur de feuille morte. Il l'avait ramassé sur la route, boueux, grelotteux, affamé.

Une autre créature perdue s'était aussi attachée à lui. Un soir d'hiver, il trouva, installée devant son feu, une mendiante qu'il rencontrait souvent dans les rues de Preugne chantant des complaintes d'une voix éraillée par l'alcool et que le froid faisait chevroter. Elle était vêtue d'un manteau d'homme aux manches trop longues, et d'une jupe taillée dans un vieux châle. Ses cheveux jaunâtres lui couvraient à peine la nuque et encadraient son visage régulier, amaigri, patiné par l'air et le soleil.

Elle jouait de la mandoline.

— Ne te gêne pas, ma fille, s'écria Chabanais. Fais comme chez toi !

— Ça vous dérange ? demanda-t-elle doucement.

Dehors, il gelait à pierre fendre. Le braconnier hésita un instant, puis, refermant la porte :

— Non, murmura-t-il. Tu peux rester si cela te fait plaisir.

Et tandis que les grandes orgues du vent tonnaient dans les planches, ils unirent leur misère sur le même grabat... Depuis ce jour, il y eut une Chabanette au château de la Fringale.

La Chabanette était très prolifique. Chaque année, elle

dotait le château d'un nouvel habitant. Les marmots grouillaient comme une nichée de lapins. Mauvaise herbe pousse dru ! Et ceux-là venaient comme des champignons! Chabanais ne savait pas exactement quelle était sa part de paternité dans le lot, mais il paraissait s'en soucier fort peu. Et une tape à l'un, une tartine à l'autre, qu'il pleuve, qu'il neige, nu-pieds, nu-tête, morveux, débraillés, la Chabanette les envoyait courir dans la brande, mendier au village, pêcher des écrevisses dans les chaves de la Vèvre ou couper des balais pour allumer son feu.

Pierre, l'aîné, avait quatorze ans, un profil pointu de renardeau, les cheveux en broussaille, un corps fuselé, sanglé dans un costume qui n'était plus à sa taille. De grand matin, il quittait le château (un morceau de pain et des noix dans sa poche, une gaule flexible de coudrier sur l'épaule, un sac de toile en bandoulière), et s'en allait guetter les barbeaux qui filaient dans l'eau claire et rapide de la rivière.

Il savait les amorces qui conviennent à l'ablette, la perche ou le barbeau, connaissait les heures favorables, les vents propices. Avec une souplesse d'anguille, il se faufilait entre les roseaux, ne laissant passer que le bout de son museau, jetait l'appât et attendait parfois de longues heures, silencieux, l'œil fixé sur la flottille d'une ligne de fond ou sur la mouche qui voletait à la surface. Il partait un peu avant la tombée du soir et se rendait bravement à Preugne ou à Valigny vendre le produit de sa pêche. L'hiver, lorsque la neige couvrait la gagnerie, il désertait la rivière pour tendre des *sionnets*.

Cette vie nomade convenait à sa nature de petit sauvageon ; mais il était heureux surtout de contribuer à la vie commune en rapportant au château quelque bon quartier de bœuf ou de mouton que la Chabanette faisait cuire avec des pommes de terre et des oignons. Ses gros sous s'en allaient toujours chez le boulanger ou le boucher, sachant bien qu'autrement son père n'aurait pas manqué de les boire au « Chat qui fume ».

Un jour, dissimulé derrière un bouquet d'oseraies, tandis qu'il pêchait des brêmes à un endroit très profond de la Vèvre, il entendit un frôlement derrière lui. Il se retourna et vit au sommet du talus la tête espiègle d'une jolie chèvre blanche qui se mit à bêler comme si elle le reconnaissait.

— Té ! v'là Pimpernelle ! s'écria-t-il. Je parie qu'elle s'est échappée !

Et, laissant sa ligne, il s'approcha de la chèvre, lui présenta quelques miettes qu'elle vint aussitôt manger dans sa main avec de petits mouvements coquets et joueurs.

— Hé ! mamzelle ! Par ici, mamzelle ! cria Pierre, voyant Agnès se diriger péniblement à travers les herbes, hésiter, tâtonner devant elle, allonger les bras dans la crainte de rencontrer un arbre.

— Mamzelle, votre chèvre est là !

L'aveugle trébucha sur une pierre, se tordit le pied dans un trou et s'arrêta pour écouter d'où lui venait cet appel.

— Vilaine Pimpernelle ! s'écria-t-elle en embrassant le col argenté de sa chèvre. Oh ! la vilaine !

— Elle a voulu vous faire une farce, dit Pierre en riant. C'est égal, ça n'était pas prudent, et sans moi, elle vous conduisait tout droit dans la rivière. Voyez-vous, mamzelle, vous ne devriez jamais dépasser la route. L'herbe est aussi abondante de l'autre côté.

— N'es-tu pas un petit Chabanais ? demanda Agnès que le bavardage du gamin semblait intéresser.

— Oui, mamzelle ! Pierre-Simon-Marie Chabanais, c'est mon nom. Mais comment pouvez-vous me reconnaître puisque vous n'y voyez pas ?

— Je t'ai entendu bien souvent dans la gagnerie avec tes frères, de méchants garçons, ceux-là ! J'ai cru un instant que c'étaient eux qui avaient caché ma Pimpernelle. Ils me poursuivent toujours de leurs sottises : « Hé l'aveugle ! Hé l'aveugle ! » C'est cruel et très vilain de se moquer des gens infirmes.

— Vrai de vrai, ils vous insultent, mamzelle ? Ah ! comme dit mon père, c'est de la mauvaise graine. Mais ne bougez pas ! Je vais les faire gifler par ma mère. C'est un si grand malheur de ne pas y voir, dites, mamzelle ?

— Oh ! oui, mon petit Pierre, c'est bien triste ; mais il faut savoir se résigner et accepter les épreuves que le bon Dieu vous envoie.

— Ah ! vous croyez donc, mamzelle, que ça vient du bon Dieu ? Eh ben ! si c'est lui qui l'a voulu, ça n'est pas un digne homme, le bon Dieu !

— Ne parle pas ainsi, petit Pierre ! dit l'aveugle en rougissant. Tu l'offenses, et cela te porterait malheur. On ne t'a donc pas appris à vénérer la Providence ?

— Je n'ai jamais été à l'école, mamzelle !

— Ta mère ne te fait donc pas dire tes prières ?

— Ma mère ? Elle a bien d'autres choses à faire ! Et ses paniers à raccommoder, et la soupe, et des pièces à mettre à nos habits... Ah ! bien, oui, des prières ! C'est bon pour les gens riches qui ont le temps.

— Oh ! peux-tu parler ainsi ! Mais Jésus était pauvre comme toi, petit Pierre ! Ecoute, si tu veux, je te les apprendrai, moi, tes prières !...

— C'est égal, fit le gamin rêveur, vous en êtes une bonne personne pour ne pas en vouloir à celui qui vous a fait tant de mal. Bon sang ! si c'était moi !

Pierre s'était dressé dans un mouvement de révolte et jetait des regards courroucés vers le ciel. Puis il s'approcha d'Agnès et fixa curieusement les grands yeux bleus sans expression de l'aveugle ; ces yeux qui reflétaient les images et restaient insensibles comme le morceau de glace devant lequel la Chabanette lissait ses cheveux blonds. Alors, il ferma les siens.

— Et dire que vous êtes toujours dans le noir comme cela ! fit-il. Ainsi, vous ne voyez pas la rivière, là, devant vous, qui brille comme une châsse ? Non ! vous ne voyez pas ça ? Et la route qui s'ennuie toute seule avec ses tas de cailloux ? Et les collines, là-bas..., et la plaine... et le ciel et le soleil ?

— Non, rien, murmura Agnès. Je ne vois rien de tout cela !

Et « tout cela », c'était la forme, le mouvement, les couleurs, la vie ! C'était tout ce qui s'épanouit dans la nature : la

flamme jaune du bon feu, le voile rose d'un matin d'avril, la chevelure blonde d'une jeune fille, l'or pâle des épis mûrs, l'or éblouissant du soleil ; les bluets, les coquelicots, les chardons, les marguerites, le bleu, le rouge, le violet, le blanc pur des plus belles fleurs des champs... Tout cela, de l'écaille verte du lézard qui rampe, aux ailes multicolores du papillon qui vole... Et tout cela qui avait habité sa prunelle d'enfant était perdu dans le brouillard opaque d'un souvenir lointain. Teintes fanées d'automne, splendeur du ciel et des étoiles, pastels clairs du printemps, sombres coloris d'hiver, heures livides des soirs, sanglants crépuscules, tons bruns des terres, tons verts et roux des feuilles, horizons de cuivre et de corail ; formes et couleurs, tout se confondait dans une obscurité profonde comme la nuit des tombeaux.

Pierre descendit le talus et retourna derrière les oseraies.

— Si je prends du poisson, fit-il à demi-voix, je vous en porterai une friture.

— Cela fera plaisir au grand-père, répondit Agnès.

— Ah ! oui, le vieux, s'écria Pierre. En v'là encore un qui doit vous égayer l'existence ! Mais notre cabane, c'est un paradis à côté de votre chaumière ! A propos, il est donc malade, le père Bourdin, qu'on ne le voit plus *ravauder* dans son jardin ? D'habitude, l'été, il se promenait sur les bords de la Vèvre. Par exemple, ma figure ne lui revenait pas, faut croire, parce que chaque fois que je lui disais poliment : « Bonjour, m'sieur Bourdin ! » il grognait et s'en allait d'un autre côté.

— Il ne bouge plus de son fauteuil, dit Agnès, et il est tombé complètement en enfance.

— Alors, si lui n'a plus de jambes et vous point d'yeux, comment est-ce que vous allez vivre ? s'écria le gamin avec stupéfaction.

— Je ferai de mon mieux pour qu'il ne souffre de rien, répondit l'aveugle.

— Pristi ! la belle brême ! s'écria Pierre retirant de l'eau le poisson frétillant. Elle sera pour vous, mamzelle Agnès. Ecoutez donc, continua-t-il, en remettant une nouvelle amorce à sa ligne, c'est quand même guère aisé de soigner le vieux, faire le ménage et mener paître une chèvre, tout ça sans rien y voir ! Eh ! ben, quand j'aurai le temps, j'irai vous aider, mamzelle !

— Tu es bien gentil, petit Pierre. Je te remercie. Et si j'étais plus riche, je te donnerais quelque chose pour avoir attrapé ma Pimpernelle ; mais tout liard qui s'en va de chez nous, c'est de la farine en moins... et le grand-père a bon appétit ! Veux-tu m'embrasser ?

— Oh ! dit le gamin rougissant jusqu'aux oreilles, et s'essuyant la bouche du revers de sa manche, je suis bien trop barbouillé pour un si fin joli museau comme le vôtre !

Puis, tout ému, il déposa sur les joues de l'aveugle deux sonores baisers.

Dès ce jour, ils se lièrent d'une étroite amitié. Pierre aidait Agnès dans les soins du ménage. Il frottait, balayait, lavait, époussetait, mettait tout en ordre, roulait le fauteuil du vieillard devant la cheminée ou dans un rayon de soleil, et quand la Chabanette se fâchait de ne pas le voir arriver avec la pitance qu'il était chargé de rapporter pour le repas

de midi : « L'aveugle avait besoin de moi ! » disait-il, et chacun mangeait son pain sec sans rien dire.

On était à la fin du mois de juin. Pierre coupait des balais dans la gagnerie, assez loin de l'endroit ou il avait laissé Agnès debout, les mains jointes sur sa poitrine, distraite par les derniers bruits de la journée finissante. Au loin, les toits de Preugne se détachaient sur les lignes mauves et verdâtres du couchant. La brise courbait la pointe des genêts ; une chanson de bouvreuil montait vers le ciel comme une prière.

Soudain, le son d'une voix perça le silence qui enveloppait déjà la plaine. Agnès tressaillit. Le timbre grêle de Pierre se fit entendre ; puis, tout se tut. La voix était passée.

— A qui parlais-tu donc? demanda Agnès au gamin lorsqu'il revint vers elle, traînant derrière lui sa charge de balais.

— Je causais au vigneron Jacques Dussiau. Il passe souvent de ce côté pour s'en retourner à Valigny où il habite. C'est plus court que par la route. Je suis même content de m'être trouvé sur son chemin. Il va commander à mon père un mille d'échalas pour retenir ses provins. Vous ne le connaissez pas, Jacques Dussiau ? Ah ! un gars qui n'est pas feignant ! tout le temps il taille, émonde, laboure, désherbe dans sa vigne ! Avec ça, un premier chanteur, au dire de mon père. Il vous envoie ça une chanson, oui ! Vous ne l'avez jamais entendu, mamzelle Agnès ? C'est tout comme un rossignol.

Agnès écoutait ce bavardage avec un intérêt mêlé d'embarras.

— Tiens ! dit Pierre, votre main tremble !... Vous n'êtes pas malade ?

— Non... non !... balbutia l'aveugle ; c'est la fraîcheur du soir...

III

Pierre, à plat ventre sur le carreau, soufflait sur les braises à demi-éteintes pour préparer la soupe de Bourdin. Quand il se releva, il vit le bonhomme qui tournait des regards anxieux de tous côtés dans la maison, comme s'il cherchait quelqu'un.

— Qu'est-ce qui vous manque ? lui demanda Pierre avec bienveillance. C'est-il votre pipe ? votre bonnet ? Non, vous l'avez sur la tête... C'est-il que vous êtes mal dans votre fauteuil ? Voulez-vous que je vous conduise au soleil ? Ah ! c'est au moins que vous avez faim ?

Le père Bourdin porta lentement ses mains pâles, vieillottes et décharnées, à ses paupières et regarda le gamin d'un air hébété.

— Fallait donc le dire ! c'est mamzelle Agnès que vous demandez ?

— Oui ! oui ! mon Agnès !

— Ah ! voilà ! fit Pierre, c'est qu'elle est partie sur les communaux de Preugne avec sa chèvre. Elle ne sera pas rentrée avant deux heures d'horloge.

Le vieux, qui faisait des efforts pour comprendre, balbutia quelques paroles et retomba dans son mutisme habituel.

Agnès, de grand matin, s'en était allée par les brandes. Les sentiers lui étaient familiers. Elle reconnaissait son chemin au seul contact de ses pas avec les cailloux, les mousses, les ornières ; aux montées et aux descentes, au murmure d'une source, au frisselis du feuillage. Elle savait où aboutissait la moindre traverse, les détours qu'il fallait prendre pour trouver un coin d'ombre ou meilleure provende pour sa chèvre. De ce côté, le babil des mésanges et des fauvettes, le bourdonnement des cloches de Preugne lui tenaient compagnie ; là, les rumeurs de la route lointaine ; plus loin enfin, dans l'herbe rare et rabougrie où les chemins s'arrêtent... c'était le règne du silence !

Mais sa sente préférée était celle qui menait aux collines de Jussy d'où montait l'hosanna du vigneron. Elle allait avec sa chèvre, assurait son pied sur le sol humide, évitait les buttes et les trous, les casse-cous de la brande. Elle aspirait les souffles vivifiants du matin que parfument l'âcre senteur des genêts, l'arome subtil des thyms. De douces musiques d'oiseaux passaient dans l'air... Elle allait, l'âme émue comme à l'approche d'une divine communion, poussée vers un hymen de candeur et de pureté, fiancée à la voix enchanteresse qui l'appelait tout le jour et lui donnait, la nuit, la béatitude de ses rêves :

Ah ! vigneron, le jour se lève
Sur tes provins.
On vôit déjà monter la sève :
C'est le bon vin !

On entend carcailler les cailles
Dans les pâtis.
Prépare poinçons et futailles
Le grain mûrit.

La voix vibrante et chaude semblait se rapprocher d'Agnès. Elle l'enveloppait de sa caresse comme une aile soyeuse sortie des vignes, un vol léger de grives et de colombes. Immobile et ravie, l'aveugle s'abandonnait à son extase ; mais, tout à coup, elle eut la sensation bizarre qu'elle grandissait, grandissait démesurément, devenait une forme géante, visible de tous les coins de la plaine. Le chanteur la voyait ; d'autres aussi la regardaient, et c'était une timidité, une honte soudaine qui la clouait au sol.

La chanson continuait, ensorcelante et grave :

Le raisin bout et ses effluves
Grisent les gas.
La chanson du vin dans les cuves
Gronde tout bas.

Le rouge sang de la vendange
A pleins tonneaux
Coule, et fait chanter dans les granges
Les pastoureaux.

Puis le charme tomba. Des cris, des jurons firent bientôt place à cette mélopée rustique.

— Ah ! *chieuve !* ah ! la *chieuve !* Attends, sale bête ! je vas t'apprendre ce qu'il en coûte de saccager les vignes !

Agnès tressaillit. Arrachée de son rêve par une réalité

brutale (comme si après s'être délectées d'un vin pur et naturel ses lèvres se fussent trempées dans une lie amère), au son de cette voix méchante, dont la suave musique aux sonorités harmonieuses l'avait enchantée tout à l'heure, elle sentit s'effondrer l'idéal sur lequel reposait son espoir.

Sa chèvre qu'elle avait oubliée un instant, alléchée par les feuilles verdoyantes de la vigne, avait abandonné la maigre pâture qu'elle trouvait dans la brande. L'aveugle, tremblante, appela :

— Pimpernelle ! Pimpernelle !

Mais la Voix, celle qui chantait tout à l'heure, la Voix s'éleva, courroucée :

— Vas-tu te sauver, bête du diable ! Eh ! si je tenais mon fusil ! Ah ! *chieuve !* ah ! la *chieuve !* tu ne t'en iras pas, *chieuve* enragée ? Ça coûtera chaud à ton maître !... On ira au juge de paix, s'il faut !... Ah ! *chieuve !*

Les paroles filaient sous le vent, entrecoupées par une course rapide à travers la vigne. Aux cris, succédèrent bientôt des claquements précipités de sabots et les bêlements plaintifs, éplorés de la chèvre qui vint enfin se blottir auprès d'Agnès.

Jacques Dussiau, le vigneron, s'arrêta devant elle. Il était de taille moyenne, et trapu comme un jeune chêne. Ses cheveux noirs, sa barbe naissante frisottée au menton, ses dents très blanches qui paraissaient dans l'essoufflement de la poursuite, ses yeux ardents lui donnaient un air décidé, content de soi et, pour tout dire, assez suffisant.

— C'est à vous, cette bête-là ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, balbutia l'aveugle en rougissant...

Elle s'est échappée... Je vous demande pardon du tort qu'elle vous a fait !

— Eh ben ! ma pauvre petite, dit Jacques, je ne pensais pas que c'était votre chèvre. Si je l'avais su, je n'aurais point parlé de la sorte. J'ai cru qu'elle appartenait à quelque bonne femme de Preugne, et dame ! en ce moment, comme on est en pleine floraison, le moindre dégât porte préjudice. Vrai Dieu, non ! je ne vous en veux pas ; vous êtes bien déjà assez malheureuse pour vous faire encore des peines, dites voir ? Tenez, venez avec moi. Je vais vous montrer mes ceps. Ah ! si la grêle ne s'en mêle pas, il y aura du vin !

Hein ! est-ce beau ? fit-il avec orgueil, les poings sur les hanches, en admiration devant les prémices de la vendange prochaine.

Agnès ne répondit pas. Le vigneron leva les yeux.

— Que je suis bête ! fit-il d'un air embarrassé. C'est vrai ! vous n'y voyez pas ! Je parie que vous ne savez pas ce que c'est qu'un cep ? Attendez ! je vais vous faire passer entre les échalas ; mais, auparavant, il faut que j'attache votre chèvre au piquet, parce qu'elle serait bien capable de vendanger avant nous !

Agnès sentit deux mains robustes la prendre sous les bras et la guider dans un étroit sentier, dont le sol était plus doux au pied que le terrain de la gagnerie. Très émue, elle cherchait une parole aimable, un remerciement ; mais les mots ne venaient pas. Elle se laissait conduire docilement, tributaire de cette voix qui l'avait reconquise.

— Baissez-vous, dit-il. Donnez-moi la main... là !

Sentez-vous ces petits grains ? Eh bien ! ça fera une grappe dans trois mois ! Et il y en a comme cela plus d'un hectare !

Accroupi près d'elle, il promenait les doigts de l'aveugle de cep en cep au milieu des feuillages. Elle sentait ses cheveux crépus effleurer sa joue et son haleine lui courir sur la peau.

Troublée, craintive, elle le remerciait, revenait sur l'ennui que sa chèvre avait dû lui causer.

Il souriait et l'observait avec curiosité.

Lorsqu'elle se leva pour partir, il lui serra les mains et lui fit promettre de repasser bientôt par là.

— Ça vous désennuiera... Je vous chanterai des chansons... Vous devez aimer ça, les chansons ?

— Oh ! oui... murmura-t-elle.

— Allons ! au revoir, mamzelle ! Si je n'avais pas peur des médisances, je vous accompagnerais bien jusqu'à la Berlasse ; mais vous savez, le monde est si drôle !

Il la mit dans son chemin, et, après lui avoir souhaité bon retour, il retourna dans sa vigne d'où bientôt s'envola une chanson très douce de rêverie et d'amour :

> Faut-il êtr' si près d'un rosier
> Sans y pouvoir cueillir la rose.
> Cueillez ! cueillez ! cher amant, cueillez,
> C'est pour vous qu' la rose est éclose...
>
> Faut-il êtr' si près d'un ruisseau,
> Endurer la soif que j'endure !
> Buvez ! buvez ! cher amant, buvez,
> Car c'est pour vous que l' ruisseau coule...

Agnès, d'un pas allègre, suivait le sentier. Pour la première fois, elle trouvait aux bruits et aux essences qui montaient de la plaine, une gaieté, une saveur qu'elle ne leur connaissait pas. Les trilles sonores, les roulades joyeuses des oiseaux remplaçaient les tristes vocalises qui avaient jusque là bercé sa mélancolie. L'odeur des viornes et des mûres dérobée aux haies vives des prairies lointaines par la brise dont elle sentait la caresse sur ses joues avivées d'un incarnat de cenelle, l'enivrait. Et ce fut ainsi que, toute joyeuse, illusionnée dans sa nuit par la radieuse clarté qui baignait son cœur, l'aveugle, suivie de sa chèvre, ce soir-là, revint à la chaumière.

— Ah ! vous v'là, mamzelle Agnès ! s'écria Pierre en la voyant entrer. Par où donc êtes-vous passée ? Le vieux commençait à s'impatienter. Il frappait des pieds comme mon petit frère Jules quand il veut quelque chose. Dame ! si vous ne m'aviez pas dit de rester avec lui, il y a longtemps que je serais parti vous chercher. Mais... fit-il en la dévisageant, vous êtes rouge !... Je parie que la Pimpernelle vous a encore fait courir ?

— Grand-père n'avait pas à se tourmenter, dit Agnès. Il sait bien que, pendant la belle saison, je mène paître ma chèvre sur les communaux !

Puis, s'imaginant que Pierre devinait quelque chose à son air embarrassé, elle fut sur le point de lui raconter le méfait de sa chèvre et la cordialité du vigneron. Mais une honte la retint et, pour la première fois de sa vie, elle chercha un mensonge que son âme droite et naïve refusait à ses lèvres pures. Pierre heureusement n'en vit pas si long.

— La soupe est trempée, dit-il. Vous n'avez plus qu'à la manger.

— Reste avec nous ! fit Agnès.

— Ah ! ben oui ! s'écria le gamin. Ça irait encore avec mon père, mais la Chabanette ne plaisante pas... surtout quand elle a un petit coup dans le nez ! Bon appétit.

Il se sauva en courant.

Agnès alla s'asseoir dans un coin de la maison et, les mains croisées sur son tablier, la tête basse, elle se prit à rêver... A la voix enchanteresse dont elle était captive, se joignait le langage de son cœur ardemment épris. Au bras de l'époux, son existence, autrefois ravagée par l'ennui, se peuplait maintenant d'allégresses. L'amour palpitait autour d'elle et son bonheur chantait dans les gosiers argentins de jolis enfants blonds... Elle se laissait emporter sur la barque fragile du bonheur, vers le rivage mystérieux où tendent les aspirations humaines, où la vie est un éternel jour de fête !...

La soupe fumait sur la table, répandant une odeur alléchante de lait et d'oignon qui réveilla l'appétit du père Bourdin. Il commença d'abord par s'agiter dans son fauteuil, puis réussit à faire tomber les pincettes. A ce bruit, Agnès sursauta et reprit conscience de l'heure et du lieu où elle se trouvait. Elle quitta sa chaise et alla remplir le bol de soupe du vieillard. Mais ce n'était plus le geste d'autrefois, quand elle tâtait les bords de la soupière et s'ingéniait à ne pas répandre le bouillon sur la table. Elle n'entourait plus le vieux paralytique de câlineries et de soins auxquels il s'était habitué en enfant gâté. Elle oubliait

la grosse serviette de toile bise qu'elle lui nouait au menton pour ne pas tacher ses habits. Elle ne le prévenait plus, lorsque le bol était trop plein ou la soupe trop chaude.

Bien que complètement tombé en enfance, le bonhomme sentait que son Agnès n'était plus avec lui comme jadis ! Il ne pouvait s'en plaindre ; mais au lieu de rire aux oiseaux et aux images, il restait des heures entières les yeux fixes devant lui, sans parler.

Le repas achevé, la table débarrassée, Agnès allait dans l'enclos, attirée par la puissance irrésistible de la voix qui, lorsqu'elle ne chantait plus sur les coteaux de Jussy, chantait encore dans son cœur.

Là, elle ne respirait plus le capiteux parfum qui s'exhalait de l'âme blanche des œillets, de l'ostensoir d'or des giroflées ; elle ne prêtait plus l'oreille au bombillement des mouches et des scarabées, au frisselis des petites robes en papier des immortelles ; ses doigts ne se fleurissaient plus de la splendeur des roses et des grands pavots rouges. Les fleurs courbaient la tête comme si elles pleuraient un abandon. Depuis plusieurs jours, elles souffraient de l'ardeur du soleil, ne recevant plus, pour rafraîchir leur sève, l'arrosage bienfaisant qu'Agnès — à défaut du ciel — leur donnait chaque soir au crépuscule. La terre durcissait entre leurs racines ; les feuilles pendaient inertes sur leurs tiges et les fleurs se flétrissaient aussitôt épanouies. Déjà les mauvaises herbes hérissaient le sol, rampaient, s'enlaçaient, se mélangeaient aux plantes dont elles allaient bientôt prendre la place. C'était l'agonie des fleurs. La mort les avait touchées en pleine vigueur, en pleine beauté, depuis

que l'amour était entré dans le cœur d'Agnès, jardin vierge où ne fleurissaient encore que des lis !

L'aveugle n'avait pas cherché à raisonner ce sentiment. Il envahissait son âme qui s'abandonnait à la première joie de sa vie. Mais le lendemain, elle eut un remords. Elle pensa que c'était peut-être mal de causer avec un garçon puisqu'elle n'avait pas osé l'avouer à Pierre. Si quelqu'un de Preugne ou de Valigny l'avait vue avec Jacques ! En aurait-on fait des cancans, grand Dieu ! Jamais elle n'aurait osé après cela traverser le village ! elle en serait morte de honte ! Non, il valait mieux ne pas donner prise aux médisances. Et puis, pourquoi reverrait-elle Jacques Dussiau ? Ne lui avait-il pas causé comme on cause à tout le monde ? Et s'il lui avait témoigné quelque sympathie, n'était-ce pas par pitié pour son infirmité ? A quoi pensait-elle donc, pauvre aveugle, sans ressources, gardienne d'un vieillard perclus et innocent ?... Qui donc serait assez fou pour la prendre comme épouse ? Elle avait rêvé un beau rêve ; il n'y fallait plus songer...

Elle se disait cela en détachant sa chèvre dans l'étable à l'heure accoutumée. Puis, au lieu de diriger ses pas vers les vignes, elle s'en alla du côté de la rivière. Elle lutta ainsi plusieurs jours contre son désir d'entendre encore la voix qui semblait l'appeler vers les coteaux fleuris.

Et elle, autrefois assidue à ses travaux de crochet ou d'aiguille, restait maintenant inoccupée, appuyée au tronc d'un arbre, songeuse, laissant sa chèvre vagabonder par les brandes.

Une après-midi qu'elle sortait de la maison, la Voix lui parut triste, plaintive et comme souterraine, tant elle lui parvenait confusément. Mais cette voix chagrine fouillait plus sournoisement encore les recoins de son cœur et reprenait son empire. L'aveugle s'achemina vers le coteau...

Elle cherchait à se tromper elle-même :

— J'entendrai chanter ! c'est une si grande joie pour moi... la seule que j'aie au monde ! tout me serait donc refusé ?

Et, donnant ainsi raison à sa conscience inquiète, elle ajouta :

— Ça n'est toujours pas à cause de lui !

A mesure qu'elle avançait, les paroles lui arrivaient plus distinctement.

> Autrefois, c'était le printemps,
> Ah ! je voyais ma bonne amie.
> Mais c'est l'hiver depuis le temps
> Que la charmante est repartie.
> Voilà pourquoi, et v'là longtemps
> Qu'après elle mon cœur s'ennuie !

Jacques l'avait reconnue de loin. Il courut au devant d'elle.

— Eh ben, mamzelle Agnès, dit-il d'un ton joyeux : on ne vous voit plus ? Le père Bourdin n'est pas davantage malade ?

— Non, merci, monsieur Jacques. Il est toujours de même.

— Ça fait chaud, hein ? Venez donc vous asseoir un brin dans la vigne. J'ai mis un banc de bois à votre intention,

à l'ombre du gros pêcher. Vous verrez comme on est bien. Aimez-vous les pêches ?

— Oui... seulement...

— Oh ! ça ne me prive pas ! vous pourrez en emporter à votre vieux autant que vous voudrez. Les pêches de vigne, c'est les guêpes et les fourmis qui les mangent ! autant que ça soit vous autres, pas vrai ? Et puis, ajouta-t-il, j'ai pensé à votre chèvre. Je lui ai mis de côté un grand tas de feuilles que j'ai enlevées pour démasquer les grappes. Faut que le raisin voie le soleil pour mûrir !

Agnès rougit lorsqu'il la fit asseoir près de lui sur le banc.

— Ça ne vous fait pas offense, mamzelle Agnès ? demanda-t-il en lui prenant les mains.

Elle ne répondit pas, n'osant retirer ses doigts emprisonnés dans la rude étreinte du vigneron.

La chaleur tombait, accablante, d'un ciel sans nuages. L'herbe grillait, se recroquevillait sous l'ardent brasier. Les oiseaux désertaient la nue incendiaire. Des frelons butinaient à l'aventure, dans les gueules-de-loup et les scabieuses ; le chant des cigales montait de la terre surchauffée.

Jacques rompit le premier le silence.

— Je me souviens de vous avoir vue dans le temps à Preugne, dit-il. Dame ! vous n'étiez pas haute ! J'étais allé chercher trois aunes de toile que ma mère avait commandées à défunt votre père, le tisserand. Vous commenciez déjà à ne pas y voir beaucoup. C'est égal, jamais je n'aurais cru que vous auriez été si bien tournée... sans vos yeux !

« Sans vos yeux ! » Pouvait-on lui rappeler plus cruelle-

ment ses ténèbres, cette nuit intérieure que l'amour venait d'éclairer un instant de ses flammes trompeuses? « Sans vos yeux ! » Cela voulait dire : vous ne pouvez être belle, vous n'avez pas droit au bonheur, vous ne sauriez être aimée. Sans vos yeux, vivre, sentir, penser comme les autres mortels est impossible... une barrière se dresse entre vous et le monde des clairvoyants !

Agnès sentait tout ce qu'il y avait dans ces mots de reproches involontaires, d'espérances déçues, de promesses avortées. Sans cela, elle lui aurait plu, il l'aurait aimée et, dans l'ivresse d'une communion spontanée de leurs âmes, un aveu serait tombé de sa bouche. Mais cet aveu, qui tremblait peut-être sur ses lèvres, s'était arrêté devant la fixité de ses yeux faits pour l'ombre, de ses yeux uniformes comme un coin du ciel d'été, bleus comme lui, sans sa radieuse lumière !

Elle pleura.

Jacques, honteux de sa maladresse, essayait de la consoler.

— Ne pleurez pas, mamzelle Agnès... Ne pleurez pas, répétait-il.

Mais les sanglots lui montaient à la gorge, la secouaient dans un frisson de fièvre. Un désespoir profond la livrait au souvenir des souffrances anciennes, à son passé de deuils et de misères. Jacques regardait la terre à ses pieds, ennuyé, embarrassé de cette situation pénible, se creusait la cervelle pour trouver le mot qui changeât le cours de ses douloureuses pensées. Debout devant elle, les mains dans les poches, goguenard, il dit à brûle-pourpoint sur un ton enjoué :

— Vous v'lez-t-y que je vous conte une histoire ?

— Je veux bien ! répondit-elle doucement.

Et sans plus de préambule, il se mit à débiter, en y mêlant de l'esprit à sa façon, quelques-unes de ces lourdes fantaisies qui amusent les paysans, l'hiver à la veillée.

Agnès souriait à travers les larmes qui perlaient au bord de ses paupières.

— Vous voyez ben, dit Jacques penché sur elle, je vais encore vous en parler, de vos yeux... Mais en ce moment, c'est comme qui dirait le ciel, quand il pleut et qu'il fait soleil en même temps !

IV

Agnès allait maintenant presque chaque jour aux vignes. Elle fredonnait en chemin les couplets d'une antique romance ou le refrain d'amour que Jacques chantait à la tombée du soir. Le cœur tout ensoleillé d'un printemps nouveau, elle goûtait un bonheur ineffable qui avivait l'incarnat de ses joues et enlevait à son visage cette expression de souffrance qu'il avait conservée jusque-là.

Jacques s'habituait à sa compagnie. Cela le désennuyait de voir quelqu'un de vivant dans sa vigne, en dehors des oiseaux et des escargots qui formaient sa société habituelle lorsqu'il *ravaudait* au milieu des paissiaux. Du plus loin qu'il la voyait, il lui lançait un amical et tendre salut :

— Bonjour, l'Agnès !

Et c'était aussitôt quelque nouvelle histoire qui lui revenait à l'esprit : les *sorciers du bois Coupry*, le *meneur de loups*, les *bons mots de François Berlot*. Elle l'écoutait, intéressée par ces croyances enfantines encore enracinées au sol berrichon, amusée par la verve gauloise du vigneron, qui jaillissait de ces contes comme d'une source claire ; mais souvent elle perdait le fil du récit, absorbée uniquement par le son de cette voix aux inflexions caressantes. Elle souriait avec béatitude à tout ce qu'il disait, confiante, heureuse de l'entendre, de le sentir près d'elle.

Le ciel était d'une grande pureté. Les cloches de Preugne sonnaient l'*Angelus* de midi. Une légère buée s'élevait du sol. Les abeilles bourdonnaient sous les pêchers dont l'ombre s'étendait en larges taches noires sur le sable des vignes.

Jacques et Agnès assis côte à côte semblaient gagnés par l'engourdissement de la nature. Le silence de l'heure chaude donnait une sorte de mystère à leurs propos plus rares et à leurs gestes. Leurs corps tressaillaient au moindre contact. Le désir, ardent comme un coup de soleil, leur chauffait le sang... Jacques passa son bras autour de la taille d'Agnès.

— Comme vous êtes *gente* aujourd'hui, murmura-t-il.

Le visage de l'aveugle s'illumina.

— Le matin, quand j'entre dans ma vigne, mes yeux vont de suite à votre chaumière. On dirait que mon cœur s'y trouve enfermé... C'est l'habitude de vous voir, sans doute...

Les doigts d'Agnès plissaient nerveusement l'étoffe de sa robe, s'intéressaient aux ourlets, s'enfonçaient dans les

piqués, glissaient jusqu'aux genoux et remontaient vers la ceinture, puis s'arrêtaient, égarés eux aussi, figés par la honte qui l'envahissait.

— Ah ! dit-elle enfin, avec ce balancement du corps que prennent les aveugles lorsqu'ils sont intimidés, vous voudriez donc tout de même de moi ?

Cette question parut embarrasser le vigneron.

— Pour se marier ? demanda-t-il du bout des lèvres.

— Oui ! fit Agnès très bas.

— Ça se pourrait, répondit Jacques après une hésitation. Seulement, tout dépend de ma mère. Comprenez ! on est de moitié pour la vigne comme avec défunt mon père. Et si je ne me mariais pas à son goût, elle serait dans le cas de placer sa part en viager, la vieille ! Oh ! je la connais, la mère Dussiau ! D'ailleurs on n'en est pas encore là. On en reparlera quand on se connaîtra mieux, qu'on se sera fréquenté plus longtemps. C'est déjà quelque chose de savoir que l'on *corde* bien ensemble ! Et puis, songez donc, on est trop jeunes tous deux pour se mettre maintenant en ménage !... Mais, ajouta-t-il en voyant le visage d'Agnès se rembrunir tout-à-coup, ça viendra, ca viendra, ma mignonne !

— Quand ? murmura-t-elle.

— On ne peut pas dire... Deux ans, trois ans, ça dépend ! Le temps d'arranger les choses..., d'amener le monde à ça !...

Il la pressait amoureusement contre sa poitrine. Elle se défendait à peine de son étreinte. Son âme naïve s'épanouissait, son corps s'abandonnait avec confiance et ses lèvres frémissaient dans l'extase d'une inconsciente volupté.

Ah ! si ses yeux s'étaient alors ouverts à la lumière, comme ils eussent redemandé la nuit pour ne pas voir l'éclat pervers et mensonger qui brillait dans ceux de Jacques !

Elle frissonna dans la surprise du premier baiser qu'elle accepta, sans remords, comme le gage solennel des accordailles futures.

Jacques voulut la retenir. Il l'attirait vers lui, cherchait encore ses lèvres qu'elle défendait cette fois, prise d'une peur instinctive. Enfin elle lui échappa et gagna la plaine. Par moments, elle s'imaginait qu'il la poursuivait ; alors elle se mettait à courir, tremblante, affolée, s'entravant dans les genêts, laissant des lambeaux de sa robe aux ronces du chemin. A bout d'haleine, elle s'arrêta. Rassurée par le silence qui régnait dans la campagne, elle s'assit au bord du chemin.

Le soleil disparaissait derrière les oseraies. Une tiède brise agitait les *cosses* des balais et apportait le son grêle d'une cloche.

Le front éclairé d'une joie infinie, recueillie comme autrefois quand tintait l'heure de la prière, Agnès, avec une foi nouvelle, prononça le premier mot d'amour.

V

Jacques regretta bien vite son élan de jeunesse. Dans cette aventure — comme dans toutes celles qui se passent

aux champs, — il n'avait voulu voir que le caprice d'un instant pour un doux visage, un corps souple et charmant dont la possession lui semblait facile comme celle d'une petite bergère enamourée. Mais lorsqu'il eut comprit qu'elle lui offrait candidement son âme neuve, épanouie au premier matin d'amour, il calcula l'étendue de sa faute et se blâma d'avoir fait espérer à la pauvre enfant des projets impossibles, des rêves irréalisables. N'osant lui avouer ses mensonges, il affecta auprès d'elle une réserve excessive. Il ne lui prit plus les mains pour la conduire sur le banc à l'ombre du pêcher. Il la laissa à l'entrée de la vigne et lui parla, d'un air embarrassé, des gens de Valigny, de la pluie et du beau temps. Il espérait, par son attitude indifférente lui faire comprendre qu'il n'y avait rien de sérieux dans ses promesses. L'épouser ?... Il entendait déjà les imprécations de sa mère et les ragots du village à pareille nouvelle !

— Jacques Dussiau, le vigneron, se marie avec l'aveugle !

— Pas possible ?

— Comme je vous le dis !

— C'est folleté !

— C'est un sort qu'on lui a jeté !

— Il épousera deux infirmes !

— Elle ne possède pas quatre sous vaillants !

— Il est bien fou !

L'idée de la prendre pour femme ne résistait donc pas une seconde à la réflexion ; et il se moquait de lui-même. Agnès pourtant ne doutait pas de sa parole. Elle l'écoutait toujours avec la même joie, ne sentant pas percer dans ses intonations une indifférence mal dissimulée. Elle prenait sa

froideur pour une timidité semblable à la sienne et son silence pour une méditation ; elle croyait naïvement que le baiser est l'acte sacré qui scelle les promesses ; qu'il est plus fort que tous les serments ; que c'est le lien éternel et indissoluble de l'amour...

Le soleil de septembre avait mûri la vigne au flanc des coteaux. Les vendanges étaient commencées. Saoûlés du jus des treilles, gars et filles pillaient les ceps, mordaient aux grappes, se barbouillaient du jus rouge des gamays. La voix du vigneron ne montait plus dès l'aurore, seule, amoureuse et lointaine. Des clameurs, des éclats de rire, des chansons de vendangeurs, s'élevaient maintenant dans la campagne. Ce bruit effarouchait Agnès. Elle n'osait plus s'aventurer par là. Elle rôdait autour de l'enclos, s'arrêtait pour écouter si entre toutes ces voix elle ne reconnaîtrait pas la voix aimée. Mais le vent les roulait, les mélangeait dans ses ondes sonores, n'apportant aux oreilles attentives d'Agnès qu'une rumeur étrangère aux modulations d'autrefois. Tristement elle songeait aux jours heureux de l'été si vite écoulé et, sous ses pas alanguis, le craquement des branches mortes, la chute des feuilles sur ses mains nues lui donnaient des frissons. Elle appréhendait le retour de l'hiver, et ces branches, ces feuilles, toutes ces choses qui s'en allaient, lui représentaient autant d'illusions défuntes.

Les vendanges terminées, Jacques ne viendrait plus dans sa vigne qu'aux gelées pour écarter des engrais au pied des ceps... Le coteau allait perdre sa Voix...

Lorsque les vendangeurs, chantant à perdre haleine, bras dessus, bras dessous, leurs hottes débordantes de l'or

des treilles, précédés d'un ménétrier qui soufflait dans une cornemuse enrubannée, eurent ramené à Valigny le dernier chariot de raisins, — la plaine reprit son calme de cimetière.

Des grives traversaient l'enclos en trillant. Elles se dirigeaient vers les vignes où elles allaient glaner les grappes oubliées. Sous le ciel blême de novembre, la nature commençait son sommeil.

Agnès confinée au coin de l'âtre, murée dans sa nuit et son amour, sans autre confident que le grillon du foyer pour distraire sa mélancolie, attendait le renouveau, les caresses du bon soleil, la musique des oiseaux, la chanson des herbes, et la Voix qui contenait toutes les allégresses du printemps, la voix d'or, la voix d'espoir qui habitait son oreille comme l'image aimée habite la prunelle du clairvoyant. Elle devenait nerveuse, irritable, et ses joyeux propos n'égayaient plus la maison. Elle bousculait son vieux, trouvant qu'il n'avalait pas sa soupe assez vite.

— Il a ben le temps, allez, mamzelle Agnès, disait Pierre étonné de cette brusquerie. Quand il mange sa soupe, il n'a pas l'air aussi triste que quand il regarde les *flammerons* ou les mouches qui *ravassent* au plafond. Ça l'occupe, le pauvre bonhomme ! Et puis vrai, mamzelle, il n'est guère exigeant. Jamais il ne demande rien. Il se contente de ce qu'on lui donne... Eh ben ? quoi donc qu'il vous faut de plus ? Laissez-le prendre son temps comme aut'fois, allez !

Et dans cet « aut'fois », il y avait une interrogation qu'Agnès comprenait bien. Elle s'efforçait d'oublier un instant sa mauvaise humeur ; mais Pierre parti, elle s'aban-

donnait de nouveau à ses amers pensers. Et c'était le silence, le silence du rêve ou de l'ennui qu'accentuait la cadence lourde de l'horloge, le bruit de la cuiller du vieux Bourdin qui râclait les miettes dans le fond de l'écuelle et avalait le bouillon avec des glouglous de gosier semblables à des sanglots.

Un soir qu'Agnès poussait la *coreille* de la porte, deux coups secs frappés dans le volet la firent sursauter. Qui cela pouvait-il bien être ? Pierre ne s'annonçait jamais ainsi !...

Un chemineau, sans doute. Il en passait fréquemment, l'hiver qui se détournaient de la route pour quêter un morceau de pain à la Berlasse...

Un peu inquiète toutefois, elle demanda :

— Qui est là ?

— C'est moi, la mère Guerry de la ferme des Colins. Vous êtes couchés ? Ne te dérange pas. Je voulais te dire un bonsoir avant de rentrer chez nous. Je m'en retourne. .

— Ma foi ! dit Agnès en poussant le barreau de la porte, j'allais me mettre au lit. Entrez, mère Guerry ! on n'a pas si souvent le plaisir de voir quelqu'un à la Berlasse...

— C'est vrai, mes pauvres mondes, dit la bonne femme en râpant ses sabots sur le pas de la porte. Vous pourriez mourir que personne n'en saurait rien. Aussi pourquoi êtes vous venus *gueucher* si loin ? A Preugne, on est d'avis que vous auriez dû entrer à l'hospice. Dame ! Le feu prendrait à votre bicoque, vous brûleriez jamais mieux tout vifs ! C'est pas prudent. Mais... fit-elle en baissant le ton, les yeux

fixés sur les rideaux tirés du lit à quenouilles, on va réveiller le père Bourdin !

Et doucement, sur la pointe des sabots, elle alla déposer ses paniers dans un coin de la maison et vint s'asseoir auprès d'Agnès dont la pensée galopait déjà loin du logis.

— Je vas te dire pourquoi tu me vois là, fit la fermière. C'était aujourd'hui le marché d'Ineuil et comme j'avais pas mal de beurre et de volailles à vendre, je me suis décidée à y aller...

Puis s'interrompant :

— Qu'est-ce que tu cherches comme ça ? demanda-t-elle à Agnès qui ramassait sous le manteau de la cheminée une brassée de bourrées qu'elle jeta sur les braises mourantes du foyer.

Tu ne pouvais pas me le dire ? Risque à tomber dans le feu, oui !

— Ne vous inquiétez pas, mère Guerry ! Là ! Une petite flambée, ça fait du bien en cette saison... Les soirées ne sont pas chaudes.

— Pas voir clair et s'occuper comme ça du ménage ! C'est des choses comme il n'y a que le bon Dieu qu'en peut faire !... Mais quel grand malheur qui t'est arrivé là, ma pauvre enfant ! Toi qui aurais fait une si *gente* fille, une fille parfaite, c'est le cas de le dire ! s'écria la mère Guerry, les mains jointes, le regard levé vers les solives où les ombres se profilaient et vacillaient au mouvement des des flammes.

Agnès n'aimait pas s'entendre plaindre et elle savait que, lorsque les gens de Preugne entamaient ce cha-

pitre, ils n'en finissaient plus. Après s'être extasiés sur ses moindres gestes, sa manière de s'y prendre pour faire un lit, préparer la soupe, ranger l'armoire, tricoter, jardiner, marcher sans se cogner aux arbres, reconnaître une personne à son pas, à sa voix, discerner entre elles les pièces de monnaie..., ils se lamentaient sur son sort, sans se douter que leurs doléances torturaient son cœur déjà gros de chagrin.

Agnès changea aussitôt de conversation.

— Ainsi, mère Guerry, vous venez d'Ineuil ? C'est loin, ce pays là ?

— Dix kilomètres, ma fille, et dame, je n'ai plus mes jambes de vingt ans ! Seulement faut te dire que j'avais une occasion. Ça s'est trouvé que Ladauge, l'épicier de Preugne, devait acheter des huiles. J'ai profité de sa voiture. Il m'avait promis de me ramener ; mais, tu sais, les hommes sont tous pareils ! Ses affaires terminées, il a été à l'auberge et, au moment de s'en aller, il était bu, bu comme un cochon, au respect que je te dois ! C'était guère engageant de voyager avec lui, et puis, à quelle heure sera-t-il reparti ? Ma foi ! j'ai pris mes cliques et mes claques et me voilà ! Heureusement que j'avais vendu mon beurre et mes poulets et que je remportais mes paniers vides ! Sans ça, j'étais *aplamie !* C'est égal, ça me tient sur le croupignon, petite, et j'étais bien aise de m'arrêter un moment à la Berlasse avant de rentrer aux Colins. Tiens, que je me suis dit comme ça, je vas en profiter pour prendre des nouvelles du père Bourdin et de l'Agnès. Dame ! ça fait au moins quinze mois que je t'avais point

vue! A propos, on dit que le vieux est tombé en enfance? C'est vrai?

— Hélas! oui, mère Guerry!

— T'auras donc toutes les misères, chère créature du bon Dieu!

— Voulez-vous casser une croûte? Je parie que vous avez faim, mère Guerry, dit Agnès, interrompant les gérémiades de la fermière.

— Grand merci, ma belle! je rentre chez nous.

— Ça vous remettra!

— Non, merci tout de même de ton bon cœur. La brunnuit arrive. Ça me tiendrait trop longtemps. Une autre fois!

La fermière se leva pour partir.

— Asseyez-vous donc! Vous avez bien le temps de vous en aller!

La mère Guerry, jetant un coup d'œil sur le pauvre mobilier du logis, hocha tristement la tête:

— Comme tu dois t'ennuyer! soupira-t-elle; autant dire toute seule, parce que le pauvre vieux...

— Il compte tout de même! répondit Agnès. Et puis les Chabanais ne demeurent pas loin d'ici.

— Les Chabanais! Tu fréquentes les Chabanais! Des gueux qui ont fait les quatre cents coups? Des miteux, des pouilleux, des voleurs, des soûlards! Une jolie société! Tiens, hier encore, la Chabanette battait les murs de Preugne en chantant des saletés à faire rougir un suisse d'église!

— C'est un grave défaut, mère Guerry; mais ceux qui l'injurient ou lui lancent des pierres sont encore plus coupables...

— Alors tu trouves que c'est une connaissance à avoir, toi ? s'écria la fermière les poings sur les hanches, la figure rouge comme la crête d'un chapon.

— Je ne dis pas cela ; mais lorsque tout le monde vous abandonne... dame, on s'accroche à qui l'on peut ! La moindre créature vivante, qui vous tend la main en passant, vous enlève l'idée qu'on a d'être dans le tombeau !

— J'aimerais mieux voir personne que ces gens-là !

— Entre malheureux on se comprend, mère Guerry, et puis la calomnie s'acharne trop sur eux ! Ainsi je ne connais pas une âme d'enfant plus tendre que celle du petit Pierre !

La fermière haussa les épaules, regarda les ombres que la flamme faisait danser sur les murs et dit d'une voix tremblante de colère :

— Tu ne te souviens pas de ça, toi, tu étais trop petite ; mais dans le temps, un garde-chasse a été trouvé assassiné dans le bois...

— Eh bien ?

— Eh bien ! tu ne comprends pas que c'était Chabanais qui avait fait le coup ?

— Qui vous a dit cela, mère Guerry ?

— Mais... tout le monde !

— « Tout le monde » ne vaut pas grand chose, allez, et c'est ce qui me console de vivre loin de « tout le monde » !

— Tu vois bien, Agnès, si M. le curé savait que tu vas avec ces païens-là, il ne te donnerait plus l'absolution !

— Autrefois, lorsque mon père, le tisserand, gagnait largement l'existence de la famille, nous donnions de

l'argent pour les fêtes de l'église et les âmes du Purgatoire, M. le curé entrait chez nous et nous comblait de bénédictions. Aujourd'hui, il ne s'est encore pas risqué une seule fois du côté de notre cambuse !

— Dieu du ciel ! où as-tu pêché des idées pareilles ? Ce sont ces galériens qui te font raisonner de la sorte ! Eh bien ! ma fille, tu es tombée dans un joli guêpier !

— Les guêpes ne sont méchantes que pour ceux qui les taquinent, mère Guerry ! Et comme ce sont les gens heureux qui ont fait la morale, il ne faut pas en vouloir aux misérables qui ne peuvent pas la suivre ! On manque d'indulgence pour eux et surtout de justice !

— Ah ! tiens ! je m'en vais fit la fermière en ramassant ses paniers avec humeur. Je ne comprends rien à tes *barbitras !* Les Chabanais t'ont jeté un sort, c'est sûr !

Elle ouvrit la porte :

— Il fait grand nuit ! exclama-t-elle. J'ai eu tort de m'arrêter ! Je vais prendre la route, il y a plus de *fiance* ! Et puis je dirai des *ave* tout le long du chemin ! Au revoir, Agnès !

— Au revoir, mère Guerry, et que Dieu vous conduise !

VI

Agnès dormit mal. La visite de la mère Guerry avait surexcité sa nervosité. Le moindre bruit la faisait sursauter.

Le visage tourné vers l'âtre, les doigts secoués par un léger tremblement, elle écoutait... Un roulement sourd, un ronflement inaccoutumé qui semblait venir de la cheminée, — comme lorsque le vent s'engouffre sous le chaume et gémit dans les charpentes — l'intriguait. Son oreille ne l'avait cependant jamais trompée ! Elle s'imagina que la suie accumulée dans la cheminée avait mis le feu... Cette supposition lui donna des transes. Elle aspira bruyamment l'air de la chambre pour découvrir une odeur révélatrice; mais son odorat ne fut frappé que par le relent de la marmite mêlé aux fortes halenées de la nuit. Tenaillée pourtant par cette frayeur soudaine, elle se dirigeait vers la porte lorsque celle-ci s'ouvrit bruyamment devant Pierre qui se mit à crier :

— Les conscrits ! les conscrits !

— Petit bête ! s'écria Agnès ; m'as-tu fait peur !

— Vrai, mamzelle Agnès ? dit Pierre gaiement. Vous avez eu si peur que ça ? Vous comprenez, quand j'ai su que les conscrits allaient passer par là, j'ai eu mon idée. Je me suis dit : « Ils n'ont pas tant de distractions à la Berlasse, faut que je coure les prévenir. » Il y a douze gars de Valigny avec un drapeau, qui vont retrouver ceux de Preugne pour partir demain matin au régiment. C'est vrai que vous ne pourrez pas les voir, ma pauvre demoiselle !... Vous les entendrez toujours chanter, ça vous amusera ! Mais c'est le père Bourdin qui va être content ! Et puis, il profitera du soleil... Allons ! ça y est il ? On a encore le temps ! En ce moment, ils sont au coin de la *borderie*, à Maillet. Tenez ! on entend le tambour !

— Maudit tambour ! fit Agnès. J'ai cru tout à l'heure que le feu était dans la cheminée !...

— Ah ! dame, si c'est Pailard qui le fait ronfler ! Vous parlez d'un gars qui s'y connaît pour *raboter* là-dessus ! Dites, père Bourdin, voulez-vous voir passer les conscrits ? Ça vous rappellera votre jeunesse !

Le vieux remua la tête sans comprendre, voulant bien tout ce qu'on voulait.

Agnès et Pierre roulèrent le fauteuil du paralytique dans la sente étroite et caillouteuse qui mène à la grand' route. Une ornière les empêcha d'avancer.

— Les voilà ! s'écria Pierre, laissant Agnès seule derrière le fauteuil pour grimper sur une borne quelques mètres plus loin.

Il agitait sa casquette avec frénésie, acclamait les conscrits et se tournait vers Agnès pour énumérer ce qu'il découvrait du haut de son observatoire.

— Le drapeau !... Pailard en tête avec son tambour. Boum ! badaboum ! Le vieux Civade avec sa vielle. Ringuedagnin ! guedagnin !... Mon petit frère Jules qui court tant qu'il peut pour les rattraper... V'lan ! à bas le gars !... Le garçon à la mère Bouquin, le bossu... Il les suit en gigottant...

Escortés par les gamins de Valigny, les conscrits s'avançaient sur la route de Preugne, deux par deux, bras dessus, bras dessous, traînant le pas, la blouse au vent, fleurie de roses en papier et de larges médailles en cuivre.

Pierre trépignait sur sa borne. Il se retournait et criait au père Bourdin :

— Hein ? ça vous amuse ?

Sur un rythme chevrotant de la vielle, les conscrits chantèrent cette chanson des soldats de l'Indre retournant dans leurs foyers après la bataille de Hanau :

1er Couplet

J'ai le cœur joyeux dans l'âme
D'aller au pays
Pour y revoir ma chérie.
Mon congé est bien signé
Pour trois mois c'en est assez,
Je veux le faire assavoir
A toute la parenté.
Ah ! oui, tout après mes trois mois de temps,
J' m'en r'tourne enfin joyeux du régiment.

2e Couplet

Y m'avont bien mis en route
Etant fatigué,
N'ayant point d' souliers aux pieds,
Y m'avont bien fait coucher
Sur la plume de cinq pieds.
Oh ! pour moi quell' cruauté
De m'y voir si mal couché.
Oh ! va ! oh ! va ! si j'attrap' mon congé,
Non ! non ! jamais j'y retourne à l'armée.

3e Couplet

J'ai fait bouillir la marmite
Dans un trou de terre,
Avec du bois sec et vert.
J'ai bien mangé du jambon,
Du pain noir d'amounition,
J'ai bien couché su' l' lit d' camp
Avec tous ces bons enfants !
Les fill's, les femm's, all' nous ont bien aimé,
Car y en avàit qui suivaient not' armée !

4e Couplet

J'ai bien fait la sentinelle
Face à l'ennemi,
Baïonnette à mon fusil,
Oh ! j'ai bien roulé mon corps
A travers tous ces corps morts ;
Mon sac en est tout percé
Par les bomb's et les boulets ;
Mon effet d'habill'ment rempli de trous,
Mais, Dieu merci ! je m'en retourn' chez nous.

Refrain

Que la France est charmante
Et sa troupe également,
Si la guerr' durait longtemps
Dans un pays si charmant,
Je servirais la France en temps de guerre,
Et ma maîtresse en mon quartier d'hiver.

Pierre les saluait au passage, criait leur nom comme une gloire, fier de les connaître.

— Jean Lathène... Rousset... Bouffard... le gros Soumet...

Quelques-uns agitèrent leurs chapeaux en poussant des « you ! you ! » frénétiques et perçants.

— Chaulon... Guérinet... Mémé... Louis Déhissard... Jacques Dussiau !...

Lorsqu'il se retourna, il vit Agnès, blanche comme une morte, se soutenant avec peine au fauteuil du vieillard dont les yeux restaient immuablement fixés sur le drapeau neuf que les conscrits emportaient en chantant. Il courut vers elle.

— Eh ben, mamzelle Agnès ! qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes pâle à faire peur !

— Ce n'est rien ! ça va mieux..., beaucoup mieux ! C'est curieux ! une douleur m'a saisie tout d'un coup... là, vers le cœur... Oh ! mais si aiguë !... Rentrons, petit Pierre !

Ces explications ne suffirent pas au gamin. Il la pressa de questions, effrayé de cette pâleur soudaine.

Tout entier à la souffrance de son amie, il oubliait les conscrits et les appels joyeux des galopins de Valigny qui formaient l'escorte d'honneur. Des roulements de tambour traversaient encore la plaine avec des bribes de chansons :

J'ai le cœur joyeux.....
... Aller..... pays
..... voir... chérie
................temps

Puis la dernière rumeur s'éteignit, et la campagne reprit son silence troublé par la plainte continuelle des passereaux alignés en brochette sur le bout des branches.

Pierre ramena le vieux Bourdin à la maison. En arrivant, Agnès se laissa choir sur une chaise et pleura.

— Je vous ai sans doute fait de la peine sans le savoir ! murmura Pierre, cherchant à la consoler.

Elle lui serra nerveusement les mains, puis, très bas :

— Tu as vu... Jacques Dussiau... parmi les conscrits ?

— Oui ! fit le gamin surpris.

— Alors... il va partir... demain ?

Pierre la regarda, les yeux écarquillés, la bouche ouverte dans une stupéfaction profonde.

— Vous avez donc de l'amitiance pour lui ? demanda-t-il. Mais... vous ne l'avez jamais vu !...

— Sa voix, répondit Agnès ; sa voix m'est connue. Elle habite mon cœur… Je l'aime, petit Pierre !

— Bon ! fit malicieusement le gamin. Je comprends maintenant pourquoi votre chèvre prenait si souvent l'air de la brande avant les vendanges ! Eh ben, vous savez, il n'a pas de chance, votre amoureux ! il part dans la marine !

— Dans la marine ?

— Dame oui ! il a amené le numéro un.

— Et… qu'est-ce que c'est, la marine ?

— Je ne peux guère vous renseigner ; mais Claude Raffaut, le sabotier, est resté cinq ans là-dedans. Il vous dira ce que c'est, lui !

— Cinq ans !

— Oui, mais à présent on ne fait plus que trois ans !

— Et puis, petit Pierre, parle-moi encore, dit Agnès : qu'est-ce qu'on fait dans cette marine ?

— Dans la marine ? ben, on travaille, on fait l'exercice ! La marine, pardi, c'est un bateau dix fois grand comme ceux des mariniers du canal à Valigny… un bateau qui s'en va loin, loin, jusqu'au pays des sauvages !

— Ah ! que me dis-tu là, petit Pierre !

Et de nouveau, Agnès éclata en sanglots.

— C'est-ça ! dit Pierre prêt à en faire autant. V'là de l'eau pour faire tourner les moulins. Mais il n'est pas mort, votre Jacques ! Claude Raffaut en est bien revenu, lui, et avec un beau perroquet encore, qui dit… Ah ! ben, non, je ne veux pas vous répéter ce qu'il dit !

— Et tu crois, petit Pierre, qu'il en reviendra aussi ?

— Qui ça ?

— Jacques !

— C'tte bêtise...

— Mais, murmura-t-elle, pourquoi ne m'a-t-il pas annoncé son départ ?

— Pour ne pas vous chagriner, sans doute, répondit Pierre.

— Il aurait pu... venir me dire adieu ! Ecoute, petit Pierre. Tâche de le voir, de lui parler sans que personne s'en doute. Tu lui diras : Agnès est dans la peine, elle a bien pleuré lorsqu'elle a su que vous partiez dans la marine ; mais elle priera tant le bon Dieu pour qu'il vous préserve des naufrages et des mauvais hommes, que vous reviendrez bientôt au pays ! Comprends-tu ?

— Oui, je comprends... seulement je ne saurai jamais lui tourner ça comme vous ! je lui ferai toujours entendre que vous avez beaucoup de chagrin de le voir partir, et ma foi, que vous le *bigez* un bon coup !

— Oh ! oui ! s'écria Agnès... Et de toute mon âme !

VII

Les feuilles mortes, balayées par le vent bordaient la route de l'or terni des vieux missels. Les platanes, dans une commune désolation, tendaient leurs moignons vers le ciel de cendre où se dessinaient des triangles d'oiseaux migrateurs. Le vent sifflait dans les branches flexibles de

l'aubier et tout à la pointe des peupliers, immobiles et repus, s'endormaient des corbeaux.

Pierre marchait vite en se remémorant les paroles qu'il allait prononcer devant Jacques Dussiau. Une ombre de jalousie passait sur sa pitié. Il sentait vaguement son amitié menacée, amitié sans partage du chien fidèle qui ne veut laisser approcher personne de son maitre.

Il considérait Agnès comme une grande sœur malheureuse dont il devait être les yeux.

L'idée qu'un autre recevrait sur son épaule sa petite main blanche, qu'un autre la guiderait dans ses ténèbres, lui dirait le mouvement des êtres, la couleur des choses, la servirait, la prendrait toute pour lui... cette idée-là torturait son âme candide, et des larmes roulaient sur ses joues. Puis il se dit qu'après tout elle était libre de prendre un galant et qu'il n'avait rien à y voir. Il se trouvait ridicule, pauvre petit bonhomme de quatorze ans, gueux et laid, d'avoir espéré fournir à lui seul le rayon qui manquait à ses yeux. Il songea donc sérieusement à la commission dont il était chargé. Il parlerait à Jacques avec tant de chaleur et de sincérité qu'il pensait bien l'attendrir du premier coup.

Six heures sonnaient à l'horloge de Preugne lorsqu'il arriva aux premières maisons du village. La nuit tombait. La mercière fermait sa devanture. Les ménagères tiraient leurs volets. Les chandelles s'allumaient une à une dans les maisons et flamboyaient aux impostes comme des yeux de loups.

Sur la place, il croisa un attelage de bœufs qui revenait

des labours. Le chartillon *émodait* ses bêtes doucement et fredonnait un air mélancolique.

Pierre, avisant une enseigne que le vent balançait au-dessus d'un bouchon de genévrier, se dirigea de ce côté.

Par la porte entrebâillée, il vit la Caillaude, l'aubergiste — la face reluisante comme ses chaudrons, un coin de son tablier blanc ramené sur le giron, — qui, flanquée de deux servantes d'extra, se démenait autour d'un grand feu devant lequel rôtissaient une dinde et trois poulets.

— Je vous avais dit de les arroser, foutues bêtes ! vociférait-elle en versant de la sauce à plein *culeron* sur la dinde qui commençait à prendre « un petit coup de feu ». S'il faut faire votre ouvrage, je n'avais pas besoin de vous !

Pierre, devant la colère de l'aubergiste, battait prudemment en retraite, lorsque la porte du « Chat qui fume », juste en face, s'ouvrit sous une poussée violente qui livra passage à trois galopins que la patronne chassait à coups de torchon.

Décidément, la mauvaise humeur régnait au camp des conscrits, car bien que Pierre ne les eût encore ni vus ni entendus, il savait qu'ils ne pouvaient être que chez la Caillaude ou au « Chat qui fume ».

Les gamins expulsés du café vinrent s'abattre comme une volée de moineaux sur la place où Pierre attendait.

— Tiens ! le gas Chabanais ! fit l'un.

— Mon vieux, dit l'autre, si t'étais venu avec nous, t'aurais bu de la bière ! Eh ! Baptiste, fais-lui voir la médaille que t'as chipée aux conscrits !... Fais-la voir, va, on veut pas te la manger !

— On a ri, mon gars ! Jean Lathène est saoûl... Il voulait nous donner des tapes !

Le plus jeune de la bande agita quelque chose au bout de ses doigts.

— Oh ! une cigarette ! Le chetiot Louis a une cigarette ! crièrent-ils en chœur.

Et ils s'élancèrent à la poursuite du mioche qui avait jugé prudent de s'enfuir pour sauver ses munitions.

Pierre resta seul à son poste d'observation. Les conscrits sortirent enfin du « Chat qui fume » pour se rendre chez la Caillaude, au son d'une antique marche morvandelle que Compagnon, de Nevers, le plus fin vielleux de l'époque, avait apprise au père Civade. Pierre les suivit, mais la Caillaude, qui n'aimait pas les curieux, lui ferma la porte au nez. Il se résigna et alla s'asseoir sur un banc vermoulu, adossé à la muraille, où les vieux du village venaient fumer leurs pipes à la fraîcheur, les soirs d'été. Il voulait voir Jacques Dussiau. Il s'entêtait, sans souci de l'heure et de la faim qui lui tiraillait l'estomac. Au château de la Fringale, il trouverait le restant de soupe et le croûtillon de pain que la Chabanette mettait de côté pour les retardataires. Il resterait là jusqu'au lendemain s'il fallait ; mais il parlerait à Jacques.

Les gamins de Valigny étaient partis depuis longtemps, et les bonnes femmes de Preugne avaient fait rentrer leur marmaille avec quelques taloches. La nuit enveloppait le village. Des chants, accompagnés du choc des verres et du chevrotement aigu de la vielle, sortaient de l'auberge. Le vacarme augmentait, se répercutait dans les ruelles désertes,

jusqu'au fond des chaumières où les paysans, tassés devant l'âtre, attendaient l'heure du coucher.

Pierre commençait à grelotter sur son banc, lorsque les convives quittèrent la table du festin. Civade parut le premier avec sa vielle qui ne s'arrêtait plus. Lathène le suivait, très saoûl, traînant le drapeau dans la poussière derrière lui. Les autres, attardés dans la cuisine, lutinaient les servantes qui se défendaient mollement, tandis que la Caillaude, agacée par ces plaisanteries de mauvais goût, les chassait de l'auberge à grands coups de cuiller à pot. Titubant, agitant leurs chapeaux, poussant des clameurs sauvages, les conscrits se dirigèrent à l'extrémité du village où se tenait le bal de la *Chavoche*. Jacques Dussiau, entre Bouffard et le gros Soumet qui braillaient la *Marseillaise*, paraissait moins ivre que ses compagnons. Il mettait même une certaine coquetterie à marcher droit. Bauchard, le patron de la *Chavoche,* avait fait venir d'Ineuil, pour la circonstance, deux cornemuseux et un joueur de clarinette qui saluèrent l'entrée des conscrits en soufflant à pleins poumons une marche guerrière. Les filles de Preugne et de Valigny se levèrent de leurs bancs pour courir à leurs promis. Le repas chez la Caillaude, les nombreuses chopines vidées en l'honneur de la classe, la pensée du départ, tout contribuait à rendre les gars plus entreprenants, et, dans les coins d'ombre, après l'échevèlement des quadrilles, leurs baisers chantaient sur les grosses lèvres des promises. Les danses se succédaient sans interruption. L'entrain devenait général. Les mères suivaient leurs filles dans le branle ; les gars lançaient des « you ! you ! » frénétiques et les bergères

marquaient de leurs sabots de bois blanc la cadence des bourrées.

Pierre prenait plaisir à les voir se trémousser ainsi. Il eut presque oublié le motif de sa présence au bal de la *Chavoche*, si ses regards ne fussent tombés sur Jacques Dussiau qui faisait vis à vis à une forte paysanne en robe verte, dont les bandeaux noirs tranchaient sur la coiffe blanche comme les ailes d'un corbeau sur la neige. Pierre reconnut Armandine Couturier, la fille d'un gros fermier de Preugne, qui passait pour « avoir le sac ».

La danse terminée, Jacques emmena Armandine dans une autre pièce où l'on consommait du vin et de la limonade. Ils s'assirent à une table grossière et se firent servir une chopine. Serrés l'un contre l'autre, ils se parlaient à voix basse et s'embrassaient sur la bouche. Pierre comprit que Jacques Dussiau avait une bonne amie, mais que ce n'était pas Agnès.

— Je vais tout de même lui parler, pensa-t-il.

Et comme le couple amoureux se dirigeait vers le bal, il tira Jacques par son habit.

— Monsieur Dussiau ? monsieur Dussiau ?

— Tiens ! Chabanais ! qu'est ce que tu fiches là ? Il y en a tant de cette graine-là, qu'on en trouve partout ! dit-il en riant et se tournant vers sa compagne.

— J'ai quelque chose à vous dire...

— A moi ?

— Oui, à vous tout seul ! insista Pierre, désignant Armandine, dont le regard méprisant ne se détachait pas des guenilles du petit messager.

— Je t'écoute ! mais dépêche-toi, la polka va commencer.

— Non, dit Pierre, je ne veux pas causer devant cette demoiselle.

Jacques, intrigué, quitta le bras d'Armandine et s'approcha du gamin.

— Monsieur Dussiau, dit celui-ci gravement, j'ai une commission à vous faire de la part de mamzelle Agnès.

— Agnès ? fit Jacques entraînant le gamin dans un coin de la salle. De qui veux-tu parler ?

— Oh ! vous la connaissiez bien ! L'aveugle de la Berlasse ! Non ? Elle vous aime pourtant bien elle, allez !

— Pas possible, mon gars ? dit Jacques avec ironie. Eh ben ! qu'est-ce qu'elle me veut ?

— Il y a, fit Pierre en se grattant l'oreille, qu'elle a été toute retournée quand elle a su que vous partiez au régiment.

— Pauvre fille ! murmura le vigneron.

Puis sa mine, un instant renfrognée, se fit insouciante et dégagée.

— Eh ! oui, continua-t-il tout haut, sans craindre d'être entendu cette fois, on va voir du pays ! Adieu, porte-toi bien !

Mais le gamin s'accrochant à lui :

— Et mamzelle Agnès ? demanda-t-il.

— Encore ! s'écria Jacques. Ma foi ! *bige*-la pour moi, si ça peut lui faire plaisir.

Et, sur ces mots qui n'avaient rien de compromettant, il courut rejoindre Armandine.

Il était minuit lorsque Pierre reprit le chemin de la Berlasse. Les lumières étaient éteintes au ciel et dans les

champs. Tout se confondait dans une obscurité profonde. Cependant, des ombres plus compactes que l'ombre même de la nuit, surgissaient des buissons où le vent sifflotait une aigre complainte... Et, trouant les nuages, la lune vint coiffer d'une pâle auréole la grosse tête d'un ormeau.

VIII

Pierre, s'essuyant la bouche d'un revers de manche, déposa sur la joue d'Agnès un sonore baiser.

— C'est la réponse ! fit-il simplement. L'aveugle rougit de plaisir et l'entraîna dans le jardin.

— Voyons ! comment t'a-t-il dit cela ?

— Oh ! pour ce qui est des paroles... vous comprenez... Le monde nous regardait... et puis, dans le potin des musettes et des sabots, il n'y avait pas moyen d'entendre !

— Alors, c'est au bal que tu l'as vu ?

— Oui...

— Eh bien ! petit Pierre, parle donc ! Tu dois te rappeler ! il faut t'arracher tout les mots !... Etait-il triste ?

— Non ! il était... gai... même très gai... comme les autres, d'ailleurs. C'est-à-dire si ! attendez ! il est devenu triste quand je lui ai parlé de vous... mais, ça n'a pas duré longtemps. Deux minutes après, il dansait comme un perdu.

— Avec qui ?

— Avec... ma foi ! je ne pourrais pas vous dire... je ne la connais pas !

— Oh ! s'écria l'aveugle, le visage éclairé d'un pâle sourire : Si j'avais eu des yeux, il m'aurait choisie avant toutes les autres !

— C'est ben possible ! murmura Pierre songeur.

IX

Décembre étalait par les champs sa maigreur de squelette à laquelle pendaient encore quelques lambeaux de feuilles que le vent du nord déchiquetait de ses dents aiguës. La pluie, la neige fondue transformaient les labours en marécages, et les sentiers en torrents. L'humidité suintait des troncs et des murailles, pourrissait les plantes épargnées par les premières gelées, pénétrait jusqu'aux moëlles.

Sur les routes ravinées, défoncées par les carrioles de muletiers, le pas traînard des *peilleraux* qui vont acheter dans les fermes les peaux de lapins et les mauvaises nippes, mettait en fuite des bandes faméliques de corbeaux. La bise promenait son souffle glacé par toute la campagne où bêtes et gens semblaient terrés jusqu'au retour de la saison clémente. Le mercredi pourtant, des *courandiers,* des porte-balles, des troupeaux, des *guerdauds,* des roulottes de forains qui se rendaient au marché de Preugne, animaient un peu ce triste paysage d'hiver. C'était dès l'aube un

tapottement de sabots ferrés dans les flaques, un grincement de charrettes sur le gravier. Les fermiers, les marchands, engoncés dans les limousines ou les lourdes peaux de chèvres, le bâton de cornouiller retenu au poignet par un lien de cuir ; les ménagères roulées dans leurs capiches et les bras embarrassés de paniers ; tout ce monde frileux semblait pressé d'arriver. Le lendemain, la route retombait dans son silence et son isolement. La pluie, l'interminable pluie fouettait les vitres des chaumières, creusait des rigoles, ruisselait des toits sur les marches de pierre avec un bruit persistant et monotone.

Agnès se levait au petit jour, faisait les lits, mangeait la soupe avec son vieux, rangeait les écuelles sur le vaissellier, puis se mettait à rêvasser devant les tisons. Le père Bourdin, suivait la marche du gros balancier jaune dans sa boîte en noyer ciré, la sarabande des étincelles, prêtait l'oreille aux gémissements de la bise, à la chanson du pot de châtaignes dans les cendres chaudes...

Pierre, allait tendre des *sionnets* avec son père. Il ne venait plus à la Berlasse que le dimanche. Agnès l'attendait, simple et jolie dans sa robe noire en alpaga, son tablier à poches noué autour de la taille, sa coiffe blanche unie, sa *jeannette* en or pendue au cou par un ruban de velours. Pierre, pour la circonstance, mettait ses souliers les moins éculés, brossait ses habits d'un revers de main et se lavait la figure dans la grande *casse* où tombaient les eaux de pluie. Agnès prenait son chapelet, son parapluie de coton bleu et tous deux se rendaient à Preugne pour entendre la messe de sept heures. Lorsque le temps le permettait, ils

poussaient jusqu'au cimetière. L'aveugle, agenouillée sur la tombe du tisserand, tâtonnait sur le tertre pour s'assurer si la croix, la tasse à fleurs, le buis béni étaient bien à leur place ; si le vent n'avait pas emporté la couronne d'immortelles et le dernier bouquet de chrysanthèmes. Parfois, des larmes coulaient de ses paupières closes; puis, un souvenir, un espoir, pénétrant en son âme, elle se rassérénait aussitôt, se sentant encore du courage pour continuer sa vie. Elle jetait un « adieu » à la tombe et reprenait au bras de son fidèle compagnon le chemin du logis.

Un dimanche qu'ils se promenaient dans la brande reverdie, bourdonnante d'insectes, de sons de cloches et d'oiseaux, Agnès dit à Pierre :

— Encore deux printemps et Jacques va revenir !

Jacques ! son éternelle conversation, son unique pensée. Elle entretenait son esprit de ce qu'elle apprenait de lui ; elle en berçait son sommeil et ses heures inoccupées.

— Vous y songez donc toujours ? lui demandait Pierre.

Cette question naïve la faisait sourire.

Si elle savait, pourtant !... Là-bas, dans les villes lointaines où le sort l'avait jeté, une image visitait sans doute le cœur du marin ; mais c'était une payse aux cheveux noirs, aux grands yeux pleins de lumière !...

X

L'été, la Chabanette faisait la soupe en plein air. Affublée d'un caraco de percale rouge, la tête enfouie sous un chapeau de jonc comme en ont les faucheurs, elle cassait du bois sec sur son genou, distribuait des tapes aux marmots (demi-nus, ébouriffés, pendus à ses jupes, criards comme des pierrots), et, devant un grand feu autour duquel voltigeaient des chauves-souris et de gros papillons de nuit, attendait le retour de Chabanais, parti à l'affût. Pierre allait chercher Agnès pour veiller avec eux. L'aveugle s'enroulait dans un épais fichu de laine, s'assurait si l'aïeul était endormi, donnait un tour de clef et partait au bras de son jeune guide. Dehors, on n'entendait plus que le chant monotone des courlis qui s'enfuyaient dans le brouillard du côté de la Vèvre.

La marmaille couchée au petit bonheur dans tous les coins du « château », la Chabanette prenait sa mandoline et ses doigts tremblants d'alcoolique éveillaient bientôt une musique aigrelette de sabbat, qui faisait aboyer les chiens du voisinage. Agnès prêtait l'oreille, buvait les sons, frémissait sous cette averse de notes sauvages. A l'introduction satanique succédait une mélodie très douce comme des rumeurs de printemps ; bruits de sources, bombillement d'insectes, piaillements d'oiseaux, crécelles des cigales au

fond des herbes chaudes !... La Chabanette prise toute entière par cet art qu'elle tenait de quelque bohémien, les cheveux envolés dans sa face creuse, éclairée par les lueurs de cuivre du brasier, prenait une expression tragique ou dolente selon l'inspiration du moment. Mais l'ombre rampante de Chabanais se dressait devant elle, arrêtant net ce concert sous les étoiles ! Le braconnier jetait aux pieds de sa compagne une hécatombe de perdreaux, de lièvres et de lapins, puis allait prendre sa soupe qui mijotait dans les cendres et l'avalait gloutonnement. Agnès flattait de la main les victimes encore tièdes, tâtait leurs petits yeux clos et murmurait sur un ton de reproche timide :

— Pauvres petites bêtes !

Chabanais riait d'un gros rire entre deux lampées de bouillon et s'écriait avec un air de contentement :

— Que voulez-vous ! il faut bien vivre !

Puis on se disait bonsoir et Pierre reconduisait Agnès dont l'esprit était diversement troublé par la douceur de la musique et la férocité des hommes !

Lorsque le père Bourdin faisait la sieste, les pieds sur les landiers, Agnès en profitait pour accompagner Pierre à la pêche.

Ils prenaient à travers les cultures un sentier frayé par les allées et venues des paysans dont les chaumières sont au milieu des terres.

A droite et à gauche, s'étendaient les champs de betteraves et de luzerne où les cailles et les perdrix *rappelaient*, au temps de la chasse.

Le chemin s'élargissait, bordé de chaque côté d'une haie vive que les églantiers et les ronces agrémentaient du vermillon et du velours noir de leurs fruits.

Agnès quittait le bras de Pierre, et se dirigeait seule. Elle y mettait une adresse surprenante. Un rien la fixait : une déclivité du sol, le bourrelet d'une ornière, la présence d'un talus, le gazon, le gravier, un pierrage devant une cour de ferme. Lorsque l'uniformité du terrain désorientait ses pas, elle se guidait avec l'odorat ou la sensation d'une ombre, d'un rayon sur son visage. Le parfum des violettes, des menthes ou des aubépines, l'odeur d'un marécage ou la fraîcheur d'un bois, l'âcre senteur d'un troupeau paissant dans un pré, formaient pour elle autant de points de repère qui lui permettaient de calculer l'espace qu'ils avaient encore à parcourir pour atteindre le but de leur promenade.

Elle devinait le voisinage du moulin, où Pierre allait pêcher, à son bourdonnement de ruche, au clapotis de sa roue, aux cris de la volaille qui se disputait le grain dans la cour.

Après avoir longé la Vèvre pendant une centaine de mètres jusqu'à l'endroit où viennent mourir les remous du bief, Pierre installait Agnès au pied d'un *têteau* et tendait ses lignes de fond devant la vanne du moulin où le barbeau se tenait de préférence. Il revenait ensuite vers son amie, sous le frais ombrage de la saulaie, pêcher l'ablette et le goujon.

Les yeux fixés sur son bouchon, il oubliait parfois Agnès. Elle écoutait, distraite, le tic-tac du moulin, la rapide et métallique chanson des sauterelles, le bourdonnement

maussade d'un frelon dans le calice d'une labiée. Puis elle s'ennuyait du silence de son compagnon ; elle aurait voulu causer de celui dont le souvenir à toute heure du jour occupait son esprit.

Mais aussitôt qu'elle ouvrait la bouche pour lui demander s'il n'avait pas appris quelque nouvelle au village, le gamin lui pressait le bras et murmurait d'un air mystérieux :

— Bougez pas ! ça mord !

Le poisson frétillant était aussitôt amené sur la rive.

— La belle ablette ! s'exclamait Pierre. Tâtez, mamzelle, pour voir !

Mais elle retirait les mains avec une répugnance instinctive devant cette bête gluante qui palpitait entre ses doigts. Et tandis qu'il la plaisantait sur sa délicatesse, elle en profitait pour reprendre sa conversation favorite.

— Tu me disais qu'il avait écrit aux Couturier. Ils sont donc parents ?

— Non... c'est-à-dire... attendez ! Je crois en effet qu'ils sont cousins !

— Et tu n'as pas pu savoir ce qu'il leur mettait ?

— Si ! mais... je vous l'ai déjà raconté ! C'est en allant acheter un pain que j'ai entendu les uns, les autres, dans la boutique de la Charpite... Eh bien ! paraît qu'il est en Afrique, un pays à des cent lieues de chez nous, où le soleil chauffe comme la gueule d'un four. Il dit que ce qui l'ennuie le plus, c'est l'éloignement. Il se tourmente de sa vigne... Il a peur que Gavot le journalier qu'il a chargé d'y veiller ne la soigne pas à son idée. Il envoie le bonjour à toutes les connaissances. Il dit encore que la mer c'est très

curieux, mais qu'il aimerait mieux voir les brandes de la Berlasse...

— Oh ! petit Pierre, il a dit cela ?

— Sans doute parce que ça lui est venu sous la plume !... et puis... de sa vigne, on a la brande devant soi !

— Ainsi que notre chaumière !... murmura l'aveugle.

— Si ça vous fait plaisir de croire qu'il y a pensé... à votre agrément ! C'est égal, vous ne l'oubliez guère, vous, non !

— L'oublier !

Et, les mains croisées sur son tablier, elle leva vers le ciel ses yeux qui ne pouvaient rien dire, mais semblaient quand même le prendre à témoin de son amour fervent.

— Dame ! reprit Pierre, depuis un an qu'il est parti, on a le temps d'oublier.

Agnès souriait d'un air incrédule et ne l'interrogeait plus.

Certains jours, elle devenait si bavarde que les poissons désertaient le voisinage. Pierre laissait sa ligne flotter à la dérive. Il s'étendait sur l'herbe et écoutait sans maussaderie les doléances amoureuses d'Agnès.

Le soleil brillait dans le ciel bleu où passaient des vols d'oiseaux. Les fils de la Vierge s'emmêlaient sur les bouchures, se tendaient d'une pointe d herbe à une autre. Les abeilles bourdonnaient au creux des campanules et des gueules-de-loup ; les papillons aux ailes veloutées, semblables, une fois repliées, à des voiles de petites barques très lointaines, venaient se poser sur les ciguës et les marguerites que la brise faisait onduler comme de légères vagues ourlées d'écume.

Le soir tombait. La brume enveloppait les choses et le soleil rougeoyait l'horizon. Ses derniers rayons filtraient à travers le feuillage des saules et mettaient une traînée sanglante sur la Vèvre. Le moulin s'arrêtait. On n'entendait plus que le clapotis continuel de l'eau qui s'échappait de la vanne et, plus loin, les *clairines* des troupeaux rentrant aux étables.

— Je voudrais bien savoir comment c'est fait, la mer ! demandait Agnès.

— La mer ? Tenez, mamzelle, faisait Pierre tout heureux d'étaler sa science. La mer, c'est comme qui dirait la Vèvre, seulement, c'est des cent fois plus grand et ça s'étend beaucoup plus loin.

— Oui, c'est grand, la mer ! murmurait l'aveugle.

— Et puis, continuait Pierre, quand elle est en colère, elle fait du bruit comme les vannes de trente-six mille moulins ! Il y a des vagues aussi hautes que des maisons... D'autres fois, elle est tranquille comme mon petit frère Louis quand il dort !

— Tu l'as donc vue, la mer ?

— Non, mais chez M. Robin, le marchand de journaux, à Valigny, il y a une belle image à sa devanture. Je la regarde quand je passe par là. Ça s'appelle « Paul et Virginie ». On voit, au commencement, un bateau jaune qui s'en va sur la mer bleue... A la fin, il y a une tempête... le bateau chavire... et puis, ça représente un pauvre gars qui essaye de sauver sa bonne amie... Ah ! c'est beau, mais c'est méchant, la mer !

Agnès joignait les mains. Il lui semblait entendre le bruit

des flots qu'elle comparait aux agitations du vent dans les cimes ; au vent qui se roule en bourrasques dans la brande et gémit sous les portes comme des appels de voyageurs en péril... Son esprit se débattait dans quelque chose de mouvant et d'obscur sur lequel voguait l'ombre indécise d'une barque fantôme emportant Jacques sous le noir chaos du ciel, vers des horizons encore plus ténébreux ; Jacques, l'être aimé dont la voix plaintive murmurait à ses oreilles un suprême adieu !

Et, par l'étroit sentier, à travers les champs de betteraves et de luzerne, Agnès et Pierre revenaient, mornes et songeurs, dans la lumière agonisante du crépuscule.

XI

Agnès, penchée sur ses verveines, débarrassait les tiges de leurs fleurs fanées, lorsqu'elle entendit un bruit de sabots derrière elle. Elle se redressa et prit une allée minuscule entre une double rangée d'œillets blancs pour se rendre au devant de la visiteuse.

— Je ne vous donne pas les mains, mère Guerry ; elles sont pleines de terre !

— Petite chère amie ! Elle me reconnaît ! C'est surprenant tout de même ! dit la fermière en l'embrassant. Et Bourdin ? qu'est-ce qu'il devient ?

— Ni mieux ni plus mal !... Mais, entrez donc à la

maison. Vous serez toujours aussi bien sur une chaise que sur vos jambes !

Selon l'habitude des gens de la campagne, la mère Guerry lança un « bonjour, la compagnie ! » qui fit sursauter le vieux dans son fauteuil.

— La compagnie ! fit Agnès en riant, c'est le grand-père !

Bourdin tourna légèrement la tête, agita la pointe de son bonnet et se replongea dans son indifférence.

— Eh bien ! mère Guerry, nous apportez-vous des nouvelles de Preugne ? Au moins si je n'ai de bon que la langue et les oreilles, faut-il que je puisse en faire usage !

— C'est juste, mignonne. Mais je croyais que les Chabanais...

— Ah ! pas de malices, surtout, mère Guerry ! D'ailleurs, vous allez être satisfaite ! Pierre qui me tenait si souvent société va bientôt se louer.

— J'ai entendu parler de cela, en effet ! Comme chartillon au domaine de Galuchet, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il tombe bien. C'est du bon monde !

— Tant mieux, car il est bon aussi, lui, courageux et ordonné comme pas un !

— Ecoute, ma petite Agnès, il ne faut pas t'en fâcher... mais, on y regarde à deux fois avant de prendre un enfant de mène-tout à son service !

— Vous en penserez ce que vous voudrez, mère Guerry ; je vous l'ai déjà dit, mais je répondrais sur ma tête de son honnêteté. Et puis, s'ils sont gueux, ils ont du cœur, quand

pas mal d'autres n'ont que de l'ingratitude ! Je ne parle pas de vous, mère Guerry, ajouta-t-elle, craignant d'avoir froissé la susceptibilité de la fermière. Vous vous êtes toujours rappelé l'amitié que ma défunte mère vous portait, et vous ne m'avez pas abandonnée ; mais voilà les France, les Caillat, les Rémy qui étaient chez nous à journée faite, dans le temps, quand les affaires allaient bien ; croyez-vous qu'ils se dérangent depuis que nous sommes tombés dans le malheur ? A la messe, le dimanche, c'est tout juste si une main charitable vient serrer la mienne, si j'entends chuchoter à mon oreille le nom d'une amie des anciens jours. Il semble que la vie ne compte plus pour l'aveugle ! « De quoi est-elle capable ? A quoi est-elle utile ? Il y en a qui partent et qui font si faute ! » Voilà ce que l'on dit en me voyant ! On ne comprend pas que je puisse avoir comme les autres l'ambition de vivre de mon travail, la fierté de ne jamais implorer la charité des passants ; on ne comprend pas que si mes yeux sont morts, mon cœur jeune et bien portant ait le droit de réclamer, lui aussi, sa part des joies et des tendresses humaines !...

— Petite chère amie du bon Dieu ! c'est pourtant vrai, ce que tu dis là ! Ah ! si je n'avais pas mon gueusard de Guerry qui s'en va chopiner aussitôt que j'ai le dos tourné, je viendrais souvent à la Berlasse. Je me souviens comme la Victoire, ta mère, était *gréyante* avec le monde. Et Dubois, le tisserand, en voilà un homme qui était bien parlant, de bonne aide et de bon conseil ! c'est toujours les meilleurs qui s'en vont et les *chetits* qui restent ! Par moments, je me mettrais en colère contre les Evangiles. Il y en a qui ont trop de malheur, aussi !

La mère Guerry tira un large mouchoir à carreaux jaunes de la poche de son tablier et se moucha bruyamment.

— Si seulement, continua-t-elle, le père Bourdin n'était pas une charge pour toi ; mais c'est comme un innocent qu'il faut faire manger, lever, habiller, coucher, démarder... Hella ! pauvre cher homme, qu'un coup d'angélus lui fait donc faute ! D'ailleurs, quand je vois cette *affarée* de Claudine Couturier si chançarde et toi, bonnes gens, si tellement maltraitée par le sort, ça me mange les sangs ! tu la connais, Claudine Couturier ?

— Son père n'était-il pas métayer chez M. Froment, du Grand-Beurré ?

— Juste ! Et le monde ne se cache pas pour dire qu'il a profité un rude coup de la jeunesse et de l'inexpérience de son maître ; parce que s'il ne l'avait pas tant grugé, ça n'est pas avec son gain qu'il aurait pu acheter l'*accense* de Brâmepain et des robes à volants pour sa fille... Ah ! dame, il n'y a rien de trop beau pour sa *fumelle !* les rubans, les falbalas, marche ! une duchesse n'est pas mieux montée. Comme on dit chez nous, elle ne pète que dans la soie !... Et les jupons blancs brodés, et les coiffes à jours et les bottines à bouts vernis... Rien que chez la Bompat, la lingère, elle en a pour plus de cent francs ! C'est des folies, tu vois ben !

— Elle se marie donc ?

— Si elle se marie ? mais on ne parle que de cela à Preugne et à Valigny depuis huit jours ! C'est vrai que tu vis dans ta Berlasse comme un pauvre grelet dans le trou d'un mur...

La mère Guerry rapprocha sa chaise, s'essuya la bouche d'un revers de main, comme quelqu'un qui prend ses mesures pour bavarder tout son saoûl.

— Il y a déjà des tas d'*emmanches*. D'abord, la noce devait se faire le lendemain de la foire, à la convenance de l'oncle Mathonat, un gros fermier d'Ineuil que les Couturier ménagent parce que plus tard ils auront à revenir de lui. Seulement, l'abbé Vincent n'est plus aussi accommodant qu'autrefois pour l'ouvrier. Il a fait savoir qu'il ne mariait pas le jeudi, disant que ça empêchait de faire maigre le vendredi; non plus le samedi, parce qu'on ne vient pas à la messe le dimanche! Tu sais, petite, moi, j'ai de la religion et je ne vais pas comme il y en a, crier après les sacrements; mais je n'en suis pas pour les bigoteries. Ça non! Et je m'étonne de M. le curé, un homme d'instruction, qui veut *régenter* comme ça la paroisse! il a grand tort, vois, et il va se mettre bien du monde à dos. Le dimanche à son prône, on n'y verra pas une *oueille*, s'il *contuine*. Jacques Dussiau, à ce qu'il paraît, n'est pas très endurant pour les choses de l'église. Il a dit que si le curé ne voulait pas les marier le jeudi, ils se passeraient de lui.

— Jacques ....? murmura Agnès.

— Oui, Dussiau, un vigneron de Valigny. Il a une vigne en plein rapport et un joli bien du côté de sa mère. C'est un rude gars et qui ne fréquente pas l'auberge comme mon bougre d'homme. Je te le dis, elle a de la chance, la *fumelle* à Couturier!

La voix de la fermière ne parvenait plus à Agnès que comme le ronflement confus d'un rouet.

Frappée par un mal invisible, le cœur comprimé sous l'étreinte du désespoir, il lui sembla que la vie allait l'abandonner.

— Bonne Vierge ! s'écria tout à coup la mère Guerry. Qu'est-ce qui t'arrive, mon Agnès ? Doux Jésus, comme te voilà faite !

Elle lui prit les mains et les tapota doucement dans les siennes.

Soudain la porte s'ouvrit. Pierre parut sur le seuil. Il s'arrêta un instant devant les gestes effarés de la mère Guerry et s'approcha d'Agnès évanouie.

— Figure-toi, dit la fermière, qu'on était là bien en train de causer... Tout d'un coup, je relève la tête, et je la vois devenir blanche comme une morte ! Sais-tu que ça n'est pas prudent de la laisser seule ! elle tomberait jamais mieux dans le feu, la pauvre innocente ! Est-ce que ça la prend souvent, des *élordissements* pareils ?

— Dame ! répondit Pierre, je l'ai déjà vue une fois dans cet état-là, il y a trois ans, la veille du départ des conscrits...

— C'est curieux, tout à l'heure, je la complimentais sur son portement. On parlait de ses parents défunts, d'Armandine Couturier...

— Ah ! fit Pierre involontairement.

La mère Guerry prit un air mystérieux.

— On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est quelque courandier qui lui aura jeté un sort. Ces gens-là, vois-tu, c'est de la race du diable. Ça n'a l'air de rien ; ça vous cause pour causer ou pour vous demander un morceau de pain, et quand ça s'en retourne, ça laisse le malheur dans vos

maisons. Eh bien ! mon garçon, aussi vrai que je te le dis, l'Agnès tombe du haut mal ! Dans le temps, j'ai connu la Guenette qui était possédée comme cela. Tous les mois, ça la prenait. Elle écumait, se tortillait et devenait raide comme un bâton. On avait beau lui jeter de l'eau bénite, rien n'y faisait...

Agnès peu à peu sortit de sa prostration.

D'une voix faible, elle dit qu'elle allait mieux.

— A présent que tu es là, je peux m'en aller, murmura la mère Guerry à l'oreille de Pierre. Je repasserai demain. En tous cas, si tu la trouvais plus fatiguée, tu viendrais me prévenir. On ne peut pourtant pas laisser mourir des chrétiens comme cela !

Elle poussa un profond soupir, embrassa Agnès, et branlant la tête, agitant les bras d'un air désespéré, elle s'en alla. Aussitôt que le bruit de ses pas se fut éteint au tournant du sentier, Agnès dit à Pierre :

— Je comprends maintenant tes tristesses, mon bon Pierre, lorsque tu m'entendais crier joyeusement adieu au dernier printemps qui me séparait de lui ! tu voulais retarder l'instant de ma douleur... Mon lot en ce monde serait de chanter dans les rues du village ou de rester sous l'auvent des portes, une sébile à la main. J'ai été sotte de croire à autre chose qu'à la pitié. Mais cette Voix, là-bas... sur le coteau, me troublait, me pénétrait... Je me suis laissé attirer vers elle, et la joie qu'elle me donnait me faisait oublier mes jours sans clarté. Je me suis crue susceptible de bonheur comme les autres... Et lui, m'avait encouragée dans cet espoir ! Pourtant, je ne le blâme pas, car je pense... je pense

qu'ils doivent être horribles, ces yeux qui regardent sans voir, ces yeux difformes où jamais n'entre un seul rayon, — les yeux ! la plus belle parure des jeunes filles ! — Et puis, encore qu'il m'eût prise en pitié, ne se serait-il pas effrayé de mes yeux creux qu'habitent seules les froides ténèbres ? N'aurait-il pas accusé ma misère, ne se serait-il pas lassé de mon inaction, lui à qui le ciel a donné des bras vigoureux et l'espoir des riches vendanges ? Qu'il poursuive donc sa vie libre et heureuse et me laisse dans mon isolement. Si ma nuit est trop décourageante, je prierai Dieu pour qu'elle ne soit pas trop longue...

— Ça ne fait rien, allez, mamzelle, dit Pierre retenant ses larmes, ça ne lui portera pas bonheur... On raconte déjà qu'il ne sera pas le maître dans son ménage !

— Pauvre Jacques ! murmura Agnès, la gorge arrachée par les sanglots.

— Un gars pareil ? ça ne serait que pain bénit !

— Pierre...

— Ah ! ma foi, ça me révolte à la fin ! Du moment que son intention n'était pas de se marier avec vous, il n'avait pas à vous le faire croire. C'est malhonnête, c'est.....

— Ne l'accuse pas ! tous les torts sont de mon côté. J'ai été légère et ridicule, car enfin qui donc, mais qui donc voudrait de moi, image douloureuse et mutilée : l'aveugle !

— Ah ! soupira Pierre, si j'étais le vigneron Jacques Dussiau !

— Oh ! mon Pierre, dit affectueusement Agnès ; cher petit compagnon !

Et longtemps, ils restèrent dans les bras l'un de l'autre,

tandis que les larmes débordaient de leurs cœurs aimants et blessés.

XII

Les cloches carillonnaient à toutes volées dans le petit clocheton ajouré de Preugne. Elles bourdonnaient dans l'air bleu comme un essaim d'abeilles, annonçant aux campagnes une union de paysans. On avait le cœur joyeux de les entendre. Leurs voix disaient l'allégresse de deux âmes simples, l'œuvre de chair proche et victorieuse, les moissons futures, les enfants à venir... et tout cela pour la prospérité du vieux pays berrichon. Au loin, dans les cultures, des laboureurs s'étaient arrêtés de *brioler* pour entendre la chanson des cloches qui leur rappelait le temps des amours passées, l'effort commun, les années de disette ou d'abondance, l'abattement des heures sombres, l'espoir des jours meilleurs...

Seule, comme une vision au milieu de la brande, l'oreille tendue vers Preugne, Agnès écoutait aussi le gai carillon, et, lorsque sa rumeur dernière mourut dans la plaine, elle revint à sa chaumière. Elle sortit de l'armoire sa plus jolie coiffe, ses souliers fins et sa robe plissée des fêtes ; puis, sa toilette achevée, elle se dirigea vers la masure des Chabanais.

Pierre, occupé à consolider le « château » avec des planches, en prévision des mauvais temps, ne s'aperçut de

la présence d'Agnès que lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques mètres de lui.

— Mamzelle Agnès ! fit-il, surpris de la voir *habillée en dimanche* un jour de semaine.

— Veux-tu me conduire à Preugne, mon Pierre ?

— Oui, mamzelle... Mais...

— Alors, partons !

— Comme ça ? Tout de suite ? Attendez que j'aille me changer, au moins !

— Non ! il serait trop tard !

— Dame, si c'est pressé ! Mais vrai de vrai, ça me chiffonne de vous accompagner avec mes vilaines frusques.

Accrochée à l'épaule de son jeune guide, sans répondre, elle l'entraîna sur la route. Une hâte fébrile lui faisait accélérer le pas et, pour éviter les questions qu'elle devinait sur les lèvres de son ami, elle lui demanda s'il allait bientôt entrer chez ses patrons et s'il pensait se faire à cette nouvelle existence.

— Je ne sais pas, répondit-il, si l'état de chartillon me conviendra. Je n'ai jamais touché de bêtes de ma vie, aussi je crains que maître Antan ne se soit trop avancé en m'acceptant sur la mine. Et puis, reste à savoir si je m'habituerai au commandement. Je vais toujours essayer ! Voyez-vous, c'est pas une existence que je mène là, et si je continuais à vivre ainsi, selon ma fantaisie, je finirais par ne faire qu'un braconnier comme mon père... Ça me plairait de gagner des sous, de ne pas être traité de vaurien, d'avoir une mise décente et de ne plus trembler devant les gendarmes ! Ma mère me dit qu'il vaut mieux

manger un croûton de pain dur dans sa cassine que de la brioche chez les autres... Elle a peut-être raison ; mais chacun est bien libre de vivre comme il l'entend, pourvu qu'on ne fasse pas de tort à son prochain, pas vrai, mamzelle ? C'est égal, ça va me sembler pénible les premiers temps !... Dame !... je ne vous verrai plus si souvent soupira-t-il avec tristesse.

Puis, changeant de conversation.

— Voilà les premières maisons de Preugne. Où faut-il vous conduire ?

— A l'église.

— A l'église ? Je comprends ! fit-il en serrant les mains de l'aveugle. C'est aujourd'hui la mariage de Jacques Dussiau !... Ah ! vous n'êtes guère raisonnable, mamzelle Agnès ! Croyez-moi, n'y allez pas ! Cela vous ferait trop de peine...

— Je veux seulement prier pour eux !

Les fenêtres étaient closes comme au temps des moissons, lorsque les bras sont occupés dans les champs. La boulangerie Crochet était seule ouverte. Trois grandes galettes aux poires bouillères s'étalaient entre une fournée de pains dorés que le mitron, poudrederizé de la farine du pétrin, alignait à la devanture. Sur la place de l'église, les gens du village attendaient la noce.

Les hommes devisaient en fumant leurs pipes sous les tilleuls. Les femmes, leurs marmots pendus aux jupes, jacassaient sans répit. Les gamins traduisaient leur impatience par une agitation perpétuelle.

— Tu les vois-t-y ?

— Aga donc c' monsieur. Il est-y de la noce ?

— Guè là ! ce grand chapiau !

— Ouah ! la belle dame !

Pierre se fraya péniblement passage à travers la foule qui encombrait les marches.

— Poussez donc pas, vous autres ! crièrent les moins endurants.

— C'est pas nous, c'est ce *guenillou* de Chabanais avec l'aveugle !

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire là ?

— Au moins chercher des sous. On dit qu'ils sont dans une misère noire à la Berlasse.

La surprise des commères redoubla lorsqu'elles les virent entrer dans l'église.

— C'est pas gêné tout de même, ce monde-là !

— Ma parole, on croirait qu'ils sont invités.

— Le sacristain va les mettre à la porte.

— C'est pas prudent pour une jeune mariée de voir des yeux pareils !

— Moi, ça me donne la peur !

Agnès se souciait peu de ces apostrophes malveillantes qui les accompagnaient. Ils entrèrent. La cérémonie était terminée. L'harmonium glapissait sur trois notes une marche nuptiale, tandis qu'Armandine Couturier, en robe blanche, le visage rouge, le chignon orné d'une couronne de fleurs d'oranger, ouvrait le défilé au bras de Jacques Dussiau. Les invités, engoncés dans leurs atours neufs, la boutonnière et le corsage fleuris de roses en papier, suivaient à la file, en clopinant, un sourire niais sur leurs lèvres épaisses.

Devant le vieux bénitier de pierre auprès duquel se tiennent ordinairement les pauvres du village, grandie, dans une immobilité de statue, un chapelet aux doigts, extatique, l'aveugle s'était dressée. Un sourire tragique illuminait ses traits, et ses yeux d'opale, démesurément ouverts, d'une fixité effrayante, ses yeux qui brillaient à travers les larmes d'un éclat de pierre précieuse, semblaient braqués sur les époux comme pour les regarder passer...

Figée dans cette attitude, elle torturait son cœur à plaisir, en écoutant glisser sur les dalles, tout près d'elle, la robe soyeuse de la mariée... Elle entendit le bruit cadencé des pas sur les marches de l'église, la rumeur des curieux au dehors, des exclamations, des cris : « La mariée ! la mariée ! », puis le piaillement aigu des cornemuses qui promenaient la noce autour du village.

XIII

« J'oublierai ! » avait dit Agnès à Pierre lorsqu'il vint lui annoncer son départ comme chartillon au domaine de Galuchet. Mais cette promesse était restée vaine. Agnès traînait son ennui au fil des heures désœuvrées et moroses. Que lui importait aujourd'hui, demain, plus tard, puisque désormais le temps, pour elle, c'était toujours la souffrance ? Et sa main, ne donnant plus au balancier de l'horloge son rythmique mouvement, la maison semblait morte depuis

que son cœur ne battait plus. Parfois, des éclats de rire secs comme des bris d'os s'élevaient dans le mutisme glacial de ce tombeau ; mais c'était pour en faire ressortir davantage le silence et l'effroi. La poussière recouvrait les meubles et les rayons d'une épaisse couche d'ouate grise, les arraignées tissaient leurs toiles aux poutrelles et dans les angles. Les assiettes maculées encombraient l'arche et l'évier d'où s'échappait une odeur de graillon et de laitage sûri. Les courtines, à-demi tirées, cachaient vaguement le désordre des lits. L'oisiveté avait mis son empreinte partout où jadis régnait le soin méticuleux d'une vie simple et laborieuse. L'aïeul levé, habillé tant bien que mal, somnolait dans son fauteuil. Par instants, comme si un éclair de lucidité parcourait son cerveau, des larmes glissaient de ses yeux. Peut-être se souvenait-il des tendresses, des attentions dont il était l'objet autrefois, du temps où sa petite-fille, vive et proprette, lui disait : « Allons, apportez votre figure, grand-père ! » et passait doucement sur son vieux visage flétri la serviette de grosse toile, humectée à la fontaine ! Leurs repas se composaient de pain bis et de fromage, d'une fricassée d'oignons ou de pommes de terres cuites sous la cendre. Bourdin soupirait après la saine nourriture des hivers passés. Aussi, quand la mère Guerry venait mettre un peu d'ordre dans ce logis à l'abandon et qu'elle trempait une soupe au lard ou à la citrouille, l'estomac du bonhomme s'en trouvait réchauffé et ragaillardi. Mais la mère Guerry demeurait loin et les travaux de la ferme prenaient tous ses instants.

— Pauvre petite malheureuse ! elle s'en va de la poitrine ! disait-elle aux gens de Preugne. Elle mourra à la tombée des feuilles...

— Ça sera une grâce du bon Dieu ! répondait-on.

Un matin, l'oreille exercée d'Agnès perçut un bruit de pas dans le sentier. Ce n'était ni la marche traînante d'un mendiant, ni l'allure dégagée de Pierre, ni les sabots fêlés de la mère Guerry ; c'était le crissement d'une chaussure riche, le pas mesuré d'un homme qui connaît la valeur du temps. Le visiteur poussa la porte entrebâillée. Agnès fit un geste pour se lever ; mais déjà deux mains onctueuses s'étaient emparées des siennes et l'obligeaient à rester assise. Une rougeur monta aux joues de l'aveugle.

— Votre pasteur, ma chère enfant, annonça l'abbé Vincent, — un grand gaillard replet, aux manières insinuantes, étudiées et patelines. — Ne vous voyant plus pour les saints offices, dit-il (tandis que la constante curiosité de ses petits yeux vifs se dérobait sous l'épaisseur des sourcils), j'ai craint que vous ne fussiez malade et je suis venu prendre de vos nouvelles. Vous ne paraissez pas très bien, en effet ! Vous souffrez, mon enfant ?

— Oui ! dit Agnès portant la main vers son cœur.

— Avez-vous appelé un médecin ? Celui d'Ineuil passe trois fois la semaine à Preugne !

— Il n'y pourrait rien, monsieur le curé !

— Alors, je vois ce dont il s'agit... Voyons ! confessez-vous, ma chère enfant !

— Ne m'en demandez pas davantage ! supplia Agnès les doigts joints et convulsés.

L'abbé Vincent haussa les épaules d'un air de miséricorde; puis, se rappelant que son ministère consistait avant tout à donner quelques consolations à ses paroissiens :

— Dieu n'éprouve que ses élus, dit-il. Ayez donc l'énergie de supporter vos souffrances jusqu'à ce qu'il vous rappelle à lui ! Croyez-moi, vous ne perdez rien à ignorer l'amour des choses visibles que vous paraissez regretter. Vous gagnez au contraire les jouissances célestes en gardant votre conscience pure. Restez ferme dans le bien comme vous l'avez été jusqu'ici et vous aurez la plus belle récompense dans le ciel. Tout est misère en ce monde ; là-haut, tout est bonheur parfait. Elevez votre âme vers Celui qui souffrit pour entrer dans la gloire, suivez-le et vous ne serez plus dans les ténèbres...

L'abbé Vincent s'échauffait comme à ses prônes du dimanche, pastichant avec emphase le style symbolique des livres saints. Il faisait de grands gestes et levait au plafond ses yeux illuminés, cherchant dans l'invisible le Grand Témoin qu'il adjurait ainsi. Il continua :

— Les choses les plus radieuses sont vers lui. Une lumière perpétuelle éclaire son royaume. Heureux ceux qui méritent d'y entrer. Pour cela, il faut avoir le cœur vaillant dans les luttes avec ses passions. Plus le combat est rude, plus on a de mérite dans la victoire, et le vainqueur plaît à Dieu !

L'abbé, avisant à la muraille un chapelet noirci, le glissa dans les doigts amaigris d'Agnès.

— Au nom du Père... commença-t-il.

— Je prierai seule ! balbutia l'aveugle laissant retomber

sur ses genoux ses bras découragés, tandis qu'une amertume profonde creusait des plis aux coins de ses lèvres.

L'abbé s'était levé.

— Ainsi, dit-il, réprimant un mouvement de colère, vous refusez mon ministère ?

— Je n'ai fait aucun mal ; je n'ai besoin d'aucun pardon !

— Songez aux peines éternelles !

— Oh ! s'écria-t-elle, le Dieu que j'adore ne se fait pas aimer par la crainte. Il n'a rien de redoutable ; sa bonté est infinie !

— De mauvais esprits vous ont conseillée, je le vois, je le sais. Mais en vous éloignant de vos devoirs religieux, ils vous feront perdre votre part des joies promises dans le ciel !

— La justice du Seigneur n'est pas celle que vous imaginez. Dieu n'a pas de haine. Dieu pardonne à tous. S'il nous retire de l'enfer en nous rappelant de ce monde, ce n'est pas pour nous conduire à de nouveaux supplices !

Irrité, blessé dans son dogme, l'abbé Vincent jeta un regard de pitié sur la pauvre fille, mais n'insista pas. Il remit son chapeau, jeta un « adieu » glacial et s'éloigna d'un pas rapide dans le sentier.

XIV

Pierre commençait à se faire au métier de chartillon. Il touchait déjà passablement les bœufs et connaissait les airs

qu'il convient de leur chanter pour les empêcher de s'endormir pendant le labourage. Il soignait les vaches et les veaux, conduisait les moutons au pacage lorsque le *bricolin* s'absentait. Maître Autan, pour lui montrer combien il était satisfait, l'augmenta de deux écus au bout de l'an.

Le dimanche, Pierre mettait ses plus beaux habits et, sous prétexte d'aller dire bonjour à sa mère, il courait à la Berlasse voir Agnès dont le souvenir l'avait chagriné une partie de la semaine.

— Allons, mamzelle Agnès, disait-il, je suis des vôtres, aujourd'hui. Maître Autan m'a fait cadeau d'un gros morceau de salé. On va le mettre au pot avec des choux. Vous allez vous en lécher les doigts !

Mais l'aveugle restait taciturne devant cet enjouement et repoussait son assiette avec dégoût.

— Faut pas vous décourager comme ça, mamzelle Agnès ! murmurait-il. Vous faites de la peine à votre pauvre vieux ! C'est donc bien difficile d'oublier quelqu'un qui ne vous aime pas?

— Oui ! répondait-elle d'une voix étranglée.

Puis elle retombait dans son mutisme.

Pierre furetait dans la maison, balayait, lavait, raccommodait, rangeait tout, s'y reconnaissant à peine tant il rencontrait de crasses et de cassons. Il n'y avait qu'un endroit qu'il ne visitait plus. C'était l'étable de Pimpernelle, la petite chèvre blanche. Un jour, il l'avait trouvée étendue sur le sol humide, morte de faim, de misère et d'oubli.

— Elle a mangé jusqu'au dernier brin de paille de sa litière, racontait-il. Son auge était rongée par endroits...

Pauvre chetiote bête ! elle a dû vous appeler, mamzelle Agnès. Vous ne l'avez donc pas entendue ? Vrai ! ça m'a retourné *les sangs* de voir autour de ses yeux, jusque sur son joli cou blanc, quelque chose, comme la trace des larmes... Pauvre Pimpernelle ! Je vais aller l'encrotter dans la brande, où elle a cabriolé si souvent !...

Et, se méprenant sur le silence de l'aveugle :

— Des bêtes comme ça, disait-il, faut pas vous étonner, mamzelle Agnès, ça possède quelquefois plus de cœur que bien du monde, allez !

Sur les terres inondées, le vent d'automne promenait les feuilles mortes. Les ailes des corbeaux tachaient le ciel livide. Le brouillard enveloppait les choses de son linceul humide. Il commençait à faire bon sous le manteau de la cheminée, à l'heure où la nuit tombe... Pierre allumait le feu dont la lueur rougeoyante et le clair pétillement étaient l'unique gaieté de la maison. Il approchait sa chaise de celle d'Agnès et causait. Elle répondait par monosyllabes, la pensée absente, indifférente comme le grand-père ; encore ce dernier prenait-il plaisir à sentir la flamme caresser ses vieux doigts engourdis et glacés.

Les vendanges étaient faites ; l'année avait été bonne pour les vignerons. Le vin débordait des cuves, coulait à pleins brocs dans les gosiers. On avait chanté dans les vignes, autour des pressoirs ; on braillait encore dans les auberges. Une sorte de démence exaltait les cerveaux, allumait les yeux, enfiévrait les lèvres. Pendant trois jours, la contrée retentit d'une gaieté bruyante de paysans avinés.

Agnès, par un brumeux crépuscule de novembre, se traîna jusqu'à son petit jardin, jadis verdoyant et fleuri, maintenant envahi par les ronces et les orties. Toute blanche, d'une pâleur transparente de poitrinaire, la tête penchée, elle ressemblait à ces fleurs sur le déclin, qui s'étiolent dans un fouillis de plantes mortes et d'herbes sèches, un entrelacement de tiges dénudées, une floraison tardive de roses sauvages.

Là-bas, sur le coteau, d'où s'était envolée, par un matin de printemps, la voix qui avait enchanté sa nuit, guidé un instant ses pas vers la route du bonheur... la voix chantait encore ! Elle se faisait chaude et caressante, mâle et amoureuse, toute de désirs et de volupté ; mais elle n'était plus seule ! Une autre, — une autre, ardente et cajoleuse, une voix de femme insolente d'espoir, de jeunesse et de santé, vibrait à l'unisson !

Emportées sur l'aile du vent, ces deux voix pénétrèrent dans le cœur d'Agnès et le déchirèrent cruellement. Elle l'étreignit entre ses mains débiles, ce pauvre cœur meurtri, cherchant à en comprimer les battements inégaux et précipités. Son être frémit sous l'étreinte de la douleur. Sa gorge, serrée, emprisonna ses plaintes ; l'amer limon de toutes les rancœurs dont sa vie avait été abreuvée lui monta soudain aux lèvres et fit grimacer sa face inexpressive d'aveugle. Elle s'appuya sur la haie d'aubépine et chancela dans l'allée de l'humble jardin où les derniers chrysanthèmes fleurirent ses mains virginales de petites étoiles blanches.

XV

La lune éclairait la brande. Sa lueur traînait, sur les genets, les flaques et les buissons, des reflets d'émeraude. L'ombre des arbres morts se découpait sur le ciel nocturne. Le vent sifflait doucement dans les saules.

L'air vif ranima Agnès. La fièvre lui secouait les membres ; ses dents s'entrechoquaient à se briser. Elle pensa alors que son vieux n'était pas couché et qu'il devait avoir froid avec la porte ouverte. Elle se remit sur ses jambes tremblantes et revint à la maison.

Bourdin dormait, les pieds allongés devant les tisons. Agnès écouta un instant sa respiration sonore, et chercha, en tâtonnant, le front du vieillard pour y poser ses lèvres brûlantes.

Elle sentit alors que la lutte n'était plus possible entre sa jeunesse et le mal qui la terrassait depuis plusieurs mois. Son pauvre corps, tordu, amaigri, ravagé par les souffrances et le chagrin, était à bout. C'était la fin de sa triste existence !

Le cerveau tourmenté par de simples détails de la vie quotidienne, sa dernière pensée fut pour l'aïeul. Elle craignait qu'il ne prît froid à dormir dans son fauteuil... Et de ses mains d'agonisante, soulevant une bûche, elle essaya de la pousser dans le feu. Elle s'abattit sur le sol, se

releva, retomba, s'acharna avec une rage folle. Le sang lui battait les tempes à coups précipités, une sueur froide ruisselait de son front, ses narines se dilataient bruyamment. Des râles, des sifflements sortaient de sa bouche convulsée...

La bûche enfin crépita...

L'aveugle eut un sourire étrange et s'écroula sur la petite chaise basse où elle s'asseyait étant enfant, près, tout près de l'aïeul, la tête sur ses genoux...

Le lendemain, qui se trouvait un dimanche, l'aube venait à peine de poindre derrière les collines, que Pierre arrivait à la Berlasse. Il s'étonna de voir la porte ouverte à cette heure matinale.

— Déjà levés ! murmura-t-il. C'est bon signe.

Mais il s'arrêta sur le seuil, stupéfait. Devant le feu qui achevait de se consumer, pelotonnés l'un contre l'autre, le vieillard et l'aveugle semblaient dormir. La lueur grise du jour éclairait leurs traits livides. Pierre s'approcha sans bruit, pour ne pas troubler leur sommeil.

— Pauvres gens ! fit-il joignant les mains. Ils ont passé la nuit comme cela ! Que vont-ils devenir à présent, malades, infirmes tous deux ?... Ah ! s'il ne dépendait que de moi, je laisserais bien maître Autan et ses bœufs... Mais je ne suis qu'un gamin. Je n'oserais même pas laisser supposer à Agnès... Pourtant, nom de nom ! j'ai quelque chose au cœur... Je ne sais point trop ce que c'est, mais ça me triboule joliment quand je me trouve auprès d'elle !...

Tremblant comme un voleur qui craint d'être surpris, il saisit la main diaphane de l'aveugle.

— Elle a froid, la pauvre chetiote ! Et il se mit à souffler sur les petits doigts abandonnés, jaunes comme de la cire.

— C'est curieux ! ajouta-t-il en observant le visage crispé d'Agnès qui se marbrait de plaques bleues vers les tempes. Les aveugles, on ne sait jamais s'ils sommeillent, s'ils songent ou s'ils sont morts !... La nuit, toujours la nuit... Du noir devant soi... Une manière de grand trou, que l'on ne sait pas où ça vous mène...

Ce soliloque finit par réveiller le père Bourdin. Le bonhomme roula des yeux effarés autour de lui et, voyant Agnès à ses genoux, il étendit ses vieilles mains au-dessus d'elle comme s'il voulait la bénir, puis il caressa lentement sa tête abandonnée.

Une clarté plus vive monta dans le ciel et permit de distinguer mieux les êtres et les choses. Pierre poussa un cri. Le visage d'Agnès portait l'empreinte verdâtre et sereine de la mort. Il approcha sa bouche de sa bouche entr'ouverte, colla son oreille contre sa poitrine, espérant sentir passer un souffle, entendre encore un battement... Mais le silence, frère de la nuit, était descendu en elle. Son cœur ne se désolait plus !

De grosses larmes coulèrent des yeux du petit chartillon lorsqu'il prit dans ses bras le corps inerte de l'aveugle qu'il déposa sur son lit paré de draps blancs. Le vieux Bourdin, la face hébétée, regardait fixement les tisons devant lui, et son rire d'idiot retentit dans la maison silencieuse.

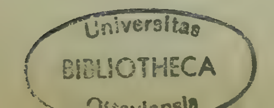
— Hi ! hi ! hi ! les images !

Pierre, à genoux au pied du lit de la morte, cherchait dans son cœur un rayon d'espoir pour continuer sa vie, et il se rappela ces paroles de l'Evangile que l'abbé Vincent avait commentées, le dimanche d'avant, à la fête de tous les Saints : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » Si donc tout était compensation là-haut, il devait être réservé à la petite aveugle de bien belles choses pour ce qu'elle n'avait pu voir ici-bas !

Et comme si déjà quelque essence d'elle-même fût passée dans l'infini, Pierre leva les yeux vers le ciel et pria.

Sancoins, décembre 1900.

FIN





TABLE

